

Étoiles filantes

Bloch, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Suspense Insolite Mystère



**ROBERT
BLOCH**
**ETOILES
FILANTES**

Neuvelles Éditions Oswald

Robert Bloch

ÉTOILES FILANTES

(Shooting star, 1961)

Traduction de Charles B. Mertens

CHAPITRE PREMIER

Mon œil était quelque peu injecté de sang, ce matin-là.

J'ai voulu l'examiner dans un miroir, puis j'ai regretté aussitôt mon geste. Il y avait dans le miroir quelqu'un que je n'avais aucune envie de voir : un grand et maigre gaillard aux cheveux grisonnants, un homme à l'œil injecté de sang. Il me tracassait.

Je n'aimais pas la tête qu'il avait aujourd'hui. Il s'était rasé trop vite, il était mal habillé et avec son couvre-œil noir et sa petite moustache ridicule, il ressemblait affreusement au portrait d'un bonhomme utilisé il y a quelques années pour lancer une marque de chemises. De plus, son bon œil était injecté de sang.

Nous nous sommes pourtant salués par l'entremise du miroir, comme de bons vieux amis. Pourquoi pas ? Je connaissais tout de lui ; il connaissait tout de moi. Je n'approuvais pas mon image mais, qui sait, peut-être ne m'approuvait-elle pas non plus. Sur ce point, nous étions à égalité.

Peut-être mon double se souvenait-il des jours où j'avais deux yeux, de l'époque où je n'avais pas encore de cheveux gris et où le col de ma chemise était toujours impeccable. L'époque où j'étais l'*Agence Littéraire Mark Clayburn* avec pignon sur le Strip.

Moi aussi je me souvenais de cette époque. C'est peut-être pour cela que mon œil était injecté de sang, parce que j'ai trop essayé de m'en souvenir et que j'ai trop bu à la mémoire du passé. Mais rien à faire, je resterai toujours avec mon image, et mon image restera toujours avec moi. Moi, Mark Clayburn, toujours *Agence Littéraire*, mais plus sur le Strip.

Pendant un moment, j'ai pensé à tout cela, au long chemin qui mène du Strip jusqu'à Olvera Street, dans le fond de Los Angeles, et à toutes les choses que j'avais perdues en route. L'œil avait disparu dans un accident, la plus grande partie de mes économies avaient fondu à ma sortie de l'hôpital. Puis je découvris que mes clients s'étaient volatilisés, ainsi que les personnes que j'employais et mon grand bureau.

Et voilà ! Maintenant je pouvais tout recommencer. Avec une machine à écrire, un téléphone et deux ou trois clients insignifiants. Plus une licence de notaire et une autre de détective privé. Bref, tout juste de quoi gagner un dollar. Un dollar pas très pressé, d'ailleurs.

Mon œil injecté de sang fit une rapide pirouette autour du bureau. Il n'y avait pas grand-chose à voir : un bureau, des classeurs, quelques

chaises. Pas de blonde secrétaire à vous couper le souffle, ni de whisky de première qualité dans le dernier tiroir. Ce n'était qu'un petit bureau installé dans une maison sans ascenseur, le genre de firme où personne ne vient à moins d'avoir été d'abord mis à la porte à coups de pied dans le derrière de tous les endroits plus importants.

Je me suis approché du bureau et me suis assis. Ce n'était pas le moment de me plaindre. J'en aurais tout le loisir voulu ce soir. Pour l'instant, j'avais du travail : une histoire de science-fiction pour un client de Boucher ; une autre pour un magazine spécialisé dans les grandes confessions et enfin une histoire policière à corriger.

En réalité, c'était surtout grâce aux nouvelles policières que j'avais la possibilité d'acheter mon bifteck. Je pris le manuscrit et je commençai à le lire, me demandant pour la dix millième fois pourquoi il y a tant de gens qui s'intéressent aux crimes et à la manière de les élucider. Combien parmi eux s'identifient au détective et combien au criminel ? Oui, et combien s'identifient, dans leur subconscient, à la victime ? Au fond, à bien y réfléchir, on pourrait diviser la société tout entière en trois catégories : les investigateurs en puissance, les criminels en puissance et les victimes en puissance. Un jour, je pourrais peut-être écrire un essai sur ce sujet, en faisant bien ressortir le fait que les gens semblent fascinés par tout ce qui concerne le meurtre.

En attendant, mon travail consistait à lire ce manuscrit et à le corriger, ici, dans ce petit bureau que personne ne fréquentait. Je ramassai les premières pages, penchai la tête en avant et sursautai brusquement.

La porte venait de s'ouvrir.

C'était un grand gaillard blond aux épaules recouvertes de tweed et d'une telle carrure qu'il bloquait toute l'entrée. Ses yeux, ses dents et ses bagues brillaient tandis qu'il parlait :

— Salut, Mark. Ça fait un bon bout de temps, hein ?

— Harry Bannock ! Entre, mon vieux !

— Je suis entré.

Le grand gaillard fit quelques pas vers moi et me serra vigoureusement la main. Pour commencer, il me regarda, puis il baissa la tête et les paupières. Ils font tous le même geste s'ils n'ont pas encore vu le morceau de cuir noir qui cache le trou où se trouvait mon œil.

— Ça fait du bien de te revoir ! ajouta-t-il. T'as l'air formidable. Comment vont les affaires ?

— Formidables, répondis-je : c'était un mot qu'il avait toujours aimé.

— Ravi de l'entendre, répliqua-t-il en s'asseyant. Ça fait un bon bout de temps que je voulais venir te trouver, mais j'ai été

terriblement occupé.

— Oui, je sais comment ça va.

— Ça n'a pas été drôle, d'après ce que j'ai entendu... perdre ton agence et tout le reste. Mais t'es de nouveau dans le circuit, et c'est l'essentiel.

— En effet, dis-je en tournant quelques pages du manuscrit. Je suis de nouveau dans le circuit. Mais je suppose que tu n'as pas traversé toute la ville pour me dire combien c'est formidable ?

— Tu ne m'aimes pas, hein ? fit Harry Bannock en se penchant en avant.

— Non, je ne dirai pas ça, répondis-je en souriant. Nous avons beaucoup travaillé ensemble. Moi, je vendais les histoires de mes clients aux studios de cinéma et aux chaînes de T.V. Toi, tu vendais aussi des clients : des acteurs. Nous avons toujours des faveurs l'un pour l'autre, nous nous sommes toujours refilé des tuyaux chaque fois qu'il y avait quelque chose dans l'air. Oui, nous avons beaucoup gagné grâce à notre collaboration. Tu me téléphonais au moins une fois par semaine et tu me demandais : « Qu'est-ce que tu fais pour déjeuner, mon cœur ? » Ah oui, cette bonne vieille coutume de Hollywood, où tout le monde est soit un « chéri », un « amour », un « cœur » ou une « poupée ».

» Puis j'ai eu mes ennuis et tu ne m'as plus téléphoné. Tu n'es pas venu me voir. Tu ne m'as pas écrit. Oh, tu n'es pas le seul ! Tous ceux que j'ai connus avaient à s'occuper de leurs propres affaires et ils m'ont oublié. Encore une bonne vieille coutume de Hollywood. Non, je ne t'en veux pas... mon cœur.

— Je m'excuse, Mark, fit Harry Bannock en baissant les yeux, je te le jure, j'en suis vraiment désolé.

— Bah, ne te tracasse pas. N'en parlons plus. Bon. Maintenant que j'ai raconté ma petite histoire, je me sens beaucoup mieux. Mais que puis-je faire pour toi ? Tu veux m'acheter une histoire ?

— Très juste, Mark, répondit-il en sortant un étui à cigarettes de sa poche ; il l'ouvrit et me le tendit. Je veux acheter une histoire.

— C'est pour quelqu'un de ton écurie ? T'as besoin d'un sujet pour un film ? J'ai quelques originaux qui traînent par ici et que tu pourrais...

— Non, non, c'est une histoire vraie qu'il me faut.

— Tu veux dire une de ces histoires policières ?

— Dans un sens... oui. Seulement, elle n'a pas encore été écrite. Et elle ne le sera jamais. Je ne veux pas la voir écrite sur du papier. Je veux que tu me la racontes.

— Allons, ne sois pas timide, Harry. De quoi s'agit-il ?

— Je te l'ai dit. Je veux t'acheter une histoire vraie. L'histoire d'un certain Dick Ryan.

— Dick Ryan ? fis-je en tirant sur ma cigarette. Mais j'étais à l'hôpital quand c'est arrivé ! J'ai lu les journaux, bien sûr, mais à part cela, je ne sais rien d'autre.

— Tu es dans le même cas que tout le monde. Mais moi, il me faut les faits. Je suis prêt à te payer pour que tu les recherches pour moi.

— Ryan a été assassiné et il y a eu un terrible scandale. La police a fait son enquête, mais elle a été incapable de mettre la main sur un responsable. Ça s'est passé il y a six mois, et maintenant tu voudrais que je résolve le problème. Pourquoi ?

— Disons que c'est de la curiosité, répondit Bannock en souriant.

— Non, fis-je en secouant la tête, tu ne me feras pas croire cela. Allons, raconte-moi tout. Est-ce que Ryan était un de tes clients ?

— Non.

— Alors je ne vois pas pourquoi tu t'intéresses à lui. Il a eu son nom dans tous les journaux. Son nom a été traîné dans la boue, mais maintenant tout ça est oublié. Alors pourquoi remuer le passé ?

— Je veux réhabiliter son nom, répliqua Bannock en se levant. Et pour y arriver, il suffit de résoudre l'énigme qui entoure son meurtre. Je crois aussi...

— Laisse ça aux flics. Ce qui me fait d'ailleurs penser que nous avons un tout nouveau département à la police : le Bureau des Homicides. Tu as l'air de l'oublier. Pourquoi ne pas leur demander de t'aider un peu ?

— Crois-moi, Mark, je l'ai déjà fait. Mais ils ne peuvent absolument rien faire. Du moins c'est ce qu'ils ont déclaré. En attendant, l'énigme n'a jamais été résolue. Ryan est mort ; ils sont incapables de trouver l'assassin ; le nom de Ryan est traîné dans la boue, et non seulement en ville, mais dans tout le pays. Je voudrais remettre de l'ordre dans cette affaire et prouver que l'opinion du public est fausse.

— Harry au bon cœur, fis-je en me levant. L'homme qui ferait n'importe quoi pour défendre l'honneur d'un mort ! Comme je te reconnais bien là !

— Attends une minute que...

— J'attends, dis-je. J'attendrai jusqu'à ce que tu me dises les véritables raisons. Je voudrais savoir exactement quel rapport il y a entre toi et le meurtre de Ryan. Est-ce toi qui l'as tué ? Y a-t-il quelqu'un qui te soupçonne ? Sais-tu qui est l'assassin ?

— Bon, bon, fit Bannock en se rasseyant. Je vais tout t'expliquer. Tout. Absolument tout.

— Je l'espère bien. Il faut tout de même que je sache exactement ce que tu attends de moi.

— Eh bien voilà. Je ne sais pas qui l'a tué, ni pourquoi. En fait, je n'ai jamais eu de sympathie pour Ryan. Je suis certain qu'il y avait au moins une douzaine de maris et deux douzaines d'épouses qui

n'auraient pas demandé mieux que de pouvoir lui envoyer une balle dans le ventre. Mais ça, c'est un côté qui ne me regarde pas. Par contre, il y a ces fameux mégots qu'ils ont trouvés. Tu en as certainement entendu parler. C'est ça qui m'ennuie. On a aussitôt commencé à parler de drogue et on a dit que Ryan était un toxicomane. Ce n'est pas vrai. Tous ceux qui ont connu Ryan jurent qu'il n'a jamais tripoté dans ces choses-là. En attendant, les gens se sont emparés de la fable et rien ne changera tant que les faits ne seront pas là pour prouver le contraire. La police ne peut pas me les donner et j'en ai terriblement besoin.

— Pourquoi, Harry ? Il n'était pas ton client...

— Il l'est, maintenant.

— Mais il est mort !

— Oui, Dick Ryan est mort. Mais *Lucky Larry* continue à vivre. Ou du moins en est capable. Après le meurtre, et lorsque le scandale a éclaté, les studios de Ryan ont repris tous ses films qui se trouvaient chez les distributeurs. La série complète des *Lucky Larry* a été mise au rancart. C'est la catastrophe pour les recettes lorsqu'un cowboy commence à avoir ce genre de publicité. Du moins c'est ce que Abe Kolmar a cru. Tu le connais ? C'est le type de Apex.

— J'en ai entendu parler, oui. C'est un petit producteur de westerns, c'est ça ?

— Oui. Les *Lucky Larry* lui ont rapporté une fortune. Lorsqu'il les a mis au rancart, il était terriblement à court d'argent. Mais il s'est dit qu'il n'y avait pas d'autre solution à cause du scandale qui venait d'éclater et ce n'est pas moi qui lui ai donné tort. Au lieu de cela, je suis allé le voir et je lui ai tout racheté.

— Toi, tu as...

Bannock acquiesça d'un signe de tête.

— Oui, fit-il. Trente-neuf films de *Lucky Larry*, à cinq mille dollars pièce, avec tous les droits d'exploitation. Ça fait cent quatre-vingt-quinze mille dollars que je lui ai payés. Et rubis sur l'ongle.

— Tu es fou !

— C'est ce que tout le monde m'a dit, y compris mon épouse adorée. Du moins jusqu'à ce que je lui aie dit que la See-More T.V. Productions était prête à offrir trois cent quatre-vingt-dix mille dollars pour toute la série. Cela fait dix mille pièces, plus cinq pour cent sur les bénéfices. Tu comprends maintenant ?

— Oui, je vois. Tu doubles ta mise, et tu as même un petit bénéfice supplémentaire. Oui, évidemment, la T.V. recherche les westerns et il est certain que *Lucky Larry* a toujours eu pas mal de succès.

— C'est exactement ce que je me suis dit. Mais à l'époque, je ne m'étais pas imaginé que l'affaire tournerait si mal. Maintenant, la See-More ne veut plus entendre parler de ces films. Ils ont peur de se

servir d'une vedette dont le nom a été mêlé à une affaire de drogue. Tu sais comment ça marche : les gosses regardent les westerns, les parents réclament, ils écrivent au producteur et celui-ci renonce au contrat. Il suffit d'un rien pour que tout s'écroule comme un château de cartes.

— Et c'est pour cela que tu veux que le nom de Ryan soit blanchi !

— Voilà ! Toi, au moins, tu comprends vite.

— Mais pourquoi t'adresses-tu à moi ? Si les flics ne peuvent pas, ou ne veulent pas collaborer, ce ne sont pas les grandes entreprises privées qui manquent.

— C'est trop risqué, répondit Bannock en écrasant sa cigarette. Pourquoi crois-tu que cette affaire a été si vite oubliée ? Un jour, les journaux ne parlaient que de ça : une enquête de grande envergure allait être menée et une formidable campagne allait être déclenchée contre les gangs de la drogue. Le lendemain, plus rien. Tu devrais pourtant trouver la réponse. Cela veut simplement dire que la situation devenait un peu trop sérieuse, un peu trop dangereuse pour tous les gros bonnets qui se trouvaient plus ou moins mêlés au trafic des narcotiques. Tu te rends compte de ce qui serait arrivé à certaines vedettes, et aussi à certains directeurs et producteurs si l'enquête avait été un peu trop approfondie ? Quelqu'un a donné l'ordre de se taire.

— Tu veux dire qu'ils ont graissé la patte aux flics ?

— Non, tout de même pas. Mais ils ont trouvé une toute aussi bonne solution ; ils ont fermé leur bec, et il est resté hermétiquement clos depuis lors. Tu ne t'imagines tout de même pas qu'ils allaient se mettre à parler dès qu'on le leur demanderait, surtout s'il s'agissait d'une enquête qui risquait de les conduire loin !

» Mais un petit gars, un type qui est connu dans le monde du cinéma et de la T.V., il peut aller fouiner sans que personne ne s'occupe de lui. Surtout s'il s'approche des gens pour de faux motifs... en disant qu'il voudrait parler d'une histoire qu'il est en train d'écrire, ou n'importe quoi. J'ai besoin d'un petit gars, Mark. Un petit gars honnête. Alors, je suis venu te voir.

— J'en suis vraiment touché, fis-je en haussant les épaules. Mais je voudrais te rappeler quelques détails. Je suis toujours un agent littéraire. Bien sûr, j'ai un permis de port d'armes et j'ai une licence de détective privé, mais je m'en sers uniquement lorsque je suis sur une piste pour une nouvelle policière. Grâce à cela je peux mener ma petite enquête au sujet d'un cas et ainsi j'obtiens la matière pour l'article que j'écris. Mais je ne connais rien au trafic de la drogue. De plus, je ne me suis jamais occupé d'un meurtrier. Avec ce couvre-œil, je serais incapable d'envoyer une balle dans le ventre de Charles Laughton, à moins d'être à un mètre de lui.

— Mais tu es honnête.

— Oui, bien sûr, je suis honnête. Un petit gars honnête, comme tu dis. Et toi, tu es un brasseur d'affaires. Un grand brasseur d'affaires qui s' imagine qu'il lui suffit de venir voir un honnête petit gars et l' acheter corps et âme pour un « salut, mon cœur » et un billet de cinq dollars.

— Écoute-moi, Mark. J'ai investi cent quatre-vingt-quinze mille dollars dans cette affaire. A peu près tout ce que je possède. J'ai pris une hypothèque sur ma maison. Il faut absolument que Ryan soit disculpé, sinon je peux dire au revoir à mes sous. Et je ne parle pas de billets de cinq dollars, fit Bannock en m' agrippant le bras. Je te propose une affaire et tu n' as qu' à mener ton enquête comme il te plaira. Il te faudra peut-être un jour, une semaine, même un mois... quoique j' espère que cela ne sera pas le cas. Mais je ne te payerai pas d' après le temps que tu y auras passé. Je t' offre une somme forfaitaire.

— Je t' écoute, car, jusqu' à présent, je n' en sais guère plus qu' avant.

— Mille dollars maintenant, et cinq mille dollars si tu me retrouves l' assassin et si tu me donnes l' autorisation d' informer la police. Plus encore cinq mille dollars si je vends les films. Cela fait onze mille en tout.

— Je me rappelle avoir toujours eu de bons points en arithmétique, dis-je. Mais je me demandais...

— Parfait, réfléchis à ton aise. C' est d' ailleurs pour cela que tu es payé.

Bannock glissa la main dans la poche intérieure de son veston et en ressortit un gros portefeuille plein à craquer. Il l' ouvrit et commença à déposer des billets de cent dollars sur la table. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept...

J' étais très fort en arithmétique et je m' imaginais tout ce que je pourrais faire avec mille dollars : trois mois de loyer pour le bureau et l' appartement ; trois mois chez l' épicier : trois mois de gaz. Cinq mille de plus couvriraient une année entière. Et encore cinq mille me donneraient peut-être l' occasion de rouvrir un bureau convenable, bien situé, avec mon nom sur la porte, une jolie secrétaire et quelques annonces dans le *Film Daily*. Onze mille dollars, tout ce qu' il fallait pour un nouveau départ.

— Alors ? fit Bannock.

Je me suis approché du miroir et je m' y suis regardé pendant un moment. Alors je me suis dit : *Pourquoi te mêlerais-tu de cette affaire ? Écrire une histoire de meurtre est une chose, mais c' est tout autre chose lorsqu' il faut aller y fourrer son nez. Tu serais incapable de tuer quelqu' un parce que tu n' es pas du type criminel. Et qu' est-ce qui te fait croire que tu es un détective ? A te voir, avec ce sacré morceau de cuir noir sur l' œil, t' as plutôt l' air d' une victime latente. Est-ce que tu vas risquer ta peau pour onze billets de mille ?*

J' ai convenablement examiné ce que j' allais risquer. La tête

grisonnante ne m'impressionnait pas. Onze mille, ce n'était pas mal du tout. L'œil injecté de sang me dévisagea. Puis il me fit un clin d'œil.

— D'accord, fis-je. Affaire conclue.

Je me suis approché du bureau, j'ai ramassé la liasse de billets, puis j'ai ouvert le tiroir du bas et j'ai pris mon revolver.

— Où vas-tu avec ça ? demanda Bannock.

— A la bibliothèque publique, répondis-je. J'ai toujours un revolver avec moi lorsque je vais là-bas. Je n'ai jamais eu confiance en ces lions de pierre.

CHAPITRE II

Je blaguais, bien sûr, en parlant de la bibliothèque publique. Il n'y a pas de lions. Mais, par contre, il y a dans la salle de Références un très beau spécimen de la race féline qui me répondit en ronronnant lorsque je lui demandai les journaux. A la voir, je doute fort que j'aurais eu besoin de mon revolver pour la mater, et je ne pense pas qu'elle était carnivore. A tout autre moment, j'aurais volontiers couru le risque et tenté de savoir ce qu'il en était, mais pour l'instant je voulais surtout relire ces vieux journaux.

Je lui ai donné une liste aussi complète que possible des dates.

— Encore une fois ! s'exclama-t-elle en relisant ce qu'elle avait inscrit sur son bloc-notes.

— Quelqu'un d'autre a demandé à les voir ?

— Ce matin. Regardez, voilà la feuille d'inscription ; ce sont exactement les mêmes dates. Et c'est encore moi qui ai dû chercher ces journaux.

— Vous savez qui c'était ?

— Pourquoi ?

— Simple curiosité, répondis-je en me penchant sur le comptoir. Entre nous, je suis écrivain. Je voudrais voir ces journaux pour vérifier certains faits concernant une histoire que je suis en train d'écrire. Alors je me demande si quelqu'un d'autre n'a pas la même idée que moi, parce que cette personne pourrait fort bien publier son histoire avant moi.

— Ah, fit-elle en souriant. Vous savez : dès que je vous ai vu entrer, je me suis dit que vous étiez un écrivain !

— Comment l'avez-vous deviné ?

— J'en avais le pressentiment. On en voit beaucoup ici.

— Ça je veux bien le croire. Et la personne de ce matin ?

— Je ne l'ai pas vue, répondit-elle en secouant la tête. J'ai uniquement été chercher les journaux pour elle. C'est Mae qui s'est occupée d'elle, mais Mae est trop vieille pour aller remuer des piles de journaux. Attendez, je vais aller le lui demander.

Mon ravissant spécimen de la race féline disparut pendant quelques instants ; puis elle revint à son poste.

— Je suis désolée. Elle dit qu'elle ne se rappelle pas qui c'était.

— Mais si elle essayait...

— Elle a essayé, répondit-elle, et d'un geste circulaire de la main elle montra la salle. Regardez, monsieur, nous voyons ici cent

personnes à l'heure, huit heures par jour et six jours par semaine. Qui est-ce qui se donnerait la peine de se rappeler tous ces visages ? Cela fait douze ans que Mae est ici.

— Eh bien bravo pour elle ! répliquai-je. Enfin, merci. Maintenant je peux jeter un coup d'œil ?

La jeune fille m'apporta la pile de journaux et je m'installai à une table. Je sortis de ma poche un stylo et un bloc-notes et me mis au travail. J'ai passé une heure entière plongé jusqu'au cou dans le meurtre.

Les journaux racontaient l'histoire à leur manière, avec de grands titres, des photos, des comptes rendus de toutes sortes et même des éditoriaux. J'eus bientôt suffisamment assimilé les faits pour pouvoir en tirer des conclusions et me faire une idée personnelle de l'affaire.

Dick Ryan était un beau garçon. Il avait des cheveux noirs et bouclés, des yeux bleu pâle et il mesurait un mètre quatre-vingt-huit ; il aimait se prélasser vêtu de magnifiques pyjamas. Il avait énormément de succès auprès de la jeunesse américaine : parmi les garçons, c'était dans la catégorie de six à douze ans, et dans celle de seize à trente-six ans pour les filles. Les garçons trouvaient qu'il était merveilleux à cheval. Ce que les filles pouvaient trouver en lui, ça, je ne le voyais absolument pas. (En fait, je le voyais très bien, mais il y a des bornes.)

Pendant les cinq années précédant sa mort, Ryan avait joué dans toutes sortes de petits films, travaillant toujours pour deux ou trois studios différents à la fois avant d'avoir un contrat pour Apex où, sous la direction d'Abe Kolmar, il était devenu la vedette des séries de *Lucky Larry*. Il ne chantait pas, ne jouait pas de la guitare, et néanmoins ses films eurent un succès énorme, surtout dans les campagnes où ses gros biceps et sa mâchoire en saillie impressionnaient vivement les spectateurs. Dans ses films, il ne fumait ni ne buvait, et ne poursuivait pas les jolies femmes de ses avances.

Mais lorsque les caméras cessèrent de tourner, le deux avril au soir, Dick Ryan organisa une petite réception dans sa roulotte particulière. Il s'était établi au ranch d'Abe Kolmar, dans la vallée de San Fernando, quoiqu'il eût facilement pu retourner tous les soirs en ville ou encore loger chez Kolmar. Mais Ryan préférait la luxueuse roulotte qu'il s'était fait construire et qu'il trimbalait avec lui chaque fois qu'il tournait des scènes dans un endroit éloigné du studio. Tout était prévu dans sa roulotte, y compris un bar, de sorte qu'il lui était facile d'y organiser des réceptions.

En fait, cette soirée commença d'une manière très simple et il n'y avait que deux convives : Ryan et une bouteille. Mais peu après l'heure du dîner chez Kolmar, d'autres personnes vinrent se joindre à Ryan. D'abord ce fut Polly Foster ; cela n'avait rien d'anormal

puisqu'elle était la partenaire de Dick Ryan à l'écran (et en dehors de l'écran, disait-on parfois). Tom Trent, celui qui incarnait dans ces films le personnage du « mauvais », l'accompagnait. Polly et Tom comptaient passer la nuit chez Kolmar, comme d'ailleurs la plupart de ceux qui jouaient dans les scènes que l'on tournait pour le moment.

D'après eux, Ryan était déjà fort éméché lorsqu'ils vinrent le rejoindre. Il était en train de traiter Joe Dean de tous les noms. Cela n'avait rien d'extraordinaire. Dean était son chauffeur et valet, bref, son homme à tout faire. Pour l'instant, Dean était occupé à conduire Abe Kolmar en ville pour visionner un film. Les invités en conclurent que la chose ne plaisait pas à Ryan.

Ils acceptèrent tout de même l'hospitalité de Ryan, endurèrent ses jurons et attendirent le retour de Dean. Il revint vers neuf heures, accompagné d'Estrellita Juarez, une petite actrice dont le nom figurait également au générique du film.

Ce qui se passa au cours des deux heures qui suivirent fut relaté de quatre manières différentes : l'histoire de Polty Foster, la version de Trent et enfin les témoignages de Joe Dean et d'Estrellita Juarez. Mettez tout ensemble et vous obtiendrez une relation des faits qui semble rimer à quelque chose.

Ryan vida son verre. Puis il mit Joe Dean à la porte. Ryan remplit son verre et le vida aussitôt. Puis il traita Estrellita Juarez de sale méfisse et lui dit en termes pas très élégants de déguerpir au plus vite. Ryan vida de nouveau un verre. Sur ce, il assena un magistral coup de poing sur la mâchoire de Tom Trent. Ryan vida de nouveau un verre. Il saisit alors Polly Foster à bras-le-corps et l'éjecta hors de la roulotte en lui disant qu'elle n'avait qu'à prendre ses cliques et ses claques, car il attendait de la visite.

Joe Dean déclara qu'il était parti immédiatement et qu'il n'avait vu personne fumer des cigarettes à la marijuana. Estrellita Juarez déclara qu'elle était partie immédiatement et qu'elle n'avait pas vu fumer de cigarettes à la marijuana. Tom Trent déclara qu'il était parti immédiatement et qu'il n'avait pas vu fumer de cigarettes à la marijuana. Polly Foster déclara...

Bref, ils s'en allèrent tous. Aucun d'eux n'avait entendu parler de marijuana. Et aucun ne revint. Dean prit sa voiture et conduisit Estrellita à un motel. Trent rentra chez lui et demanda à son médecin de soigner son œil au beurre noir. Polly Foster rentra en ville au volant de sa voiture.

Et voilà, c'était tout. Quelques membres du personnel employé au ranch remarquèrent que les lumières de la roulotte de Ryan étaient déjà éteintes à onze heures. Personne ne se réveilla au milieu de la nuit, et, par conséquent, personne ne vit ou n'entendit quoi que ce soit.

Mais au matin Ryan était mort. Bel et bien mort de deux balles : l'une dans la tête et l'autre dans les hanches.

Tel était le compte rendu, d'après les journaux, de l'enquête qui eut lieu quelques jours après. Mais il y avait autre chose aussi.

Les mégots de cigarettes à la marijuana, par exemple. Il y en avait quatre ou cinq, par terre et dans les cendriers. Les flics les trouvèrent immédiatement et l'on trouva étrange qu'aucun des invités ne fût au courant de ce fait.

Et puis il y avait le fait que Joe Dean venait d'être licencié. Avait-il oui ou non menacé son employeur ? Personne ne semblait se souvenir de pareille chose, mais la police se demandait s'il ne s'était pas passé quelque algarade de ce genre quand les policiers découvrirent dans leurs dossiers que Joe Dean n'avait pas un passé immaculé, et que, lorsqu'il habitait Détroit, ses brutalités l'avaient plus d'une fois mis en rapport avec la police ; aussi les autorités pensaient-elles qu'il n'avait peut-être pas accepté son licenciement d'une manière aussi calme qu'on voulait bien le laisser croire.

Et puis il y avait l'incident de Ryan envoyant un coup de poing à la mâchoire de Tom Trent. Ceci n'avait rien d'extraordinaire, mais comment se pouvait-il qu'un simple coup de poing à la mâchoire entraînaît un œil au beurre noir, plus une chaise et deux verres cassés ainsi qu'une chemise déchirée ? La police se demandait s'il n'y avait pas eu une lutte nettement plus sérieuse que celle dont avaient parlé les témoins. Il était fort possible que Tom Trent eût quitté la roulotte de fort mauvaise humeur.

Ils spéculèrent également sur la manière dont M^{lle} Suarez avait pu réagir après avoir été traitée de sale métisse (d'autant plus qu'il est notoirement connu que les métisses sont colériques), et aussi sur ce que Polly Foster avait dû ressentir étant donné la manière dont elle avait été mise à la porte de la roulotte.

Mais il semblait que personne ne pouvait aider la police à éclaircir ces points-là. Chacun s'en tenait à son histoire. Ils avaient tous un alibi et tous émirent la même supposition : puisque Ryan avait déclaré qu'il attendait de la « visite », il avait sûrement été assassiné par cette « visite ».

Cette « visite » fumait évidemment des cigarettes à la marijuana. Ce fut également cette « visite » qui avait démoli le mobilier. C'était parfaitement logique. Finalement, intervint un verdict qui, en termes longs et pompeux, pouvait se traduire par une phrase toute simple, compréhensible pour tous : la victime avait été assassinée par un ou plusieurs inconnus.

Les choses en restèrent là. Mais pas pour longtemps. Toutes sortes de nouvelles commencèrent à apparaître dans les journaux et les magazines : des histoires au sujet de Ryan et de ses frasques ; des

histoires concernant les réceptions qu'il organisait chez lui, et les grandes vedettes qu'il invitait, et comment tout le monde fumait des cigarettes à la marijuana jusqu'à ce que tout le monde fût complètement abruti.

Quelques journalistes sentirent qu'ils étaient sur une bonne affaire et commencèrent la chasse aux ragots. Ils sortirent une série d'exposés sur la vie dans la capitale du cinéma. Pour une fois, l'U.R.S.S. n'eut pas les honneurs des éditoriaux et ceux-ci furent consacrés aux dessous de la vie mondaine à Hollywood.

De fil en aiguille, les autorités en vinrent à lâcher quelques mots au sujet d'un trafic de stupéfiants à grande échelle. C'était suffisant. La presse s'empara du « Scandale Ryan » et le répandit dans tout le pays.

La presse s'en empara, pour le laisser tomber brusquement.

Il y en avait encore sept colonnes entières dans trois journaux du 24 avril. Pas une ligne le 25. Ni après. Trois semaines de cris de fureur et après plus rien du tout. Le néant le plus absolu. Allez donc vous y retrouver dans cette affaire ! J'ai essayé, mais je n'ai rien appris de plus. Ryan était mort. Ryan était parti. C'était tout.

Après avoir essayé de satisfaire ma curiosité, je me suis arrêté chez Clifton pour manger un morceau et essayer en même temps de mettre de l'ordre dans mes idées. Pour le moment, je n'avais pas encore eu le temps de digérer tout ce que j'avais lu : j'en étais encore à le mastiquer.

Toujours occupé par ma mastication mentale, je me suis arrêté assez longtemps au bureau pour lire rapidement le courrier. Il n'y avait que deux lettres : Tilden acceptait une histoire et Browne en refusait une. J'inscrivis le nom de mes clients sur un bout de papier avec l'intention de les appeler plus tard. Pour le moment, j'avais déjà mille dollars d'honoraires pour une affaire et dix mille m'attendaient encore. Pour le moment, je ne pouvais guère qu'aller faire un versement à la banque, avant qu'elle ne ferme à deux heures. Pour le moment...

La sonnerie du téléphone retentit.

— Allô ?

— Clayburn ? fit une voix que je ne connaissais pas mais qui paraissait me connaître.

— Oui. Que puis-je faire pour vous ?

— Vous pouvez laisser tomber.

— Quoi ?

— Vous pouvez laisser tomber Clayburn. Laissez tomber l'affaire Ryan.

— Qui est à l'appareil ?

— Un ami, Clayburn. Vous feriez bien de laisser tomber cette affaire si vous voulez garder mon amitié.

— Mais...

Il avait déjà raccroché.

J'ai gardé pendant quelques instants l'écouteur en main, puis je l'ai laissé retomber sur l'appareil.

Quelle coïncidence, tout de même ! Ce matin, j'étais tout triste, je croyais ne pas avoir un seul ami au monde. Je m'étais trompé.

J'avais tout de même un ami. Un ami qui semblait me vouloir du bien. Quelqu'un qui préférerait me voir mort plutôt que d'avoir des ennuis.

Cela donnait matière à penser. J'y ai pensé tout le temps, jusqu'à ce que je sois en ville. Et lorsque je suis entré dans le bureau de Tompson, ma décision était prise.

CHAPITRE III

Al Tompson était autrefois à la Brigade des Mœurs, du moins jusqu'à ce qu'il soit devenu chauve. Dans son jeune temps, il ressemblait énormément à Steward Granger et il travaillait surtout dans le quartier de Pershing Square. Lorsqu'il commença à devenir chauve, il fut transféré au Département des Homicides, et il y est resté depuis lors.

Un jour, je lui ai demandé si ce changement lui plaisait.

— C'est beaucoup mieux, m'a-t-il répondu. La catégorie de gens à laquelle on a affaire aux Homicides est de loin supérieure.

Si mes souvenirs sont exacts, j'ai transcrit cette réflexion dans une nouvelle policière que j'avais dû écrire pour un de mes clients. C'est d'ailleurs de cette façon que j'ai fait la connaissance de Tompson : j'étais allé le voir afin de lui soutirer la matière pour un article. Et depuis lors, j'avais pris l'habitude d'aller le voir chaque fois que j'avais besoin de renseignements pour écrire une nouvelle policière.

Mais cette fois-ci...

Lorsque je suis entré dans son bureau, Tompson était en train d'étudier des documents. Il me regarda et acquiesça d'un signe de tête ; cela voulait dire qu'il m'avait vu et que je pouvais m'asseoir. Je me suis installé sur une chaise et j'ai attendu. Une ou deux minutes plus tard, il repoussa la pile de documents.

— Alors, Clayburn, que puis-je faire pour vous ? Une nouvelle histoire ?

Je le regardais en souriant. Je n'avais pourtant aucune envie de sourire. Je ne voulais même pas qu'il crût que j'allais écrire une nouvelle histoire. Mais pour l'instant il n'y avait rien d'autre à faire.

— Exactement, répondis-je. Je pensais écrire quelque chose sur le meurtre de Ryan.

— Dick Ryan ?

— Cela me paraît un bon filon. Du moins sous l'angle du mystère non résolu.

— Mais nous n'avons pas encore fini de nous en occuper. Une histoire pareille ne plairait guère au Département.

— N'ayez pas peur, je n'ai pas l'intention d'aborder le sujet sous l'angle « la police est déconcertée ». C'est pour cela que je suis venu vous voir. Je voulais uniquement vérifier si ce que je connais de l'histoire est exact, et comme vous vous occupez de cette affaire...

— Vous connaissez le règlement, fit Tompson en s'appuyant au

dossier de son siège. Je ne suis pas supposé parler. Et, dans ma position, je n'ai la possibilité de vous donner aucune autorisation. Peut-être que si vous alliez voir le capitaine...

— Bah, tant pis, fis-je en allumant une cigarette. Disons que cette visite n'a rien d'officiel. Je me suis dit que cela vous intéresserait de le savoir, c'est tout.

— Bon. Alors, que savez-vous ?

Je lui ai récit^é tout ce que j'avais appris par la lecture des journaux. Il ^{l'}écouta sans m'interrompre, passant la plus grande partie du temps à contempler le plafond.

— C'est tout ? demanda-t-il lorsque j'eus fini mon exposé.

— Bien sûr. C'est tout ce qu'il y avait dans les journaux. Pourquoi ? Il y a autre chose ?

— Vous l'espérez, hein ? fit Tompson après m'avoir regardé un moment en souriant. C'est pour cela que vous êtes venu me voir, n'est-ce pas ?

— Eh bien... heu... puisque rien de tout ceci n'est officiel...

— Pendant combien de temps croyez-vous que cela demeurera non officiel une fois que vous aurez écrit une histoire comportant des faits connus uniquement de ce bureau ? Ils s'empresseront tous de venir me scalper.

— C'est un peu tard pour ça, dis-je. Allons, racontez-moi quelque chose. Ce ne sera pas la première fois.

— Pour une affaire comme celle-ci, oui.

— Enfin, vous ne pouvez rien me dire du tout ?

Tompson hésita un instant.

— Voyons, fit-il, il y a quelques détails qui ne se trouvaient pas dans les journaux... je pourrais vous les donner sans danger. Par exemple, il y a le revolver. C'était un 38. C'était le même que Ryan utilisait dans le film. Normalement il était chargé à blanc, mais cet après-midi-là, Ryan l'avait prêté à Trent. Celui-ci s'exerçait à tirer sur les cibles installées dans le ranch et c'est pour cela que l'arme était chargée de balles véritables. Trent prétend qu'on est venu le chercher alors qu'il était devant les cibles et qu'à ce moment il venait de recharger l'arme ; il a rendu le revolver à Ryan en oubliant de le prévenir qu'il était chargé. Bref, Ryan a dû retourner avec l'arme dans sa roulotte et il l'y aura abandonnée sans l'examiner. Voilà déjà un point intéressant pour vous. Le tueur savait-il que l'arme chargée se trouvait là, ou l'a-t-il simplement trouvée par hasard ? En d'autres termes, le meurtre était-il prémédité ?

Je pris quelques notes, simplement pour montrer à Tompson que je paraissais m'intéresser à son histoire.

— Et les empreintes digitales ? demandai-je.

— Il n'y en avait pas. Du moins pas sur le revolver. Le meurtrier

s'est occupé de ce détail. Sinon il y avait des quantités d'empreintes dans tout le restant de la roulotte. Il y avait celles de Polly Foster, de Trent, de Joe Dean et d'Estrellita et même celles de Kolmar. Mais rien ne nous a permis d'établir quoi que ce soit.

Je pris encore quelques notes.

— Et le meurtre proprement dit ? insistai-je. Les journaux disent que six coups furent tirés. Un dans la tête, le restant dans les hanches.

— Je pense que je puis également vous éclairer sur ce point, fit Tompson en secouant la tête. Les journaux étaient obligés de dire "hanches". A cause de l'enquête auprès des membres de la famille. Mais l'assassin n'a pas tiré dans les hanches de Ryan. C'était entre les hanches.

— Vous voulez dire ?

— Mari, petit ami ou amant jaloux ? Un maniaque ? Un inverti ? Nous avons tout passé en revue.

— Et s'il s'agissait d'un intoxiqué ? Je ne sais pas, moi... drogué par des cigarettes à la...

— Les drogues ont été éliminées du tableau.

— Pourtant ils ont trouvé ces mégots. D'ailleurs tout tend à prouver qu'il s'agissait d'une affaire de stupéfiants.

— Je n'en sais absolument rien.

— Vous ne le savez pas, ou vous ne voulez pas en parler ?

— Ça, interprétez-le comme vous l'entendez. De toute façon, je n'ai rien à déclarer sur le trafic des stupéfiants. D'ailleurs Ryan n'était pas porté sur ces choses-là. Il avait d'autres distractions en suffisance !

— Et les alibis ? Dean, Juarez, Foster, Kolmar, Trent ?

— S'ils n'en avaient pas, nous aurions déjà opéré quelques arrestations.

— Pourquoi n'avez-vous arrêté personne depuis lors ?

— Nous poursuivons notre enquête.

— Les journaux n'en parlent plus. Vous avez été effrayés par l'affaire des stupéfiants ?

— Je suis désolé, mais c'est tout ce que je sais, fit Tompson en se levant. Si maintenant vous voulez parler au capitaine, peut-être que...

— Non, ne vous inquiétez pas, fis-je en me levant à mon tour. Je pense avoir assez pour mon histoire. Mais je déteste laisser traîner une affaire. Je ne voudrais pas que les lecteurs aient l'impression que des détails importants ont été négligés.

Le détective posa paternellement la main sur mon épaule, mais la manière dont il m'agrippa n'avait rien de paternel, au contraire.

— Écrivez quelque chose dans ce genre et je vous transforme votre sourire, marmonna-t-il. Non, je ne parlais pas sérieusement. Oubliez-le. Nous sommes dans un pays libre. Écrivez ce qui vous plaira. Je puis cependant vous dire encore une chose.

— Quoi ?

— A votre place, je n'écirais pas cette histoire. Je n'écirais rien du tout. Je l'oublirais.

— Oublier ?

— Si vous avez besoin d'un sujet pour une histoire, je puis vous en donner une bonne douzaine, et tous bien plus palpitants que celui-là. Des histoires complètes, avec leurs solutions et tous les détails concernant les coupables, photos comprises. Que diriez-vous de l'énigme du torse ? Il s'agit d'un gars qui a détaché au chalumeau les jambes et les bras de sa femme, puis il s'est attaqué à la tête en...

— Vous ne voulez pas que j'écirve mon histoire, hein ?

— Non, vraiment pas.

— Et vous ne pouvez pas me donner de bonnes raisons ?

— C'est ça, répondit Tompson en m'accompagnant à la porte. Vous êtes un type bien, Clayburn. Vous êtes écrivain, et vous avez de l'imagination. Peut-être pourriez-vous deviner une raison, ou du moins en inventer une. Par exemple, je ne sais pas, moi... heu... disons, il est possible qu'un trafic de stupéfiants soit mêlé à l'affaire. Vous pouvez supposer que l'on ne désire pas voir des gens fourrer leur nez dans des endroits dangereux et peut-être trouver une piste qui conduirait chez ces trafiquants ou chez leurs principaux clients. Vous pouvez accepter cette solution. Et puis, comme tout homme intelligent, vous vous empresserez de tout oublier, y compris le fait que vous êtes venu me voir.

— J'y penserai.

— Oui, je vous le conseille vivement.

— Bon, merci pour l'aide. Et pour les conseils.

— Il n'y a pas de quoi. Vous savez que je suis toujours prêt à vous aider quand c'est possible. Mais... Enfin, réfléchissez-y.

J'y ai réfléchi pendant tout le parcours jusqu'au bureau. Puis j'ai téléphoné à Harry Bannock.

— Allô ? Ici Bannock.

— Mark Clayburn à l'appareil. Quand puis-je te voir ?

— Pour affaires ?

— Oui. Mais je préfère ne pas parler au téléphone.

— Bon, répondit Bannock et il sembla réfléchir quelques secondes. Tu es libre ce soir ? Pourquoi ne viendrais-tu pas dîner à la maison ? Je vais prévenir Daisy. Parfait. Viens vers sept heures. A ce soir.

J'y étais à sept heures.

Bannock habitait une grande maison au pied des collines, pas très loin de Laurel Canyon. J'ai appuyé sur le bouton de sonnette et j'ai regardé le soleil qui se couchait au ras des collines. Le ciel était d'un bel orange foncé.

Elle, aussi, avait des cheveux de teinte orange foncé. Elle les portait

longs, retombant sur ses épaules nues et le contraste avec sa peau crème était frappant. Le vêtement chartreuse qu'elle portait était ce qu'on appelle à Hollywood une robe d'hôtesse. La voyant ainsi habillée, je compris aisément pourquoi cette robe s'appelait comme ça.

— Monsieur Clayburn ? me demanda-t-elle en souriant. Je suis Daisy Bannock. Entrez, je vous en prie. Harry m'a prévenue de votre visite. Il m'a téléphoné il y a quelques minutes pour me dire qu'il serait un peu en retard.

J'ai suivi son parfum à travers le hall, jusque dans le salon.

— Je vous sers quelque chose à boire ? demanda-t-elle.

— Oui, volontiers, dis-je en acquiesçant d'un signe de tête.

Elle s'approcha du bar installé dans une alcôve.

— Et que puis-je vous servir ?

— Oh, je ne suis pas difficile. Ce que vous préférez.

— Moi, je ne bois pas, répondit-elle en secouant la mèche orange qui pendait sur son front. Mais vous ne devez pas y prendre garde, il paraît que je prépare à merveille les cocktails.

— Dans ce cas, ce sera un Manhattan. Et puis non... je crois que je prendrai plutôt une Fleur d'Oranger.

Pourquoi j'avais envie d'une Fleur d'Oranger, je n'en avais aucune idée. Du moins jusqu'à ce que je l'aie de nouveau regardée. A ce moment, je sus pourquoi.

Elle prépara le cocktail sans hésiter un seul instant : ses mains étaient aussi adroites et actives que celles d'un barman professionnel. De temps en temps elle s'arrêtait pour remettre en place une mèche de cheveux rebelles. C'était donc ça la femme de Harry. Et il était retenu à son bureau. Si j'avais eu une femme comme celle-là, ce n'est jamais moi qui aurais été retenu quelque part. Peut-être même que je ne serais jamais allé au bureau.

— Voilà, dit-elle enfin en me tendant le verre.

— Merci.

Oui, merci pour le verre, et merci pour avoir laissé vos doigts toucher accidentellement (vraiment accidentellement ?) les miens.

Je me suis assis sur le divan. Elle s'installa en face de moi sur une chaise. Le soleil couchant semblait enflammer ses cheveux.

— Et ainsi, c'est vous Mark Clayburn. Harry m'a beaucoup parlé de vous.

— Vraiment ? En tout cas, lui, il ne m'a jamais parlé de vous. Oh, ce n'est pas que je lui donne tort.

— Harry ne laisse jamais sa vie privée interférer avec ses affaires, répondit-elle en riant.

— Alors, je suis désolé de m'imposer ainsi à vous, parce que je suis venu ici pour affaires.

— Oui, je le sais.

— Oui ?

— Bien sûr, Harry m'a tout expliqué, répondit-elle en se penchant en avant.

Je lui présentai une cigarette.

— Non merci, je ne fume pas. Mais cela ne doit pas vous empêcher de le faire.

Elle se tut pendant que j'allumais ma cigarette.

— Le pauvre garçon, poursuivit-elle, il est terriblement ennuyé et il ne sait que faire. Je comprends parfaitement sa situation. Avec tout cet argent bloqué et cela à cause de ce bon à rien de Ryan. Même mort, il trouve le moyen de procurer des ennuis à Harry.

— Des ennuis ? Harry ne m'a jamais dit qu'il avait précédemment eu affaire à Ryan.

— Mais Harry n'aime pas en parler. Vous voyez, il était l'agent de Ryan. C'était quand il a quitté New York pour venir ici.

— Il y a longtemps de cela ?

— Sept ans, environ. A l'époque, je travaillais dans le bureau de Harry. Il venait de se lancer dans ce genre d'affaires et il ne s'occupait pas encore de grands noms. Lorsqu'il a rencontré Ryan, il s'est dit que ce type avait probablement de grandes chances de succès, et Harry a tout fait pour l'aider à percer.

» Ryan n'a traîné que quelques mois avant d'avoir son premier rôle. Harry lui a même avancé de l'argent pour qu'il puisse vivre en attendant de recevoir son premier chèque.

— Quel genre de type était Ryan en ce temps-là ? demandai-je.

— Un gentil garçon, fit-elle en haussant les épaules. Vous connaissez le genre. Il venait de sortir de l'école d'art dramatique, et son expérience se limitait à quelques petits rôles à New York et un peu de travail à la radio. Il s'imaginait qu'il allait renverser le monde sitôt arrivé ici. Mais Harry l'a calmé. Il lui a fait prendre des leçons d'équitation, d'escrime et de danse. Il lui a appris comment tenir un fusil ou un revolver. C'est Harry qui l'a entièrement préparé à une carrière de westerns. Il savait que Ryan avait plus de chances de réussir dans ce genre que dans un autre.

— Et qu'en pensiez-vous ?

— Bah..., fit-elle en haussant de nouveau les épaules. Cette affaire ne me disait rien qui vaille. A cette époque, Harry et moi n'étions pas encore mariés ; nous attendions que son affaire soit bien lancée et que ses revenus soient réguliers. En attendant, il dépensait tout son argent à entretenir Ryan et à lui payer des leçons. Bien sûr, Harry espérait être remboursé un jour ou l'autre et peut-être même en retirer du bénéfice si Ryan avait du succès. Mais je n'étais pas aussi certaine que lui du résultat.

— Pourquoi ?

— Oh, je ne sais trop. Disons... un pressentiment. J'ai mis Harry en garde, je l'ai prévenu qu'il ne pouvait pas avoir confiance en Ryan et je lui ai demandé de cesser de donner de l'argent à ce vaurien. Un jour, nous nous sommes presque disputés à ce sujet.

— Vous disiez que vous aviez un pressentiment au sujet de Ryan, dis-je après avoir vidé mon verre. Pourquoi ? Quel genre de pressentiment ?

Daisy se mit à rire.

— Comment puis-je expliquer un pressentiment ? Vous avez déjà entendu parler d'intuition féminine, n'est-ce pas ?

— J'en ai entendu parler, mais je n'y ai jamais cru, répondis-je en me penchant en avant. Y avait-il par hasard une affaire de jupons ? A cette époque, Ryan était-il un coureur ?

Daisy me regarda de nouveau en riant.

— Je ne l'ai jamais vu courir après une fille de moins de douze ans, ni même intéressé par une femme de plus de cinquante. Mais entre les deux... quel gaillard !

Je la regardai en souriant.

— Alors, je peux en conclure qu'il a essayé de vous courir sus ?

Cette fois-ci, elle ne me regarda pas en riant. Deux plis profonds étaient apparus verticalement au-dessus de ses sourcils.

— Il a essayé. Mais Harry y a mis fin. C'est alors qu'ils ont eu leur grande dispute. Ryan s'en est allé, comme ça, sans rien dire. Nous ne l'avons plus jamais revu. Environ deux mois plus tard, nous avons appris qu'il avait un rôle dans un opéra monté par Kolmar. De plus, il commençait à percer.

— Vous ne l'avez plus revu depuis lors ?

— Non. Et Harry n'a jamais revu ses sous. Oh, il s'agissait seulement de quelques centaines de dollars et ce n'était pas tellement cette somme qui importait. Une fois que cette crapule a commencé à avoir du succès, il a essayé d'amoindrir Harry. Il s'est d'abord acoquiné avec un autre agent. Et l'année dernière, il a quasi insulté Harry en public au cours du banquet de l'Academy Award.

» Je vous remplis votre verre ? me demanda-t-elle en se levant.

— Dans un moment, dis-je en me levant également. Est-ce que Harry déteste Ryan ? Ou du moins le détestait-il de son vivant ?

— Il ne l'aimait pas, si c'est ça que vous voulez dire.

— Non, ce n'est pas ça que je veux dire. Il y a une différence entre ne pas aimer quelqu'un et le détester. Si j'étais Harry, je détesterais certainement un type après l'avoir choisi, après avoir tout misé sur lui et fait tout mon possible pour que sa carrière soit une réussite pour le voir enfin m'abandonner. Et je le détesterais probablement plus encore s'il ne me remboursait jamais et s'il se mettait à me dénigrer alors que

la gloire et la fortune étaient à la portée de sa main.

Je me tus un instant et je vis les plis s'accroître sur le joli front de Daisy.

— Si j'étais Harry, poursuivis-je, et si je découvrais que Ryan essaye de vous faire la cour, je le détesterais certainement. Je le détesterais peut-être même assez pour...

Elle releva la tête et maintenant je la regardais droit dans les yeux.

— Mais c'est insensé ! s'écria-t-elle. Harry n'a pas tué Ryan. Il n'aurait pas attendu sept ans. D'ailleurs Ryan n'a rien fait d'autre que des tentatives d'approche, il n'est jamais allé plus loin avec moi. Et si Harry l'avait tué, alors à quoi cela rimerait-il qu'il vous charge de cette affaire ?

— A rien du tout, évidemment. Mais on n'est jamais trop prudent.

— Comme vous avez raison ! répliqua Daisy. D'ailleurs, si vous y aviez pensé, vous auriez pu vérifier ce que Harry faisait le soir du crime. Il était au Mark Hopkins, à San Francisco ; il assistait à une conférence, avec les gars de la Twentieth Century. Il y a au moins une douzaine de témoins pour dire qu'il n'a pas quitté l'hôtel de toute la nuit.

— Et vous, où étiez-vous ? demandai-je.

— Vous êtes vraiment un type méfiant, dit-elle en riant. Pour vous punir, je devrais vous laisser vous débrouiller tout seul pour le découvrir. Mais si vous y tenez absolument, je vous dirai que j'étais à la clinique du Dr Levinson. J'y suis entrée à l'heure du dîner. J'y suis restée en observation toute la nuit et toute la journée du lendemain. Ils m'ont presque retiré mon appendice. Pour cela aussi ce ne sont pas les témoins qui manquent.

— Bon, bon, je vous crois. Excusez ma curiosité. Maintenant je veux bien que vous remplissiez mon verre.

Elle traversa le salon et s'arrêta brusquement.

— Harry est là ! déclara-t-elle.

J'entendis une porte claquer et puis des pas résonner dans le hall. Je me suis retourné et j'ai vu Bannock immobile sur le pas de la porte. Daisy se précipita vers lui et lui passa les bras autour du cou. Il demeurait toujours immobile.

— Chéri, nous t'attendions avec impatience, déclara-t-elle.

Il ne broncha pas.

Elle l'embrassa.

Harry demeurait toujours immobile.

— Qu'est-ce que tu as, chéri ? demanda Daisy en faisant un pas en arrière.

— Rien, répondit-il. Mais juste avant de quitter le bureau, j'ai reçu un coup de téléphone. C'était un homme dont je n'ai pas reconnu la voix. Il m'a dit que si je n'abandonnais pas l'affaire Ryan, il me

tuerait.

CHAPITRE IV

La bonne vint annoncer que le dîner était servi. Il y avait du canard rôti et du riz, qui dégageaient un fumet délicieux. Mais nous n'avons pas beaucoup mangé, aucun de nous trois. Nous avons surtout regardé les plats et beaucoup parlé. Parlé des coups de téléphone, de celui que Harry avait reçu et aussi du mien.

— Mais qui est-ce ? fit Bannock pour la troisième fois.

— Réfléchis, proposai-je. Tu n'as rien d'autre à faire que d'essayer de te rappeler toutes les personnes à qui tu as parlé de cette affaire. Qui t'a entendu dire que tu venais me voir ? Qui savait que tu t'intéressais à ce meurtre ?

— J'y ai réfléchi, répondit Bannock en poussant un soupir. Il y a nous trois. Et ton ami, le flic, Al Tompson.

— Celui-là, tu peux l'éliminer. C'est pas le type à faire des histoires pareilles.

— D'accord, mais il t'a demandé d'abandonner.

— Bien sûr. Seulement, il ne savait pas que je cherchais autre chose qu'un simple sujet pour une histoire. La question est de savoir qui le sait.

— Sarah ? fit Daisy en faisant un signe de tête en direction de la cuisine. Elle nous a entendus parler ce matin, avant que Harry ne parte pour le bureau.

— Voyons, elle non plus n'est pas du type à faire des histoires pareilles, répliqua Bannock.

— Et au bureau ? Tu n'as pas parlé de tes projets ?

— A personne.

— Est-ce que ta secrétaire a écouté lorsque je t'ai téléphoné cet après-midi ?

— Peut-être. Mais tu n'as rien dit qui ait pu lui donner la moindre indication. D'ailleurs, nous avons tous deux entendu la voix d'un homme. Probablement le même dans les deux cas.

— C'est peut-être un cas psychique, annonça en souriant Daisy, puis elle fronça les sourcils. Je m'excuse. Je sais qu'il n'y a pas de quoi rire.

— Reconnaîtrais-tu la voix de Tom Trent au téléphone ? demandai-je en regardant Bannock.

— Oui. J'avais aussi pensé à lui. Mais ce n'était pas Trent.

— Et Joe Dean ?

— Je ne l'ai jamais rencontré. Crois-tu que peut-être...

— Je ne crois rien du tout, dis-je en m'appuyant au dossier de ma chaise. Telle que je vois l'affaire, nous pouvons agir de trois manières différentes. D'abord, nous pouvons appeler la police et nous plaindre d'avoir reçu des menaces. Et dire pourquoi.

— Il n'en est pas question, répliqua Bannock en secouant la tête. Je veux que personne ne soit au courant. Si la nouvelle se répandait, cela gâcherait tout et je pourrais faire une croix sur ma transaction avec la See-More.

— La seconde solution, estimai-je, est de prendre ces menaces au sérieux et de laisser tomber l'enquête.

— Et laisser tomber cent quatre-vingt-quinze mille dollars ? Oh non, mon cœur.

— Supposons que ce soit pour sauver ses intérêts que cet inconnu nous menace ?

— Il ne me fait pas peur, affirma Bannock d'un ton décidé. Et toi ? Je caressai ma moustache.

— Non, dis-je enfin.

— Mais moi, j'ai peur ! s'écria Daisy en posant le coude sur l'épaule de son mari. Je n'aime pas du tout cette histoire. Harry. Tu te souviens combien j'étais furieuse lorsque j'ai découvert que tu avais acheté ces films et que tu y avais englouti toute notre fortune. Je t'ai dit que tu courais un risque terrible, et maintenant les faits sont là pour prouver que j'avais raison. C'est très bien de risquer son argent, mais risquer sa vie...

— Cela ne sert à rien de t'inquiéter, déclara Bannock. Ce n'est pas à cause d'un fou et de ses menaces idiotes...

— Un fou ? fit Daisy ; elle était devenue très pâle. Ryan a été assassiné. Son meurtrier est toujours en liberté. Peut-être est-il assez fou pour te tuer, toi aussi.

— Mais l'argent...

— Je préférerais te voir perdre tout ton argent plutôt que la vie. Je t'en prie, Harry, abandonne cette affaire. Fais-le pour moi.

— Pour toi, répéta Bannock en hochant la tête. Écoute, Daisy. C'est à toi que je pense. Pourquoi crois-tu que j'ai tant travaillé toutes ces années, pourquoi ai-je monté cette affaire en partant de presque rien ? Pour que tu puisses avoir quelque chose. J'ai réussi à me lancer. Il ne me reste plus qu'à me stabiliser. Pour le moment tout ce que je possède est immobilisé dans cette affaire. Il faut que je parvienne à la réaliser.

— Nous pourrions nous débrouiller, répliqua Daisy. Tu as tes clients et de l'argent qui rentre régulièrement.

— Je ne vais pas laisser un coup de téléphone anonyme me faire perdre la plus grosse affaire de ma carrière, décréta Harry. N'aie pas peur, nous serons prudents. C'est pour cela que Mark est ici.

— Ce qui nous amène à notre troisième solution, dis-je en le regardant avec un sourire. Nous pouvons poursuivre nos projets, aussi prudemment que possible. Et aussi le plus rapidement possible.

— Parfait, proféra Bannock en repoussant sa chaise. Nous devons agir vite. Je suppose que tu as déjà une idée sur la manière dont tu voudrais procéder ?

— Oui, jetai-je en acquiesçant d'un signe de tête. La meilleure chose à faire est de contacter chaque suspect à tour de rôle. Je vais commencer par la petite amie de Ryan : Polly Foster. Peux-tu me procurer un laissez-passer pour le studio, pour demain ?

— Bien sûr, rien n'est plus facile, répondit Bannock, et il nous précéda au salon : il s'approcha du bar. Qu'est-ce que je te sers ?

— Qu'est-ce que tu prends ?

— Whisky sec.

— Alors ce sera la même chose pour moi.

— Et pour moi, fit Daisy.

Elle le regardait en souriant, puis elle se tourna vers moi.

— Je croyais que tu ne buvais pas, articula-t-il.

— En général, non, répliqua Daisy sans quitter son sourire. Mais pour l'instant, je crois que cela me ferait du bien de boire quelque chose. Je ne suis jamais très à mon aise lorsque je suis près d'un cadavre.

— Daisy, je t'en prie ! coupa Bannock.

— Je m'excuse, mais je ne puis faire autrement, déclara-t-elle en s'approchant de lui et elle glissa les bras autour du cou de son mari. J'ai peur. Harry. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans cette affaire. Ce n'est pas uniquement un meurtre ; il y a quelque chose d'autre ; quelque chose que nous ne connaissons pas ; quelque chose que nous ne sommes pas supposés découvrir. Tu parlais d'un fou. C'est peut-être ça, mais c'est peut-être quelque chose de pire.

— Pire ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle se glissa derrière son mari, choisit une bouteille, prit un verre et le remplit d'une eau-de-vie incolore.

— Hollywood, dit-elle, et elle vida son verre d'un trait.

— Que veux-tu insinuer ?

— Tu devrais le savoir, répliqua Daisy. Tu es ici depuis assez longtemps pour avoir entendu leurs histoires. Il y a trente ans, un directeur du nom de Taylor a été assassiné. On n'a jamais découvert l'assassin, ni le motif. Mais tu as entendu des rumeurs, n'est-ce pas ? On a chuchoté les noms de gros bonnets qui ont essayé d'étouffer des enquêtes au sujet de divers meurtres.

» Tu n'as jamais entendu parler du producteur. Tom Ince ? poursuivit Daisy en baissant le ton. On raconte qu'il est brusquement mort empoisonné ; mais il y a aussi une autre version. On a parlé de

meurtre, et aussi que c'était un cas particulièrement grave dans lequel de nombreux personnages importants étaient impliqués. Il y a d'autres cas encore... ils ne manquent pas.

» Écoute-moi, Harry. Celui qui a tué Ryan doit être fou. Tu as entendu ce que Mark nous a raconté, ce que le détective a dit sur la manière dont Ryan a été tué. Si cela devenait nécessaire, celui qui a fait cela n'aurait pas peur de recommencer. Et s'il y avait d'autres personnes impliquées, des personnes qui veulent que le meurtrier frappe à nouveau ? Je t'en prie, Harry !

Bannock secoua la tête.

Daisy le regarda pendant un moment, puis elle retourna au bar pour remplir son verre.

Je m'approchai d'eux pendant que Bannock remplissait nos verres.

— Au sujet de Polly Foster, indiqua-t-il, tu n'as qu'à lui déclarer que tu viens l'interviewer. Invente n'importe quoi.

— D'accord, répondis-je. Je trouverai bien quelque chose.

— A notre chance, clama Bannock tandis que nous levions nos verres.

— Prosit, répétais-je.

Le verre à hauteur des lèvres, Daisy nous observait silencieusement.

— N'oublions pas, chuchota-t-elle finalement, qu'il y a deux sortes de chances. La bonne... et la mauvaise.

Elle vida rapidement son verre.

— Je vais me coucher, dit-elle en sortant du salon.

Quelques minutes plus tard, nous pouvions l'entendre allumer la radio et une musique douce nous parvint de la chambre située à l'étage.

— Il faut l'excuser, reprit Bannock. Ce sont ses nerfs.

Il tendit le bras et prit la bouteille de whisky.

— Je ne lui donne pas tort, ajouta-t-il. Je dois dire que je ne me sens pas non plus très à mon aise. Je remplis ton verre ?

— Non merci. Il faut que je rentre. Demain j'aurai une journée chargée. J'irai prendre le laissez-passer à ton bureau ?

— D'accord. Si je ne suis pas là, Harriette te le remettra.

Il m'accompagna jusqu'à la porte.

— Écoute, Mark, je viens d'y réfléchir. Peut-être Daisy a-t-elle raison. Cela pourrait devenir très dangereux.

— Tu as changé d'avis ?

Il s'arrêta sur le pas de la porte et regarda pensivement le ciel étoilé.

— Non, répondit-il un moment plus tard. Non, je continue parce que j'y suis obligé. Les affaires ne vont pas aussi bien que Daisy le croit, et c'est certainement moins facile qu'elle ne se l'imagine. Je n'ai pas voulu l'inquiéter, mais si je ne parviens pas à jeter la lumière sur

cette question et à vendre ces films à la T.V., alors je peux fermer ma boutique. Il faut que je prenne mes risques. Tant pis si quelqu'un profère des menaces.

— Oui, je comprends.

— Mais je pense aussi à toi. Ce serait ridicule de te faire tuer pour ça.

— Ne t'inquiète pas pour moi, répondis-je. J'irai jusqu'au bout.

— Bravo !

— Bon, alors à demain, lançai-je en me dirigeant vers ma voiture.

Le sourire que j'avais en prenant congé de Harry me quitta dès que je fus dans ma voiture. D'ailleurs, dès le début, mon sourire avait manqué de sincérité et je doutais qu'il fût très réussi. Parce que j'avais vraiment peur.

Les réflexions de Daisy commençaient à me sembler logiques. Je me souvenais de toutes ces énigmes jamais résolues, de ces meurtres et de ces suicides mystérieux, de ces morts soudaines. Quiconque est en rapport avec le monde du cinéma a entendu parler de ces histoires il y en a des douzaines. Je comprenais aussi pourquoi. Si vous êtes intéressé à une affaire qui porte sur des millions de dollars et que le succès ou la faillite dépendent de la publicité, il est normal que vous fassiez tout votre possible pour que cette publicité soit bonne. Vous n'hésitez pas à employer les grands moyens afin de protéger votre renom ou celui de votre produit.

Ce n'est pas que Hollywood soit différente d'une autre ville, ou que le cinéma ne puisse se comparer aux autres industries. Détroit a aussi ses scandales et ses meurtres sans solution. L'industrie automobile a ses secrets ; il en est de même dans les chemins de fer, dans les mines et dans les aciéries. Vous ne pouvez condamner l'industrie automobile tout entière à cause de quelques mauvaises marques ; pas plus que vous ne pouvez condamner tout Hollywood à cause de quelques exceptions.

D'un autre côté, les exceptions existent et il faut en tenir compte ; c'est comme les mauvaises marques : on en trouve une de temps à autre.

J'ai beaucoup pensé à tout cela pendant que j'étais au volant de ma voiture, en suivant le long parcours jusqu'au bas de la ville. Et si Daisy avait raison ? Et si c'est vraiment un fou qui a tué Ryan ? Tompson avait parlé de la possibilité d'un maniaque, d'un inverti ou d'un quelconque ennemi des choses sexuelles. Un tel homme n'hésiterait pas un seul instant à recommencer. Et à recommencer encore si c'était nécessaire. Il serait assez malin pour découvrir... il avait d'ailleurs déjà découvert nos plans, et il serait certainement assez malin pour agir.

Je fut soulagé de retrouver Wilshire et ses rues éclairées. Je me suis

dirigé vers l'est ; j'ai traversé le parc Mac Arthur, puis j'ai obliqué vers Columbia. Mon appartement était juste passé le coin, dans l'avenue Ingraham. Là, il faisait beaucoup plus sombre. J'ai parké la voiture dans un coin obscur, puis je me suis empressé de traverser la rue, jusqu'à ce que je sois en sécurité dans le hall bien éclairé.

J'ai gravi les deux étages à pied. Lorsque je fus presque au second, j'ai sorti la clé de ma poche. Pourtant, il me semblait que jamais je ne parviendrais à sortir ma main de la poche de mon veston ; ma main semblait vouloir rester à tout prix à côté de mon revolver.

J'ouvris la porte. Il faisait très noir et j'ai tourné l'interrupteur. L'appartement paraissait en ordre. Je fis deux pas en avant, mais lorsqu'il fallut fermer la porte derrière moi, ma main ne voulait pas le faire.

Elle ne voulait pas collaborer. Elle voulait absolument laisser la porte ouverte, et alors mes pas me conduisaient vers la cuisine et la minuscule salle de bains. Un coup d'œil m'assura que personne ne s'y trouvait. Évidemment. Il n'y avait personne non plus dans l'armoire où j'ai été pendre mon manteau.

— Imbécile, dis-je en m'adressant à ma main, et je l'ai reconduite à la porte.

Cette fois-ci, mais à contre-cœur, elle s'est abaissée jusqu'à la poignée et elle a fermé la porte pour moi.

J'ai fait demi-tour. Mon bras s'est levé à l'horizontale et le doigt de ma main m'a montré où je devais aller. J'ai suivi la direction indiquée, jusqu'au fauteuil, puis vers la table. Ma main balaya la surface de la table et ramassa la petite carte posée contre le cendrier. C'était une petite carte blanche que je n'avais encore jamais vue, une petite carte blanche que je n'avais jamais mise là.

Ma main souleva la carte pour que je puisse lire le message griffonné à l'aide d'un stylo à bille.

« LAISSEZ TOMBER ! »

C'est tout ce que la carte disait.

Je n'avais pas peur.

Mais ma main avait peur, car elle tremblait.

Puis j'ai regardé le cendrier et j'y vis le mégot. C'était le mégot écrasé d'une cigarette roulée à la main. Mes doigts se refermèrent dessus et avant même d'avoir eu le temps de le porter à mes narines, j'avais déjà reconnu l'odeur forte et sucrée de la marijuana.

Il avait été ici. Il s'était assis dans mon fauteuil, dans mon appartement, en train de fumer une cigarette droguée. Il m'avait donné un nouvel avertissement, et si je ne l'écoutais pas, il reviendrait peut-être. Seulement, cette fois-là, il ne se donnerait pas la peine de m'avertir. Il serait probablement intoxiqué C'était de la folie que de laisser traîner un mégot

comme celui-là. Peut-être était-ce réellement un maniaque.

Ma main cessa aussitôt de trembler. Elle laissa retomber le mégot dans le cendrier, ramassa de nouveau la carte et la déchira en mille morceaux à l'aide des doigts de l'autre main.

Oui, c'était probablement ça : j'avais affaire à un fou. Ou bien j'avais peut-être affaire à quelqu'un de plus important, quelqu'un qui ne voulait pas voir ses secrets dévoilés. Peut-être que je n'étais qu'un petit gars, comme le disait Bannock, et avec cela un petit gars qui avait peur.

Mais personne, sensé ou insensé, petit ou grand, ne se moquerait de moi. J'avais autant besoin de ces onze mille dollars que Bannock avait besoin de sa mise. De plus, j'avais un préjugé contre les meurtriers. C'était tellement facile pour moi de me mettre à la place de la victime.

Et ça, évidemment, c'était exactement ce que j'étais en train de faire...

CHAPITRE V

Je n'aime pas l'odeur des mégots à la marijuana.

Je me suis dit que l'air serait plus pur dans un hôtel, aussi, dès le lendemain matin, j'ai décidé de déménager. Je n'ai pas renoncé à l'appartement ; j'ai simplement fait deux valises et j'ai été prendre une chambre dans le moins cher des hôtels au-delà du parc.

Puis, uniquement pour empêcher l'odeur d'envahir de nouveau mon bureau, je suis allé acheter une nouvelle serrure pour la porte.

Il était presque midi lorsque j'eus fini de remplacer la serrure et que j'eus brassé quelques piles de papiers et de documents pour mettre de l'ordre dans mon courrier.

Je suis allé déjeuner dans un petit restaurant, puis j'ai pris la voiture afin d'aller chercher au bureau de Harry le laissez-passer pour le studio.

Harry n'était pas là, mais sa secrétaire avait des nouvelles pour moi.

— Monsieur Clayburn, vous êtes ici au sujet d'un laissez-passer, n'est-ce pas ?

J'approuvai de la tête.

— M. Bannock a téléphoné ce matin. Ils doivent recommencer certaines des scènes avec M^{lle} Foster ; ils sont en retard sur l'horaire et le plateau est fermé.

— Je vois.

— Mais il m'a dit de vous prévenir qu'il avait réservé une table « Chez Chasen », pour vous et Mue Foster. Ce soir à huit heures.

— Merci. Et voulez-vous remercier M. Bannock pour moi ?

La jeune fille me regarda en souriant.

— Dites, monsieur Clayburn, il paraît que vous interviewez régulièrement toutes les grandes vedettes. Ça doit être un métier passionnant ?

— C'est agréable, répondis-je. Je le disais hier soir encore à Marilyn Monroe : il y a des moments où je suis terriblement embarrassé parce que Jane Russell veut toujours me raconter des choses que Ava Gardner doit ignorer.

— Allons, vous blaguez ! Non ?

— Peut-être, murmurai-je en me penchant sur le bureau. Mais remarquez comme c'est étrange. Vous êtes plongée dans le cinéma jusqu'au cou, vous voyez tous les clients de Bannock, et malgré cela vous êtes entichée du cinéma et de son soi-disant halo de gloire. Voilà

une chose que je ne suis jamais parvenu à comprendre. Toutes les jeunes filles de Hollywood veulent faire du cinéma ; c'est incroyable ! Je parie que vous aussi vous voudriez en faire ?

— Si je voudrais en faire ? fit-elle en me regardant de ses beaux yeux devenus brusquement énormes et ronds. Je ferais n'importe quoi pour pouvoir tourner. D'ailleurs, il y a deux ans, cela a presque marché. Mais c'est une autre qui a eu le rôle.

— Vous avez de la chance. La place que vous occupez ici est beaucoup plus sûre.

— N'empêche que j'échangerais ma place contre la vôtre à la première occasion qui se présenterait, soupira-t-elle. Vous vous rendez compte : dîner avec Polly Foster « Chez Chasen » !

— Ce qui me fait penser que j'ai pas mal de travail à faire d'ici huit heures. Dans mon métier, on ne peut pas se permettre de gaspiller du temps. Est-ce que Harry continue à tenir à jour la liste des affectations ?

— Oui. Pourquoi ?

— Soyez gentille et essayez de savoir si Tom Trent est affecté à quelque chose aujourd'hui.

— Je vais le demander à Velma.

Elle appela Velma par le téléphone intérieur et attendit la réponse.

— Non, monsieur Clayburn, Trent n'est pas inscrit sur les horaires pour aujourd'hui.

— Parfait.

— Vous allez également l'interviewer ?

— Pourquoi pas ? Nous vivons dans un pays libre. Enfin, merci de m'avoir aidé. Si vous le désirez, je peux vous rapporter un autographe de Trent. Je ne suis pas certain qu'il sache écrire, mais on dit que son cheval est très intelligent.

— Pourriez-vous me... me rapporter un autographe de Polly Foster ?

— J'essayerai, répondis-je en haussant les épaules. A bientôt.

Puis je suis parti, mais je ne pouvais m'empêcher de penser à cette adoration absurde des foules pour ces soi-disant héros. Même ici à Hollywood, où l'on s'imaginerait que les gens savent à quoi s'en tenir, les foules se pressent aux premières, essayent de voir et si possible de toucher les célébrités, se battent pour leur arracher un bouton ou quelque autre souvenir. C'est de la folie. Mais une folie qui rapporte.

Et cela était important. Cela rapporte d'offrir aux gens ce qu'ils demandent. S'ils veulent des héros et des héroïnes, Hollywood doit leur en procurer. Et c'est pour cela que Bannock m'employait pour le moment. Il fallait que je remette sur un piédestal le corps de Dick Ryan, ce corps troué de balles et traîné dans la boue.

Et pour y arriver, la première chose à faire était d'aller voir Tom

Trent.

Non. La première chose à faire était de m'arrêter à un *drug-store* et de rechercher son adresse dans l'annuaire des téléphones.

J'aurais pu deviner qu'il habitait dans la Vallée.

Mais je n'étais pas pressé et je décidai de m'y rendre par la route la plus pittoresque. Il était environ trois heures lorsque je me suis arrêté devant sa propriété.

Je ne fus guère surpris de voir que Tom Trent habitait un ranch authentique, ultra-moderne avec air conditionné ; il possédait une *station-wagon* très couleur locale et, bien entendu, une grande piscine tapissée de tuiles couleur turquoise ; tout autour, des tables et des parasols à l'ombre desquels on pouvait certainement boire de tout, de tout ce qui est rafraîchissant ou soi-disant tel puisque le pourcentage d'alcool n'était sûrement pas négligeable.

Je me suis arrêté devant l'entrée, mais je ne me suis pas donné la peine de sonner car je venais d'apercevoir le beau et grand Tom Trent, dans toute sa splendeur, installé à une des tables. C'est donc dans cette direction que j'ai dirigé mes pas.

Bien sûr, je reconnus le visage de Tom Trent, mais il n'était pas de ceux dont la célébrité repose uniquement sur leur attrait physique. En m'approchant, je vis bientôt le peignoir blanc négligemment jeté sur le dossier d'une chaise de manière à ce que les initiales en or, TT, soient bien visibles. Encore quelques pas et je pus voir le même monogramme sur sa serviette et aussi sur son caleçon de bain. Quand je suis arrivé près de la table, il me salua de la main gauche et je vis alors le bracelet d'identité en argent qui pendait à son poignet. Je ne pense pas que j'aurais eu besoin de trois essais pour deviner ce qui était gravé dessus.

Pour une raison que j'ignore, il ne s'était pas donné la peine de faire tatouer ses initiales sur son torse ; évidemment, elles pouvaient se trouver ailleurs, cachées par le caleçon de bain.

Trent était en train de regarder un bonnet de bain blanc danser sur l'eau de la piscine. Le bonnet coiffait une tête brachycéphale qui émergea brusquement à la surface, au bord de la piscine, au moment où je me suis arrêté devant la table. Le visage me regarda un moment. Puis Trent tourna la tête pour me dévisager.

— Oui ? fit-il.

— Bonjour. Je m'appelle Mark Clayburn, monsieur Trent. Je me demandais si vous pourriez me consacrer quelques instants pour une interview.

— Une interview ? On ne m'a pas prévenu, répliqua-t-il et il se tourna vers la piscine. Hé ! Est-ce qu'on a téléphoné du studio ce matin pour annoncer une interview ?

Le visage alla lentement de gauche à droite.

— Désolé, fit Trent. Vous connaissez le règlement. Rien à faire sans l'autorisation du patron.

— J'avoue que j'aurais d'abord dû passer par la compagnie. Je n'avais pas l'intention de vous surprendre ainsi. Mais il se faisait que j'étais dans les environs.

— Pour qui travaillez-vous ?

— Je suis indépendant, répondis-je en haussant les épaules. Mais j'écris régulièrement pour *Photoplay*. Oh, rien de très spécial, vous savez, le genre d'histoires habituelles.

— Vous obtiendrez tout ce que vous voudrez en vous adressant à Higgins, à la Publicité. Allez donc le voir, il fera tout pour se rendre utile.

— Je comprends très bien, monsieur Trent, rétorquai-je en souriant. Mais ce que je voudrais faire est assez différent.

— Vraiment ? fit Trent en se grattant sous le bras. Sous quel angle ?

— Je dois avouer que c'est plutôt confidentiel, glissai-je en jetant un coup d'œil au visage qui demeurait accroché au bord de la piscine ; Trent suivit mon regard.

— Hé ! s'écria-t-il. Tu ne voudrais pas nager pendant un moment sous l'eau ?

Le visage disparut.

— Asseyez-vous et servez-vous. Alors, qu'avez-vous de si confidentiel à me dire ?

Je me suis assis, je n'ai prêté aucune attention à la bouteille et aux verres et je me suis efforcé de garder mon sourire et une voix douce.

— Eh bien voilà. Je voudrais mettre au point une série d'interviews de vedettes décédées.

— Quoi ?

— Oui. C'est quelque chose de tout à fait nouveau. Pour vous donner un exemple, je vais me mettre en rapport avec les Barrymore pour faire une histoire sur John : quelques détails intimes, des souvenirs personnels, et différentes choses de ce goût-là. Je voudrais faire un papier sur Beery, et peut-être sur Dix. Je récolte d'abord les éléments puis je les rédige sous forme de dialogue, de questions et de réponses, comme si j'interviewais effectivement l'intéressé.

— Curieuse méthode, constata Trent en faisant la grimace, et il se versa à boire. D'ailleurs, je ne suis pas mort.

— Bien sûr que non. Mais il se fait que vous avez été en rapport avec une vedette qui est décédée récemment. Je me suis dit que vous pourriez certainement me donner des renseignements intéressants.

Il commença à lever son gobelet, puis il le déposa de nouveau. Le soleil faisait briller les initiales gravées sur le gobelet.

— De qui parlez-vous ?

— Dick Ryan, répondis-je.

Trent me dévisagea un instant. Puis il porta le gobelet à ses lèvres, le vida d'un coup et le déposa sur la table. Il me regarda de nouveau avant de parler.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— Quoi ? Mais je parle de *Lucky Larry* !

— Lui non plus, je n'en ai jamais entendu parler.

— Mais vous avez tourné toute une série avec Dick. Vous étiez avec lui le soir de sa mort.

— Je viens de vous dire que je n'ai jamais entendu parler de Dick Ryan, déclara-t-il en se levant. Fin de l'histoire.

— Bon. Si c'est ça que vous voulez.

— C'est comme ça, Clayburn. Et laissez-moi vous donner un bon conseil : vous non plus vous n'avez jamais entendu parler de Dick Ryan. Et vous ne voulez pas écrire son histoire.

— Puis-je demander pourquoi ?

— Comment avez-vous fait pour perdre un œil ? En le collant aux trous de serrures, hein ?

C'était un énorme gaillard, et sa main était large. Il l'avait posée sur mon épaule et j'avais l'impression qu'elle pesait une tonne.

— Je ne vois pas quel mal il y a à demander un renseignement, dis-je en parlant très doucement. Qui sait, peut-être pourrai-je trouver quelques détails vraiment très intéressants. Puisque vous ne connaissiez pas ce Dick Ryan, vous serez peut-être surpris d'apprendre qu'il a été assassiné. D'un autre côté, il est possible que cela ne vous surprenne pas.

La main de Trent sembla peser quelques tonnes de plus, et ses doigts commençaient à se recroqueviller. J'essayai de repousser sa main assez brusquement.

J'entendis un son provenir de sa poitrine.

— Quel culot ! s'écria-t-il furieux.

On entendit un bruit d'eau éclaboussée. Nous nous sommes retournés tous les deux et nous avons vu apparaître le visage surmonté du bonnet blanc. La tête alla lentement de gauche à droite, et de droite à gauche.

— Bon, émit enfin Tom Trent qui faisait visiblement un très gros effort pour se dominer. Je vous laisse l'autre œil, mais uniquement à condition que vous déguerpiessiez immédiatement. Et écoutez-moi bien, Clayburn. Vous n'écrirez rien sur Dick Ryan. Vous ne parlerez de lui à personne. Vous ne poserez pas de questions. Il est mort. Laissez-le comme ça. Vous êtes vivant. Et si vous voulez le rester...

Il me repoussa brusquement et je battis en retraite.

— Merci pour l'hospitalité et les bons conseils, vous avez été fort aimable, ironisai-je et je fis un signe en direction de la piscine. Bon, maintenant je vous laisse à votre poisson rouge.

Trent me fit encore une suggestion à laquelle je ne prêtais aucune attention, car il était impossible de l'appliquer en raison de certaines restrictions d'ordre physique.

Je me suis éloigné pendant que Trent et le visage dans l'eau me regardaient fixement, sans rien dire.

Je me suis installé au volant de ma voiture et je suis rentré en ville.

Les lumières commençaient à briller dans Glendale et Forest Lawn ; les réverbères scintillaient le long de la route de San Fernando. Los Angeles, cette vieille garce de ville, mettait sa parure de bijoux pour une grande et belle nuit.

Il était grand temps que je me rende à l'hôtel pour me parer de mes propres bijoux. J'ai donc réfléchi à la question, puis je me suis lancé dans les diverses tâches obligatoires : rasoir, douche, chemise à col souple, cravate rayée. Tout ce que l'Interviewer-Bien-Habillé doit avoir.

Du moins d'après les idées que je m'étais forgées, Tom Trent eût sans doute préféré me voir revêtu d'un linceul, rien de très luxueux, bien sûr, mais il m'autoriserait certainement à y faire broder mes initiales.

J'ai eu tout le temps de penser à Trent pendant le long parcours jusque « Chez Chasen ». Il s'était montré bien agressif, ce monsieur TT. Qu'avait-il comme alibi ? Il était à la maison avec le maître d'hôtel, en train de soigner son œil au beurre noir ; ou du moins quelque chose dans ce genre-là. Je me demandais si le maître d'hôtel était identique à celui que j'avais vu dans la piscine. En tout cas l'affaire dans laquelle je m'étais engagé paraissait bien complexe ; mais, malgré les dangers qui avaient l'air de devenir de plus en plus menaçants, j'étais décidé à la tirer au clair.

Une table était effectivement réservée pour moi « Chez Chasen », mais Polly Foster n'était pas encore arrivée. Un coup d'œil à ma montre m'indiqua qu'il était huit heures précises. Peut-être aurais-je encore le temps de prendre un apéritif.

Je suis allé le prendre au bar, et je l'ai trouvé délicieux. J'étais content de me retrouver dans cet endroit que je n'avais plus fréquenté depuis très longtemps. Autrefois, je passais ici une grande partie de mes soirées. Évidemment, personne ne se souvenait de moi. Trop de temps s'était écoulé. Presque un an.

Et à Hollywood, un an, c'est une éternité.

Je me suis souvenu de la vieille légende d'Orphée et Eurydice. Orphée descendit aux Enfers et eut la permission d'emmener Eurydice à la condition qu'il ne se retourne pas pour la regarder pendant le voyage de retour. Mais il a regardé derrière lui et le marché fut annulé.

Ici, à Hollywood, jamais personne ne se rendrait coupable de la

faute d'Orphée. Parce qu'à Hollywood, personne ne regarde derrière soi. Ce que vous avez accompli, ce que vous étiez hier ne compte pas. Cela n'intéresse personne de savoir que vous avez remporté l'année dernière le Trophée de l'Académie ; une seule question compte : qui le remportera l'année prochaine ?

J'ai levé mon verre et j'ai bu à la santé de M. Orphée. Ce n'est certes pas lui qui aurait trouvé sa place ici. Je comprenais exactement ce qu'il ressentait.

J'ai repéré trois ou quatre visages qui m'étaient familiers ; ils étaient tous installés au bar. Parmi eux, il y avait un certain Wibur Dunton qui travaillait toujours à Culver City grâce au contrat que j'avais pu décrocher pour lui du temps où il faisait partie de mon écurie.

Personne ne me regardait. Tout le monde parlait de demain, et moi, j'appartenais à hier. Ainsi que Dick Ryan. Personne ne voulait le regarder, ni parler de ce qui était arrivé. *De mortuis nil nisi bonum*, si vous voulez bien excuser l'expression.

Comme il n'y avait toujours pas de Polly Foster en vue, j'ai commandé un second apéritif et j'ai commencé à penser à Dave Chasen. Lui arrivait-il de regarder encore en arrière ? Se souvenait-il de l'époque où il jouait pour Joe Cook dans tous ces merveilleux spectacles : *Rain or Shine, Fine and Dandy, Hold Your Horses* ? J'espérais que oui. Il fallait qu'il y eût au moins une personne qui se souvînt encore du vieux Joe Cook. C'était un grand comique. Il faut dire que Chasen était tout autant à la hauteur de ses rôles.

Il y avait combien de temps de cela ? Moins de vingt années. Et maintenant Cook était malade et oublié, tandis que Chasen était devenu un des grands personnages de la côte.

Il devait y avoir une morale dans tout cela, et j'étais en train de la chercher dans le fond de mon verre lorsque je vis arriver Polly Foster.

Naturellement, je l'avais vue plus d'une fois à l'écran, et ce fait suffisait pour que j'attende cette soirée avec une calme anticipation. Dès que je l'aperçus, mon anticipation passa immédiatement du calme à l'agitation la plus vive. Polly Foster en chair et en os était vraiment sensationnelle. D'ailleurs l'expression « en chair » n'est pas uniquement une figure de rhétorique. Sa silhouette n'avait rien à voir avec la rhétorique.

Des cheveux d'un blond doré sur des épaules d'un blond doré ; sa robe était couleur bleu-œuf-de-rouge-gorge, mais à partir de la base du cou, toute ressemblance avec un œuf de rouge-gorge cessait.

Elle s'arrêta un peu après avoir franchi le pas de la porte et elle regarda autour d'elle. Plusieurs têtes se retournèrent, ce qui n'était pas difficile à comprendre : elle venait de faire tourner la mienne. Plusieurs personnes lui dirent bonjour en lui adressant un petit signe

de tête, et elle leur répondit de la même manière. Mais pendant tout ce temps elle scrutait la foule.

Je descendis du tabouret et je me préparai à aller à sa rencontre. Elle me repéra à ce moment et vint vers moi. Elle marchait d'un pas assuré, la tête haute, et elle souriait.

Maintenant qu'elle était tout près de moi, je voyais qu'elle avait les lèvres charnues. Ses yeux étaient très particuliers. Ils souriaient en même temps que les lèvres, et uniquement pour moi.

— Bonsoir, murmura-t-elle d'une voix charmante. C'est vous le borgne qui veut me tirer les vers du nez au sujet de la mort de Dick Ryan ?

CHAPITRE VI

— Ma chère mademoiselle Foster. Il me semble que...

— Je ne suis pas votre chère mademoiselle Foster. Et je me fiche pas mal de ce qui vous semble être arrivé. Ce que je voudrais bien savoir, c'est pourquoi vous voulez fourrer votre gros nez dans les affaires des autres.

— Je vous en parlerai pendant le dîner, répondis-je. Venez, notre table est prête.

— Vous vous imaginez sans doute que je vais vraiment dîner avec vous ?

— Bien sûr, répliquai-je en souriant. Vous n'êtes pas venue ici uniquement pour me traiter de tous les noms. D'ailleurs vous mourez d'envie de découvrir ce que je sais. Il vous faudra donc payer le prix.

— Et ce prix, c'est de dîner en votre compagnie ?

— La moitié.

— Et l'autre moitié ?

— Je vous en parlerai plus tard, dis-je en lui adressant un clin d'œil.

— Eh bien, de tous les toupets...

Mais elle dîna avec moi. Nous avons pris des biftecks à la new-yorkaise, des pommes de terre de l'Idaho rôties et une salade spéciale. Plus des Manhattan. Un rapide avant de manger et plusieurs au cours du repas.

Les boissons furent d'un grand secours. Rendons à César ce qui est à César. Elle vida rapidement son premier verre avant de passer à l'attaque.

— Je suppose que Bannock trouve son idée très spirituelle, déclara-t-elle. Une interview ! Attendez seulement que je revoie Costigan demain matin.

— Qui c'est ça, Costigan ?

— C'est le type de la publicité. C'est un coup qu'ils ont monté à eux deux, lui et Bannock. J'aurai deux ou trois choses à lui dire à ce salaud.

— Pourquoi ? Ce n'est pas la faute de Costigan. Comment pouvait-il le savoir ? Et Bannock croyait sincèrement que j'avais besoin de renseignements pour une histoire.

— Et quoi encore !

— Quelle autre raison aurait-il eue ? demandai-je.

— Je l'ignore. Mais j'ai l'intention de le découvrir. Et sans perdre

de temps.

— Voyons, soyez raisonnable. Bannock a arrangé cette interview uniquement pour me rendre service. A part cela, il n'a rien à voir dans tout ceci.

— Alors qui est le responsable ?

— Moi. C'était mon idée, dès le début. J'ai l'intention d'écrire une histoire sur l'affaire Ryan.

— C'est pas ça que vous avez raconté à Tom Trent.

— Ah, c'est donc lui qui vous a mise au courant !

Polly Foster fit une grimace qui aurait probablement surpris ses admirateurs.

— Bon, j'avoue, c'est lui qui m'a téléphoné. Alors je lui ai dit que j'essayerais de découvrir de quoi il s'agissait. Et maintenant, je vous prie de commencer à parler, monsieur Clayburn. N'oubliez pas le marché que nous avons conclu.

Les biftecks arrivèrent en même temps que la seconde tournée de Manhattan.

— Je vous l'ai déjà dit. Je veux écrire une nouvelle pour un magazine spécialisé dans les problèmes policiers authentiques.

— Alors, dans ce cas, pourquoi n'allez-vous pas voir les flics ?

— Je l'ai fait, mais ils semblaient incapables de me donner le principal renseignement que je désire.

— C'est-à-dire ?

— Qui a tué Dick Ryan ?

Elle déposa sa fourchette et ses doigts se refermèrent sur son verre. Pendant un moment, j'ai cru qu'elle allait me le jeter au visage. Au lieu de cela, elle le porta à ses lèvres et le vida d'un trait.

— Entre nous, grinça-t-elle, vous êtes un flic ?

— Non. Simplement un agent littéraire. Et de temps en temps j'écris un peu pour mon propre compte.

— En d'autres termes, la seule chose qui vous intéresse est d'avoir l'occasion de gagner de l'argent.

— C'est ça. J'aurais l'emploi d'un peu d'argent et je me suis dit que ceci m'en procurerait probablement une certaine quantité.

Les grands yeux gris se fixèrent sur moi.

— Je vois, dit-elle. Je commence à comprendre. Combien ?

— Que voulez-vous dire ?

— Combien demandez-vous pour laisser tomber cette affaire ?

Je l'ai regardée d'un air choqué. Puis j'ai déposé mon couteau, j'ai mis ma serviette sur la table et je me suis levé.

— Hé, où croyez-vous aller de ce pas ?

— A la maison, répondis-je. J'ai été insulté.

Polly Foster lança un coup d'œil inquiet autour d'elle, puis elle tendit le bras et me saisit le poignet.

— Pour l'amour du Ciel, asseyez-vous !

Je la regardai en souriant, mais je ne fis aucun mouvement.

— Allons, dépêchez-vous, tout le monde nous observe.

— Et vous ne voulez pas qu'on me voie vous laisser tomber, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que ça ferait jaser ! « Qui était le cavalier inconnu qui a publiquement laissé tomber la ravissante Polly Foster l'autre soir chez... »

— Asseyez-vous !

— Excusez-vous d'abord.

— Je m'excuse, espèce de...

— Voilà une gentille fille, gloussé-je, et je me suis assis. Ne m'accusez plus jamais de quelque chose dans ce genre-là. Je suis pauvre, mais j'ai ma fierté. Je ne suis pas un maître-chanteur.

— Je m'excuse.

— Je comprends. Il est facile de se tromper. Ce genre-là, ce n'est pas ça qui manque ici. Allons, je vais commander à boire.

— Trent croyait que vous vouliez de l'argent, dit-elle après que le garçon nous eut apporté deux nouveaux Manhattan.

— Trent est un imbécile.

— Oui n'est-ce pas ?

— Et Dick Ryan, c'était aussi un imbécile ?

— Faut-il vraiment que vous rameniez continuellement la conversation sur lui ?

— C'est pour ça que je suis ici. Vous vous imaginez que ça me fait plaisir de travailler le soir ?

Cette fois-ci, elle fut sur le point de quitter la table.

— Ça alors ! s'exclama-t-elle et je la vis enfoncer les ongles dans la nappe. Un million d'hommes ne demanderaient pas mieux qu'être maintenant à votre place !

— Naturellement, fis-je en approuvant de la tête. Je suis au courant de ces choses-là. Je dois dire que votre monsieur Costigan a fait du bon travail sous l'angle de votre charme. Mais revenons à Dick Ryan...

— Vous ne m'aimez pas, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais dit pareille chose !

— Alors qu'est-ce que vous avez ? Êtes-vous un...

— Attention ! fis-je d'un ton légèrement menaçant. Vous voulez que je quitte de nouveau la table ?

— Oh... allez au diable !

— Vous savez ce que je ferais si vous étiez mienne ? Je vous laverais la bouche au savon. Vous jurez trop, ma jeune dame. Mais sinon je vous aime bien, ajoutai-je en souriant.

— Ouf ! soupira-t-elle et elle vida son verre. Savez-vous que vous êtes assez séduisant lorsque vous vous fâchez ?

— Merci. Et Ryan ? Était-il séduisant lorsqu'il se mettait en colère ?

— Pour...

— Attention ! Pas de vilains mots. Pas avant le dessert. Vous ne préférez pas un verre plein ? Parfait.

J'appelai le garçon et lui commandai deux Manhattan.

— Bon, vous gagnez, déclara-t-elle lorsque le garçon se fut éloigné. Je vous dirai tout ce que je peux, mais ce ne sera pas grand-chose. Je suppose que vous avez lu tout ce qui concerne l'affaire ?

— J'ai vu tout ce qui a été imprimé. J'ai aussi été faire un tour au Département des Homicides. Je suppose que vous n'avez rien à ajouter à ce que vous avez déclaré aux flics. Aussi est-ce une nouvelle piste que je cherche.

Les boissons arrivèrent.

— Il me semble, ajoutai-je, que la meilleure chose à faire pour le moment est d'essayer d'apprendre des détails nouveaux sur Ryan lui-même. Quel genre de type était-ce ? Pourquoi s'était-il soûlé à ce point, ce soir-là ? La réponse à des questions pareilles pourrait m'être d'un grand secours.

— Je vois, murmura pensivement Polly Foster tout en faisant tourner dans son verre la cerise au marasquin. Si cela vous intéresse, je puis vous dire que Ryan était un pouilleux, un bon à rien. Il jouait comme un pied et il était imbu de sa personne. Toujours prêt à vous jouer un vilain tour quand vous aviez le dos tourné. C'était un faux jeton, et...

— Et c'était aussi votre amant, glissai-je d'une voix douce.

Elle haussa légèrement les épaules et en même temps elle esquissa une grimace.

— Oui, si vous voulez appeler les choses par leur nom. Il l'était. Je suppose que vous vous demandez pourquoi.

— Non. J'ai vu ses films.

— C'est curieux, murmura-t-elle en fixant son verre. On s'habitue tellement à ce genre de type qu'au bout d'un temps on en vient à oublier qu'il existe des types bien. Bien sûr, il y a toujours la façade pour vous induire en erreur. Après, lorsque vous avez découvert la réalité, vous réalisez que ce... Holà ! J'ai failli me faire savonner la bouche, hein ? ajouta-t-elle en souriant.

Je pris son verre et le lui tendit.

— Rincez-vous plutôt la bouche avec ça. Je vais vous en commander un autre.

Elle commençait à avoir les joues rouges et les yeux brillants, ce qui était bon signe.

— Vous savez quand on m'a dit ça pour la dernière fois ? demanda-t-elle. C'est quand j'étais en cinquième. J'entends encore la voix de la vieille Perkins. Un gamin derrière moi avait glissé une gomme dans mon cou et je l'avais enguirlandé.

— Je parie qu'ils essayaient tous de glisser des objets dans votre cou, dis-je. Même quand vous aviez les cheveux bruns.

— Comment savez-vous que j'avais des cheveux bruns ?

— Je l'ai simplement deviné. Cela se voit à votre teint. J'ai deviné juste, n'est-ce pas ?

— Ouais, répondit-elle en levant le verre qu'on venait de lui apporter. Vous feriez un bon détective.

— J'en doute. Du moins pour le moment. Je n'ai pas encore appris grand-chose dans cette affaire.

— Mais il n'y a rien à dire, sincèrement, assura-t-elle et elle se pencha en avant. Vous savez tout. Ce soir-là, après le tournage, Ryan est retourné à sa roulotte.

— Il n'est rien arrivé pendant la journée qui aurait pu éveiller vos soupçons ?

— Vous voulez dire quelque chose qui puisse me faire croire qu'il avait des ennuis ? Non. Mais il était d'humeur assez maussade. Je savais ce que ça voulait dire.

— Quoi ?

— Il voulait que je sois hors du chemin. Il attendait certainement une autre femme.

— Qui ?

— Comment le saurais-je ? Ce n'était pas le choix qui lui manquait. Un coureur pareil !

— Estrellita Juarez ?

— Ce ne serait pas impossible.

— Vous croyez vraiment qu'il jouait la comédie, qu'il faisait semblant d'être en colère pour que vous le laissiez seul ce soir-là ?

— Oui.

— Vous ne vous êtes pas disputée avec lui ?

— Bien sûr que non.

— S'est-il disputé avec quelqu'un avant de s'enfermer dans sa roulotte et de commencer à boire ?

— Non. Je l'ai vu parler avec Tom Trent, mais j'ignore à quel sujet. Ce n'était certainement rien de grave car Trent paraissait enchanté de venir avec moi lorsque je me suis rendue à la roulotte après le dîner.

— Comment Ryan vous a-t-il accueillis ?

— Il n'a presque rien dit. Il nous a offert à boire. Nous nous sommes assis et nous avons parlé.

— De quoi avez-vous parlé ?

— Trent cherchait à le persuader de ne pas boire à cause des nombreuses scènes qu'ils devaient tourner le lendemain.

— Qu'est-ce que Ryan a répondu ?

— Si je vous le disais, vous me laveriez la bouche au savon.

— Est-ce que Ryan paraissait nerveux, ou mal à l'aise ?

— Je me souviens qu'il regardait continuellement sa montre.

— Comme s'il attendait quelqu'un ?

— Il avait dit qu'il attendait que Joe Dean revienne. Je suppose que vous savez que Joe était son domestique. Il avait conduit Abe Kolmar en ville car celui-ci devait assister à une première. Lorsque Dean est revenu, il était accompagné de Juarez.

— Pensez-vous que c'était un coup monté ? Qu'on aurait dit à Dean de revenir avec Estrellita Juarez et de la conduire directement à la roulotte de Ryan ?

— La situation semblait indiquer assez clairement qu'elle était l'amie de Dean.

— C'était peut-être une comédie qu'ils avaient montée pour vous faire déguerpir, non ?

— Peut-être. Mais si tel était le cas, je trouve que Ryan a trop bien fait les choses. Il s'est mis en colère, il a fichu Dean à la porte et il a envoyé promener Juarez. Mais vous êtes déjà au courant de tout cela.

— Naturellement. Et il a aussi frappé Trent.

— Frappé ! Il l'a presque cassé en deux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était soûl.

— Il devait y avoir une autre raison en plus. Était-ce parce que Trent avait émis des objections quand Ryan avait fichu Estrellita à la porte ?

— En partie. Mais je crois que la bagarre n'a vraiment commencé que lorsqu'il a essayé de me mettre à la porte.

— En d'autres termes, ils se sont battus à cause de vous.

— Je n'en sais rien. Il y avait tellement de bruit, ils ont commencé à se taper dessus et alors je suis sortie.

— D'après les comptes rendus de l'affaire, il semble que Ryan vous aurait dit de partir et qu'il attendait de la visite.

— Je ne sais pas. Tout s'est passé si vite, et j'étais en train de pleurer.

— Vous étiez ivre ?

— Pas plus que maintenant, répliqua Polly Foster en fixant le verre plein qui se trouvait devant elle. Hé, vous essayez de me soûler !

— Je m'excuse. Vous n'êtes pas obligée de le boire.

Mais elle vida plus de la moitié de son verre.

— Bah, quelle importance ? D'ailleurs, c'est délicieux. Vous savez comment vous comporter avec une femme, monsieur Clayburn. C'est Mark, n'est-ce pas ? Personne ne se douterait que pour l'instant vous êtes uniquement poli envers moi, que vous détestez devoir dîner avec moi ici et gâcher votre soirée.

— Allons, allons, ne revenez pas là-dessus. Je m'excuse. Je sais que j'ai un caractère épouvantable.

— Épouvantable ? Vous êtes un agneau par comparaison à des types comme Trent et Ryan. Ce sont des brutes. Ce salopard de Ryan m'a frappée au bras lorsqu'il m'a éjectée.

— Ah, il vous a vraiment éjectée ?

— Évidemment. Je ne voulais pas en parler, mais c'est ce qui est arrivé. Il m'a littéralement jetée hors de la roulotte. Et Trent derrière moi. Trent était tellement furieux qu'il essayait de trouver son revolver.

Elle se tut.

— Continuez.

— Je ne me souviens plus des détails. Nous avions tous assez bien bu et je pleurais. Trent était le seul à parler. De toute façon il n'avait pas son revolver. Mais Ryan en avait un... dans la roulotte. Trent est retourné en ville pour panser ses blessures.

— Vous en êtes certaine ?

— Il a un alibi.

— N'aurait-il pas pu revenir plus tard ?

— Dans l'état où il était ? Non. Et avec tout l'alcool qu'il avait dans le corps.

— Vous êtes certaine que c'était uniquement de l'alcool ?

— Bien sûr. Que voulez-vous que ce soit d'autre. Il est retourné en ville. Moi-même j'étais tellement furieuse que je suis rentrée en ville au volant de ma voiture.

— C'est ce que j'ai appris. Il ne vous est pas arrivé, par hasard, de faire demi-tour ?

— Pourquoi ?

— Parce que Ryan avait déclaré qu'il attendait de la visite. Vous étiez peut-être curieuse et il n'est pas impossible que vous ayez fait demi-tour pour essayer d'apercevoir le visiteur.

— Écoutez, j'étais tellement furieuse contre ce salaud que je ne voulais plus jamais le revoir de ma vie. Cela m'eût été parfaitement égal si quelqu'un lui avait brûlé la cervelle.

— Quelqu'un l'a fait, articulai-je de ma voix la plus douce. Et ce n'est pas tout ce qu'on lui a fait.

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Quelqu'un savait qu'il y avait un revolver chargé dans la roulotte de Ryan. Peut-être le saviez-vous tous. Enfin, peu importe. Une chose est certaine : quelqu'un lui a rendu visite et l'a tué. Il l'a tué d'une manière horrible, d'une manière qui mérite d'être punie. Et je ne veux pas voir le coupable échapper à son châtement, et je crois que vous pensez la même chose, quels que soient vos sentiments envers Ryan.

— Mais je ne sais rien, murmura-t-elle.

— Je crois que si. Je crois que vous en savez pas mal et que vous

avez eu peur de parler. Vous ne vouliez pas que votre nom fût mêlé à un scandale. Il y a aussi cette affaire de cigarettes à la marijuana.

Elle vida son verre.

— Continuez, dit-elle, je vous écoute.

— Si l'affaire est ainsi compliquée, je ne puis vous blâmer pour votre silence. Mais n'oubliez pas que je ne suis pas un flic. Vous pouvez me parler sans crainte. Je puis faire allusion à ces cigarettes dans mon histoire sans citer les sources. Je vous le garantis, vous pouvez avoir confiance en moi. Vous n'avez pas envie de les voir arrêter le meurtrier ?

Polly Foster déposa son verre.

— Je commence à avoir la tête qui tourne, déclara-t-elle. Je crois que je vais rentrer à la maison.

— Mais vous ne m'avez pas dit...

— Et quoi encore ? Je rentre à la maison.

— Laissez-moi vous reconduire.

— Non. Je prendrai un taxi.

— Voyons, ne vous enfuyez pas comme ça. Il est encore tôt. Je vous promets de changer le sujet de la conversation.

— Comme si je pouvais compter dessus. Mon œil ! Vous continuerez à me faire boire jusqu'à ce que vous obteniez ce que vous voulez. Oh, je connais la routine. Seulement, d'habitude, quand un type fait ça, c'est pour obtenir autre chose.

— Il y a de l'idée, là-dedans.

— Allons. Cela ne vous intéresse même pas, n'est-ce pas ? Je le vois. Et si vous faisiez semblant, ce serait uniquement pour votre sacrée histoire.

— Je vous en supplie, ceci est très important. Ne vous êtes-vous jamais donné la peine de penser qu'il y avait un meurtrier en liberté ? C'est peut-être quelqu'un que vous connaissez. En tout cas, c'est sûrement quelqu'un qui vous connaît. C'est dangereux de laisser...

— N'y pensez plus, dit-elle en se levant sans vaciller. Je réfléchis beaucoup. Tout ce que je sais, c'est que je suis en vie et que je veux rester vivante.

— Vous êtes certaine que vous ne voulez pas que je vous reconduise à la maison ?

— J'arriverai très bien sans vous, gronda-t-elle en faisant un pas en avant ; je fis le tour de la table et je la pris par le bras.

— Encore une chose.

— Quoi ?

— Je vous avais dit que j'aurais encore une faveur à vous demander. C'est pour une jeune fille, une de vos admiratrices, qui voudrait avoir votre autographe. Pouvez-vous signer ce menu ?

— C'est très drôle.

— Non, je suis tout à fait sérieux, répondis-je en sortant un stylo de ma poche et en le lui tendant. Tenez.

— Je suis désolée. Pas d'autographe. Pas de réponse non plus. Vous n'obtiendrez plus rien de moi, monsieur Clayburn.

Je pris le menu et j'écrivis dans la marge de la couverture.

— Bon, fis-je, si c'est ça que vous voulez. Mais prenez ce menu avec vous. Si vous changez d'avis, au sujet de l'autographe ou d'autre chose, vous pouvez me téléphoner au numéro que j'ai inscrit là. J'y serai ce soir.

Polly Foster me récompensa en m'adressant son plus charmant sourire et moi-même j'étais souriant tandis que je l'accompagnais à la porte.

Je la regardai monter dans le taxi et je lui fis un signe amical de la main. Remarquant que des badauds la dévisageaient, elle m'envoya un baiser de manière à ce que chacun pût voir son geste. Mais pendant tout ce temps je vis ses lèvres bouger et j'aurais bien parié qu'elle était en train de marmonner quelque chose qu'il aurait fallu laver au savon.

L'instant d'après elle était partie, et moi j'étais seul. Seul pour reprendre ma voiture et rentrer à l'hôtel.

Lorsque j'y suis arrivé, je me sentais passablement déprimé. Je suis passé acheter une bouteille de whisky dans un *drug-store* avant de monter à ma chambre ; ce n'était pas que j'espérais être moins déprimé pour la cause, mais je voulais de la compagnie.

Et j'avais terriblement besoin de compagnie parce que je m'étais conduit comme un sot.

Assis sur le bord du lit, j'ouvris la bouteille et avalai une bonne gorgée. Puis je passai en revue ce que j'avais fait jusqu'à présent.

J'avais fait le sot cet après-midi avec Trent. J'avais fait le sot ce soir avec Polly Foster. Deux gaffes sur une seule journée. Ce n'était pas mal pour un novice. Je n'avais rien appris de neuf. Je n'avais rien réussi d'autre que de me faire des ennemis des deux seules personnes vraiment intéressantes dans cette affaire. Peut-être M^{lle} Foster avait-elle raison : je n'étais qu'un borgne qui ne savait pas mener sa barque.

Je pris encore une gorgée. Autant me soûler complètement et ne plus rien voir du tout. Dans le royaume des aveugles, le borgne est roi...

Combien de temps passai-je assis sur le bord du lit ? Une heure, deux heures ? Cela n'avait pas d'importance. La bouteille était à moitié vide et j'étais plus qu'à moitié plein. Autant la vider complètement. Tout le reste était mort. Aussi mort que Dick Ryan. Aussi mort que l'affaire.

Le lendemain matin, il faudrait que je téléphone à Bannock pour lui dire que le marché était rompu. Pas de savon. Pas de savon pour laver la bouche qui ne voulait pas parler. Pas de savon, pas d'indications,

pas de piste, pas d'affaire... et pas onze mille dollars pour moi.

C'était dommage.

C'était triste. Triste à en pleurer. A en pleurer avec un seul œil. Mais c'était comme ça. Cela ne servait à rien de faire croire à Bannock que j'arriverais à quelque chose. J'avais gaffé et je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait faire d'autre.

Si je voyais Joe Dean, ou Estrellita Juarez, ou même Abe Kolmar, je me retrouverais exactement au même point qu'avant. Personne ne voulait parler. Ils avaient tous été effrayés par cette affaire de stupéfiants qui était venue compliquer le cas. Alors ils laissaient tomber.

Ou bien y avait-il autre chose ?

Je me suis brusquement levé.

Laisser tomber.

Avaient-ils reçu le même avertissement que moi ? Quelqu'un leur avait-il dit de se taire et de tout oublier ?

J'avais oublié le coup de téléphone et l'étranger qui avait visité mon appartement.

Bien sûr, je pouvais dire à Bannock que je laissais tomber l'affaire. Mais qui préviendrait *l'autre* ?

Mon regard se fixa sur le téléphone. Je transpirais abondamment et je me demandais s'il allait se mettre à sonner, si j'allais décrocher pour entendre de nouveau cette voix menaçante.

Je poussai un grognement, car je venais de me rappeler que je n'étais plus à la maison. J'étais à l'hôtel, en sécurité. *Il* ne le savait pas, donc il ne pouvait me téléphoner.

Cela demandait plus qu'un grognement. Cela demandait un sourire. En fait, cela demandait une bonne lampée.

Je tendis le bras vers la bouteille, lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

Rien à boire pour le moment. Pas de sourire non plus. Je transpirais de nouveau et ma main tremblait tandis qu'elle s'approchait de l'appareil.

Mais j'ai décroché parce qu'il fallait décrocher. J'ai dit « allo » parce qu'il fallait dire « allo ». Et j'ai écouté parce qu'il fallait écouter.

— J'ai changé d'avis. Vous pouvez avoir cet autographe.

— Mademoiselle Foster !

— Polly, pour vous. Je suis rentrée à la maison et j'ai vidé quelques verres, toute seule, dans ma solitude. Maintenant je suis Polly. J'ai pensé à vous, vous savez ? Je voudrais encore une fois m'excuser.

A l'entendre parler, je me rendais nettement compte qu'elle devait avoir pas mal bu.

— Vous ne devez pas vous excuser, dis-je.

— Mais si. Je le veux. En personne. Cet autographe... si vous

veniez le chercher ici, hein ?

— Eh bien...

— Je sais, répondit-elle et elle se mit à rire. L'idée fixe. Il veut ses renseignements. Bon. Je vous disais que j'ai pensé. J'ai pensé et j'ai bu. Et je suis seule. Venez me voir.

— Vous dites que vous êtes seule ?

— Oui, rien que moi. N'ayez pas peur. Je ne vous mordrai pas. Du moins pas fort, dit-elle et elle recommença à rire. Vous êtes un type trop bien. Vous aviez bien deviné, vous savez. Lorsque vous avez émis la supposition que j'avais fait demi-tour. J'avais même vu quelqu'un. Venez ici et peut-être que je vous en parlerai. Si vous êtes gentil.

— J'arrive, dis-je, je pars à l'instant.

— Parfait. Dépêchez-vous. Je vous attends.

Je suis sorti.

Elle ne m'avait pas menti. Elle avait signé le menu. Et elle attendait. Elle attendait avec ses lèvres embrassant la signature. A voir la manière dont sa tête reposait sur la table, on aurait pu penser que Polly Foster s'était évanouie dès qu'elle avait raccroché le téléphone. Un seul petit détail me fit penser autrement...

La balle dans son dos.

CHAPITRE VII

— Bon, fit Al Tompson. Maintenant, tout ceci est officiel.

Sans parler de Bannock, je lui ai tout expliqué : ma recherche de détails pour l'histoire que je voulais écrire, ma visite chez Trent, l'interview de Polly Foster au cours du dîner « Chez Chasen », mon retour à la maison, le coup de téléphone.

— A quelle heure êtes-vous arrivé là-bas ?

— A onze heures. Enfin, quelques minutes avant. J'ai parké la voiture dans le chemin. Vous avez d'ailleurs vu ma voiture lorsque vous êtes arrivé. J'ai sonné à la porte. Pas de réponse. J'ai commencé à faire le tour de la maison.

— Pourquoi ? Vous aviez l'intention d'entrer par effraction ?

— Bien sûr que non. Mais comme je vous l'ai déjà dit, elle avait pas mal bu. J'avais le vague pressentiment qu'elle était malade, ou qu'elle s'était peut-être évanouie. Alors j'ai regardé à la fenêtre et je l'ai vue avec la tête posée sur la table.

— D'où vous étiez, pouviez-vous voir qu'elle avait été abattue ?

— Non. Je me suis dit que j'avais deviné juste : qu'elle s'était évanouie, ou endormie.

— Bref, vous avez pénétré dans la maison. Pourquoi ?

— Je vous l'ai déjà expliqué. La fenêtre était ouverte. Je ne pouvais pas m'en aller et la laisser comme ça... après tout, elle m'avait invité. Croyez-moi, Tompson, c'est absolument vrai ce que je vous dis.

— Personne n'a dit le contraire. Bon. Continuez.

— C'est tout. Je suis entré et je me suis approché d'elle. C'est seulement alors que je me suis rendu compte qu'elle était morte. Je n'ai touché à rien. Si ce n'est au téléphone que j'ai aussitôt décroché pour vous appeler.

— Alors allons-y.

— Où ça ?

— En ville. Vous savez bien que vous devrez répéter tout ce que vous venez de me dire. Et cette fois-ci vous devrez signer votre déclaration.

— Bon.

Nous sommes partis. Officiellement, Tompson n'était pas de service à ce moment. Un certain Bruce était chargé de l'affaire. Je n'aurais pas voulu être à sa place. Dans quelques minutes, les journalistes seraient là, et puis les gars du studio ; ce serait un beau gâchis.

Il y aurait aussi un beau gâchis demain dans les journaux, mais cela

ne me tracassait pas. J'avais suffisamment à faire avec mon propre gâchis.

Tompson le considéra pendant que nous roulions vers le centre de la ville.

— Et ainsi vous n'avez pas daigné suivre mes conseils ? fit-il d'un ton moqueur. Il vous fallait à tout prix votre histoire. Et bien maintenant vous en avez une. Et j'espère pour vous qu'elle rimera à quelque chose et que ce ne sera pas un conte à dormir debout.

— Elle rimera à quelque chose, déclarai-je.

— Comment cela se fait-il que vous êtes à l'hôtel ? Vous avez renoncé à votre appartement ?

— C'est à cause des voisins. Ils ont réclamé parce que le soir je tapais à la machine. J'ai eu quelques histoires à exécuter en triple vitesse, alors j'ai décidé de louer une chambre pour une semaine ou deux.

— Pourquoi ne pas vous servir de votre bureau ?

— L'immeuble est fermé à clé à neuf heures du soir.

— Vous n'auriez pas pu demander une clé ?

— Je dois dire que je n'y ai jamais pensé. Il n'y a aucune loi pour vous empêcher d'aller vivre à l'hôtel, non ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De ce que les hommes trouveront dans votre chambre.

— Ils ne trouveront rien.

— Cela ne les empêchera pas d'essayer.

— Zut ! m'écriai-je.

— Qu'est-ce qui ne va pas maintenant ?

— Je viens de me rappeler quelque chose. J'ai laissé là-haut une demi-bouteille de bon whisky.

— Il n'y a rien de drôle dans tout ceci, Clayburn. Pour le cas où vous ne sauriez pas, je tiens à vous dire que nous prenons les meurtres très au sérieux. Et toucher à un nom comme Polly Foster est une affaire très grave. Ce qui me fait penser à cet autographe sur le menu : comment s'appelle la jeune fille qui vous l'avait demandé ?

— Je ne connais pas son nom. Elle travaille dans le bureau de Bannock. Harry Bannock, l'agent.

— J'ai déjà entendu parler de lui. Mais comment se fait-il qu'elle était au courant de votre rendez-vous avec Polly Foster ?

— Je vous l'ai déjà dit. Je suis allé voir Bannock parce qu'il a des rapports étroits avec le studio. Je lui ai demandé de me procurer un laissez-passer. Au lieu de cela, il a arrangé ce dîner « Chez Chasen ». J'ai un peu bavardé avec la fille et je lui ai promis de lui rapporter un autographe de Polly Foster.

— Je vois.

— Si vous le désirez, demandez-le à Bannock.

— Merci, fit Tompson en approuvant de la tête. J'avais l'intention de le faire. Avec ou sans votre permission.

— Écoutez, dis-je. J'essaye d'être gentil. Je n'ai rien fait de mal.

— Oh non, sans doute ! Si ce n'est que vous venez de faire rebondir l'affaire Ryan en y ajoutant un cadavre de plus. Sinon vous n'avez rien fait de mal.

— Alors, vous aussi, vous pensez que les deux affaires sont liées entre elles ?

— Pour le moment, je ne pense pas à haute voix, répliqua Tompson. Finissons-en d'abord avec ceci.

Nous nous en sommes effectivement occupés en premier lieu.

C'eût été ridicule d'impliquer d'autres personnes dans toute cette histoire. C'était déjà suffisamment désagréable pour moi : déclarations, questions, encore des déclarations et un coup de téléphone à mon avocat, Joe Fileen. Café, cigarettes, et la séance recommence.

Ils m'ont gardé quarante-huit heures. Non, cinquante-huit en comptant la première nuit. J'ai vu tout le monde et son frère, y compris le petit gars du *drug-store* qui m'avait vendu la bouteille de whisky. Et aussi le type qui se trouvait à la réception de l'hôtel et, croyez-le ou non, il se souvenait de m'avoir vu sortir lorsque je suis parti chez Polly Foster.

Cela me donnait en quelque sorte un alibi. Sauf qu'il restait une autre possibilité : j'aurais fort bien pu me rendre chez elle, la tuer et puis téléphoner immédiatement à la police. Il n'y avait pas suffisamment longtemps qu'elle était morte pour que le médecin-légiste pût déterminer avec exactitude l'heure du décès.

Mais ils ne parvenaient pas à trouver de revolver ni, à première vue, de motif. Ils cherchèrent. Je ne sais pas où ils fouillèrent pour essayer de retrouver l'arme du crime, mais je sais où ils furentèrent pour trouver le motif. Dans mon crâne. Ils se relayaient pour savoir ce qu'il cachait.

Oh, je ne me plains pas. Tompson est un de mes amis, et les autres faisaient leur travail, un travail qu'ils devaient faire non seulement pour respecter la loi mais aussi pour essayer de contenter le Procureur, les journaux et l'opinion publique.

Cette dernière était présente partout quoique je n'aie pas vu de journaux pendant deux jours. Polly Foster avait les honneurs de la première page, des grands titres et même de l'éditorial. Et moi je me trouvais au milieu de tout cela. Au beau milieu de l'histoire.

Ils recherchaient un candidat pour la Chambre des mises en accusation, et ils cherchaient avec acharnement. Ils épluchèrent tout ce que j'avais fait ; rouvrant le dossier de mon accident, étudiant

toutes mes paperasseries, interrogeant mes clients. Bref, une enquête vraiment approfondie. Je n'avais pas d'objections là contre, mais cela me fatigua énormément.

Je ne fus pas le seul à être mis sur la sellette. Tom Trent eut également sa petite session ; mais pour lui, quelqu'un au bras long avait tiré sur les ficelles pour empêcher son nom de paraître dans les journaux. Harry et Daisy Bannock furent également convoqués, mais ils s'en tinrent à leur version. Ils m'avaient uniquement rendu service.

C'était d'ailleurs ce que j'espérais de leur part. Je les revis à l'enquête et tous les témoignages furent répétés. Il n'y avait rien d'autre à faire pour le moment et c'est pour ce motif qu'ils me relâchèrent après l'enquête.

Il me restait vingt-quatre heures pour me préparer à l'enterrement, vingt-quatre heures pour me reposer et essayer de mettre de l'ordre dans mes idées.

Je me suis reposé, mais pas beaucoup. Tout d'abord, il fallait que je lise les journaux pour me remettre à jour. Tout le monde le faisait ; tout le monde voulait savoir qui avait tué Polly Foster. Tout le monde sauf le type qui l'avait fait.

J'ai pensé à lui et je me suis demandé si, lui aussi, il lisait les comptes rendus de l'affaire. Est-ce qu'il avait lu mon nom ? Allait-il me téléphoner à l'hôtel ? Je ferais peut-être mieux de déménager à nouveau. Je ferais peut-être mieux de ne pas assister à l'enterrement.

— Bien sûr que tu y viendras, me répondit Harry Bannock lorsque je me suis finalement rendu chez lui. Écoute, Mark, je sais très bien ce que ces derniers jours ont été pour toi.

— Non, tu ne le sais pas, répliquai-je. Personne ne le saura. Jamais.

— Enfin, je le devine. Et j'apprécie ton comportement. Tiens.

Il sortit une liasse de billets.

— Ne t'occupe pas de ça, dis-je. Ce n'est pas nécessaire.

— Évidemment que c'est nécessaire. Je veux que tu acceptes.

— Oui, fit Daisy Bannock. Acceptez, je vous en prie. Vous avez été très chic en taisant le nom de Harry et pour tout le reste aussi.

— Après tout, ce sera certainement utile, dis-je en empochant les billets. Avec ce nouveau meurtre, ils seront obligés d'ouvrir de nouveau le dossier Ryan. Ils trouveront peut-être le meurtrier et on pourra mettre un terme au scandale. En tout cas, je l'espère.

— Moi aussi, fit en soupirant Harry. Je n'ose plus m'approcher de la See-More depuis que l'affaire a rebondi.

— Je pense que cela ne traînera plus très longtemps. Ils vont mettre tous les hommes disponibles sur cette affaire.

— Ce n'est pas assez.

— Comment ça ?

— Je veux que tu continues, toi aussi.

— Minute, mon vieux, tu n'as plus besoin de moi. Tu as obtenu ce que tu cherchais : que les autorités s'intéressent à nouveau à l'affaire.

— Ce n'est pas tout à fait ça que je voulais. Je voulais retrouver le meurtrier. Je voulais blanchir le nom de Ryan. C'est une chose que les autorités risquent de ne pas réussir. Mais toi, tu le peux.

— Moi ? fis-je et je me mis à rire. Tu sais ce que j'allais faire le soir de la mort de Polly Foster ? J'allais te téléphoner pour t'annoncer ma démission. Parce que je n'arrivais à rien. J'ai travaillé plus mal qu'un débutant. Non, Harry, je ne suis pas un détective.

— Je parie que tu découvriras l'assassin.

— Pourquoi ?

— Parce que maintenant il s'intéresse à toi. Il sait que tu as parlé à des personnes qui ont été impliquées dans l'affaire. Il y a gros à parier que tu auras de ses nouvelles.

Je regardai Daisy en souriant.

— Votre mari est vraiment un bon marchand de cercueils. Il sait en tout cas comment faire pour rendre attrayante une affaire. Non, inutile d'insister, ajoutai-je en me tournant vers Harry. Je ne veux plus être mêlé à de pareilles recherches.

— Il a raison, déclara Daisy. Mark a déjà fait plus que ce que tu pouvais attendre de personne. Il a déjà beaucoup fait pour toi. Tu ne peux exiger qu'il coure des risques supplémentaires.

— Je ne l'exige pas, répliqua Harry. Il y est mêlé, qu'il le veuille ou non, du moins en ce qui concerne l'assassin. Qu'il nous aide ou non à retrouver l'assassin, celui-ci le tiendra tout de même à l'œil. Tout ce que je lui demande, c'est de garder l'œil ouvert, pour le cas où il rencontrerait l'assassin ; celui-ci pourrait le mener sur une piste.

— A partir de maintenant, voilà le seul œil qui suivra encore la piste de quelqu'un, dis-je en frappant de l'index sur le morceau de cuir noir.

— Comme tu voudras. Mais j'ai l'intention de continuer à te payer car je sais que si tu trouves quelque chose, tu me le diras, répliqua Bannock. Il me semble que tu devrais être impatient de faire tout ton possible pour liquider cette affaire. Plus vite l'assassin sera derrière les barreaux, plus tôt tu seras en sécurité. En attendant...

— Encore un coup dur et je ferai probablement mes valises pour quitter la ville, répliquai-je. D'ailleurs, qu'est-ce qui te donne la certitude qu'il s'agit du même coupable ?

— La police le croit. Les journaux le croient. Et d'ailleurs, quel autre motif y aurait-il ?

— Je n'en suis pas tellement sûr.

— Non ? fit Daisy en appuyant le menton sur la paume de sa main. Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Il dit uniquement ça pour me contrarier, marmonna Bannock.

— Tais-toi. Je veux entendre le point de vue de Mark. Jusqu'à présent, tout ce qu'il a dit était logique.

— Merci, dis-je. Voici ce que je pense. J'insiste : ce que je pense. Vous savez comment Ryan a été tué. Ajoutez à cela les mégots retrouvés dans sa roulotte et on se retrouve en face d'un problème assez particulier. L'assassin devait être un type qui le détestait réellement. De plus, il était probablement un peu dérangé du cerveau à cause de la drogue.

» Mais la mort de Polly Foster est tout à fait différente. Il s'agit ici d'un meurtre prémédité. Quelqu'un a voulu la réduire au silence et cette personne a fait un travail rapide et propre, si j'ose m'exprimer ainsi. Vous étiez à l'enquête ; vous avez entendu les théories. L'assassin pouvait fort bien se trouver encore là lorsque j'ai sonné à la porte de la maison de Polly Foster. Ou bien il nous a vus au restaurant. Il est possible que je me trouvais également sur la liste... mais l'assassin ne m'a pas trouvé chez moi, dans mon appartement. Je crois que quelqu'un est venu lui rendre visite ; quelqu'un qui la connaissait bien, qui connaissait également sa maison, qui s'est peut-être introduit subrepticement et qui l'a surprise pendant qu'elle me téléphonait. Il aura attendu qu'elle ait raccroché, et alors...

— Est-ce que Trent avait un alibi ?

— J'y ai pensé. Je l'ai demandé à Tompson. Trent a passé toute la soirée et la nuit chez lui, avec sa sœur. Cela a été convenablement vérifié. Ne vous en faites pas, j'ai pris mes renseignements sur tout le monde, vous deux compris.

— Parfait ! s'exclama Bannock et il me regarda en riant. Nous avons notre certificat de bonne vie et mœurs ?

— Je sais que vous jouiez aux cartes chez les Shermanns. Au fait, est-ce que mon histoire vous satisfait, ou bien croyez-vous que c'est moi qui ai tué Polly Foster ?

— Touché, murmura Daisy Bannock.

— Encore une chose, dis-je. Ce n'est peut-être qu'un détail, je n'en sais rien. L'assassin n'avait peut-être pas l'intention de la tuer lorsqu'il s'est rendu chez elle. D'accord, il avait un revolver, mais c'était probablement pour intimider Polly Foster, pour bien lui prouver qu'elle avait tout intérêt à se taire. Supposons qu'il en était ainsi. Quelqu'un nous a vus « Chez Chasen », ou bien elle aura dit qu'elle devait dîner avec moi. L'assassin aura simplement voulu la prévenir de ne pas trop parler.

» Supposons qu'il n'était pas certain de la trouver seule. Il pouvait fort bien croire que je me trouvais chez elle. Pour s'en assurer, il aura fait le tour de la maison et il aura regardé à la fenêtre. Disons que c'est arrivé pendant qu'elle me téléphonait.

» La fenêtre n'était pas verrouillée. Il peut fort bien l'avoir ouverte doucement, ce qui lui aura permis d'entendre ce qu'elle disait au téléphone... ou du moins il en aura entendu assez pour pénétrer dans la maison au moment où elle raccrochait. Et alors...

— Ça me paraît logique, dit Daisy. Tu ne trouves pas, mon chéri ?

— Je n'en sais rien. J'essaye de m'imaginer qui aurait pu faire le coup.

— Je veux bien poursuivre en me fiant à mon pressentiment, murmurai-je. Et mon pressentiment me dit que c'est fatalement un ami de Polly Foster. Sûrement quelqu'un de très proche.

— Alors tu sais par où commencer, répliqua Bannock. Commence tout de suite à t'occuper de ses amis.

— Comme ça, hein ? fis-je d'un ton furieux. Tu voudrais sans doute que je fasse passer une annonce et que je réunisse tout le monde pour une conférence sur Polly Foster, hein ?

— Ce ne sera pas nécessaire, mon vieux. Tu les verras tous demain après-midi à son enterrement.

— Peut-être, opinai-je.

— Mark, je t'en supplie ! reprit Bannock en déposant son cigare dans un cendrier. Tu sais quelle importance tout cela a pour moi. Je ne te mettrai pas à contribution s'il n'en était pas ainsi.

— Bon, bon, répliquai-je. J'irai à l'enterrement. A moins que quelque chose d'autre n'intervienne.

— Par exemple ? demanda Daisy.

— Par exemple un meurtre de plus, répondis-je en la regardant en souriant. Et dans ce cas, j'irai sans doute plutôt à mon propre enterrement.

CHAPITRE VIII

Vous pouvez parler de Zanuck. Vous pouvez parler de Dore Schary, de Ford, de Capra, de Mervyn LeRoy et de tous les autres. Mais, à mon avis, le meilleur producteur de Hollywood, c'est Hamilton Brackett.

Regardez-le comme vous voulez, à tous les points de vue il est imbattable. Question argent, il n'a jamais rien réalisé qui lui ait fait perdre un dollar. Au plan de l'art, il connaît tous les trucs du métier. Sa distribution est superbe, il manie les foules à la perfection, il sait comment faire ressortir le moindre détail dramatique de ses scènes.

Et quel état-major du côté production ! Pas de truquage ; les décors sont authentiques ; les costumes dépassent tout ce qu'Adrien aurait pu imaginer. Quant au nombre et à la qualité des invités, c'est vraiment prestigieux. Pas étonnant dès lors qu'il attire les foules chaque fois qu'il monte un spectacle.

Naturellement, il connaît les véritables secrets qui sous-tendent l'art du producteur. Il sait que tout doit être centré sur la vedette.

Hamilton Brackett n'avait jamais réalisé un spectacle aussi formidable que celui-ci. Il est vrai qu'il disposait d'une attraction de premier plan autour de laquelle s'échafauderait sa production. Car Polly Foster n'avait jamais été aussi jolie.

Les spécialistes de l'habillage avaient eu un trait de génie lorsqu'ils avaient proposé cette robe décolletée noire, toute simple, symbolique et pourtant si photogénique.

Quant aux maquilleurs, ils avaient dû passer des heures à accomplir leur tâche ; la coiffure était parfaite, le sourire était poignant de vérité. Évidemment, il faut dire qu'ils avaient travaillé sur un sujet très conciliant. Dites ce que vous voulez, mais Polly Foster était avant tout une actrice. Elle avait réalisé combien il était important qu'elle fût à son meilleur avantage dans sa grande scène.

Et le plateau de la scène était immense. Hamilton Brackett s'était arrangé pour avoir une scène aussi grande qu'une salle de cinéma ; il y avait même de grandes orgues et cela rappelait un peu l'époque du muet. Il avait sorti le grand tapis rouge pour la nef centrale, et ses électriciens avaient réussi un éclairage très coloré qui produisait un effet formidable. Celui qui avait pensé à diriger les rayons rouges d'un projecteur sur le visage de Polly Foster méritait une prime spéciale.

Brackett avait toujours su comment se servir de la couleur, et aujourd'hui il montrait à tous jusqu'où son talent pouvait aller. Des projecteurs rouges, bleus et verts éclairaient une multitude de fleurs.

Car c'étaient réellement les fleurs qui formaient le décor. Il y en avait en bordure de la scène et le long de tous les murs. Vous n'en verriez pas plus au Tournoi des Roses.

Brackett savait également manier la foule. Une vingtaine d'assistants en costume noir canalisait les spectateurs dans les ailes. En fait, ils s'arrangeaient de manière à ce que chacun, dans l'auditoire, fût heureux de la place qu'il occupait. Ceux qui avaient envoyé les plus beaux bouquets et gerbes de fleurs avaient les sièges du premier rang. Tout se déroulait selon un protocole bien établi ; tout était mis en œuvre pour que les personnalités fussent satisfaites et placées là où les journalistes pouvaient facilement les repérer.

A l'extérieur, le long du trottoir, Brackett avait disposé une douzaine d'assistants revêtus d'uniformes de la police. Ces hommes réglaient les scènes de foule ; ils maintenaient la populace derrière des barrières et faisaient leur possible pour que la route fût dégagée et que les voitures puissent facilement avoir accès à l'entrée du bâtiment.

Oh oui, c'était une authentique production signée Hamilton Brackett. Ses enterrements ont toujours été les meilleurs spectacles de la ville.

Je ne passerai pas en revue le spectacle lui-même. Il était évidemment impeccable. Il n'y avait pas de musique originale signée Dimitri Tiomkin, mais l'organiste savait comment utiliser les vieilles mélodies qu'il exécutait. Et le type que Brackett avait choisi pour la scène du sermon était sensationnel. Il battait Laughton à tous les points de vue, et celui qui avait rédigé le texte connaissait vraiment son affaire. Il était même parvenu à y intercaler quelques phrases sur la religion ; c'est le genre de choses qui remuent énormément un auditoire. Mais le texte vous préparait surtout à la grande finale. Ce n'étaient qu'éloges pour Polly Foster. Combien elle était belle, charmante, intelligente ; et quelle personnalité ! L'orateur retraça sa vie ; il montra Polly telle qu'elle fut réellement : radieuse, ravissante, de belle prestance, et sur le point d'atteindre le sommet de sa carrière. Puis il passa à l'agonie, faisant jouer toutes les ficelles de l'art dramatique.

Lorsqu'il arriva à la fin, l'auditoire tout entier pleurait. Maintenant, chacun était impatient d'aller la voir de près.

Ça, évidemment, c'était la grande finale. Tout l'auditoire commença à défiler devant le cercueil pour le gros plan.

Je me suis engagé dans la file, comme tout le monde, seulement j'étais à la fin. Naturellement, je gardais mon œil bien ouvert. Je vis Bannock et Daisy, et aussi la jeune fille du bureau de Bannock, celle qui n'aura pas son menu signé à moins que la police ne décide qu'elle n'en a plus besoin comme pièce à conviction.

Je cherchais aussi à repérer d'autres visages. A mesure que

j'avais, je parvins à en distinguer quelques-uns.

Tom Trent était là, en costume noir excepté pour le monogramme. Il était accompagné d'une jeune fille brune que je ne connaissais pas ; il ne me vit pas. Vers le début de la procession, il y avait un petit bonhomme au visage rougeaud ; la raie qui divisait ses cheveux en deux parties presque égales descendait presque jusque dans la nuque. C'était Abe Kolmar, de la Ace. Il avait été le producteur de Polly Foster, et aussi celui de Dick Ryan. Ses yeux étaient rouges et ses doigts pétrissaient continuellement un grand mouchoir.

Je vis aussi Al Thompson... ou plutôt ce fut lui qui me vit. Il n'était pas dans la file, mais je suis passé devant lui ; il était appuyé à une immense arcade de fleurs. Il m'adressa un signe de tête.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? chuchotai-je.

— La même chose que vous. Je regarde autour de moi, répondit-il à voix basse et il me rejoignit dans la file.

— Vous avez vu quelqu'un ?

— Toute la ville est ici.

— Et Estrellita Juarez ? Et Joe Dean ?

— Dean était ici, mais il n'est pas resté. Nous l'avons interrogé.

— Et alors ?

— Il est hors du coup, répondit Thompson après m'avoir regardé en haussant les épaules.

— Et Juarez ?

— On a beau chercher, on ne parvient pas à la retrouver. Et puis cessez de me tirer les vers du nez. Ceci est une affaire officielle.

— Mais une affaire qui me regarde, moi aussi. Maintenant, j'y ai un intérêt... heu... personnel.

— Vous feriez beaucoup mieux de vous tenir tranquille. Avant d'être réduit pour toujours au silence. Si vous aviez suivi dès le début mes conseils, vous n'auriez pas eu d'ennuis. Et Polly Foster n'aurait pas eu d'ennuis non plus. Vous n'avez jamais pensé à cet aspect de l'affaire, Clayburn ?

Oh si, j'y avais pensé. Je n'avais cessé d'y penser depuis le meurtre.

C'est pour ce motif que je cherchais surtout à analyser cette super-production Hamilton Brackett. J'essayais n'importe quoi pour ne pas penser à la dure réalité des faits.

Mon tour était arrivé de passer devant le cercueil et je ne pouvais plus faire semblant. Maintenant, je regardais, là dans le cercueil, la cruelle réalité des faits. Le dur masque de la mort, ce masque au sourire rigide. Ces lèvres que j'avais menacées de laver au savon. Ces lèvres que j'aurais probablement pu embrasser.

Mais tout ça appartenait maintenant au passé. La bouche avait été lavée pour la dernière fois. Et quand je pensais à ce qui allait bientôt embrasser ces lèvres...

C'était de ma faute, tout était de ma faute.

Non, ce n'est pas vrai !

Je ne l'avais pas tuée. Ça, c'était l'affaire de l'assassin. Personne, ni Tompson ni qui que ce soit d'autre n'allait m'en faire endosser la responsabilité.

Je regardai longuement Polly Foster. Du moins cela me parut très long parce que je pensais à tant de choses. Je pensais à la petite fille aux cheveux bruns, toujours taquinée par les garçons. Je pensais à la jeune fille qui avait grandi toujours taquinée par les garçons, par les vilains garçons, jusqu'au moment où elle s'engagea sur la mauvaise pente. Je pensais à la femme qui jurait trop, qui buvait trop et qui dormait probablement trop et je me suis dit qu'elle le faisait peut-être parce qu'elle avait peur. Peur d'un monde qui l'admirait uniquement pour sa beauté. Un monde de vampires qui ne s'intéressait qu'à son corps, qui voulait le photographier, le voir, le palper. Elle avait probablement peur d'un vampire en particulier, un vampire qui voulait détruire ce corps. Et qui était parvenu à ses fins.

J'en étais vraiment désolé, mais ce n'était pas moi qu'il fallait blâmer. En la regardant une dernière fois, je réalisai tout à coup que je n'étais même plus triste. J'étais furieux. « Laissez tomber », m'avait dit Tompson. C'est ce qu'ils voulaient tous, y compris le gars qui s'était installé dans mon appartement pour y fumer une cigarette à la marijuana.

Je regardai Polly Foster pour la dernière fois et, si les morts peuvent lire les pensées des vivants, elle savait ce que je me disais, à moi et à elle, que jamais je ne laisserais tomber.

Puis je l'ai quittée.

Je vis Tompson s'approcher d'Abe Kolmar et commencer à lui parler. Lui et la plupart des gros bonnets allaient au cimetière. Je n'en avais aucune envie. Cette soudaine fureur que je ressentais me donnait l'envie de tuer quelqu'un. Pour la première fois de ma vie je commençais à comprendre ce que assassiner voulait dire.

Bien sûr, c'était une tragédie, mais une tragédie dont je voulais connaître tous les tenants et aboutissants. Je trouverais bien un moyen d'en apprendre plus.

Je me suis dirigé vers la sortie. Absorbé par mes pensées, je regardais à peine devant moi et je me suis cogné à un grand type qui, sur le pas de la porte, était en conversation avec une jeune fille.

— Pardon, jetai-je sans relever la tête.

— Encore vous ! fit l'homme. Le fouineur.

Je relevai la tête et mon regard rencontra celui de Tom Trent.

— Je devrais vous régler votre compte, rugit-il. Je devrais vous réduire en bouillie.

— Vous vous trompez d'adresse, répliquai-je calmement. Gardez

votre énergie pour l'assassin.

— Encore un mot et...

— Je sais, dis-je en l'interrompant tranquillement. Je sais ce que vous ressentez. J'en suis désolé. Mais je vais m'en occuper. Ne pouvez-vous oublier pendant un temps ce qui est arrivé afin de pouvoir vous rendre utile ?

— J'ai parlé à la police. Je leur transmettrai tous les renseignements utiles. Et maintenant, filez. Filez avant que je change d'avis. Je n'ai pas envie d'être tué parce qu'on m'aura vu parler avec vous.

Je lui tournai le dos.

Je fis quelques pas et Harry et Daisy Bannock vinrent me rejoindre.

— Je viens de te voir parler avec Trent, me dit Harry. Avait-il quelque chose de particulier à raconter ?

— Il est furieux, indiquai-je en secouant la tête. Mais il se calmera. Du moins je l'espère. Parce que je suis persuadé qu'il en sait long sur cette affaire.

— Vous le soupçonnez ? me demanda Daisy.

— Du meurtre proprement dit ? Non. Mais il est au courant de certaines choses dont il ne veut pas parler. C'est sa connaissance des dessous de certaines affaires qui l'a poussé à téléphoner à Polly Foster pour la prévenir de ne pas parler.

— Quels sont tes plans ? me demanda Bannock.

— Rien de très précis pour le moment. Mais j'ai l'intention d'aller revoir Tom Trent, et le plus vite possible. Je trouverai bien un moyen de le faire parler.

— Vous me paraissez bien décidé, remarqua Daisy. Pas plus tard qu'hier vous vouliez abandonner.

— J'ai réfléchi. Lorsque j'ai vu Polly Foster étendue dans ce cercueil...

Harry Bannock me regarda d'un air étonné.

— Ne me dis pas que tu en pinçais pour elle, fit-il en baissant le ton. Cette petite ordure.

— Non, coupai-je en secouant la tête. Non, je n'en pinçais pas pour elle. Mais ce n'était pas une ordure. C'était un être humain, une gamine élevée à la dure, et peut-être mal élevée. Mais elle a réussi dans la vie, et elle méritait de vivre. Tout le monde mérite de vivre. Personne ne devrait recevoir une balle dans le dos. Et une mauvaise réputation en plus. Harry, tu es la dernière personne que je m'attendais à entendre salir comme ça la mémoire de Polly Foster. Tu veux réhabiliter Dick Ryan, hein ? Et bien moi aussi. Je veux que tout le monde soit réhabilité.

— Je m'excuse, fit Harry. Tu as raison, Mark. Oublions ça. Agis comme tu l'entends ; je t'aiderai le plus possible. Veux-tu que j'aille

voir Trent et que j'essaye de le calmer ?

— Non, ne t'en fais pas, je préfère m'en occuper moi-même, répondis-je. Tout ce que j'espère, c'est qu'il se rende compte de l'importance de son rôle dans cette histoire et qu'il se dépêche de m'aider.

— Vous allez au cimetière ? me demanda Daisy.

— Non. Je rentre chez moi. J'ai besoin de repos. Vous y allez ?

— Non, je ne pense pas. Daisy a mal à la tête. Ce doit être de l'allergie.

— C'est l'odeur des lys, je crois, dit-elle. Vous ne trouvez pas qu'il faisait épouvantable là-dedans ? J'avais l'impression de suffoquer. Je déteste les enterrements.

— Moi aussi, renchérit Bannock et il glissa la main dans sa poche pour prendre un cigare ; il retira brusquement la main en réalisant l'endroit où il se trouvait. Si tu apprends quelque chose, téléphone-nous ce soir, Mark.

— D'accord. J'aurai peut-être des nouvelles, en effet.

— Je l'espère. Je te dépose quelque part ?

— J'ai mon tacot. Merci tout de même.

Je sortis et je fus accueilli par les rayons d'un soleil qui s'approchait déjà de l'horizon. La foule s'était groupée près de l'entrée latérale et attendait que le cercueil soit porté jusqu'au corbillard. Les photographes et les cinéastes étaient en train d'installer leur matériel au milieu de la route, face à l'entrée principale du bâtiment.

Ma voiture était parquée à quelques centaines de mètres de là. J'avancais lentement et j'avais l'impression de marcher dans l'eau, dans une eau profonde, à cause de la colère, de la pitié et de la confusion qui semblaient me repousser comme un courant puissant et tourbillonnant. Pourtant ce n'était pas le moment de verser dans le sentiment. Je devais garder mes idées claires. Je devais rester l'esprit en éveil, garder mon œil et mes oreilles ouverts.

Mes oreilles étaient en tout cas ouvertes pour le moment.

C'est ainsi que j'entendis derrière moi un bruit de pas en staccato. J'allais me retourner lorsque j'entendis une voix de femme :

— Monsieur Clayburn ! Attendez-moi !

Je me suis arrêté, je me suis retourné et j'ai attendu. J'ai attendu jusqu'à ce que je puisse distinguer le visage de la jeune fille qui me suivait. C'était elle que j'avais vue en conversation avec Tom Trent.

— Vous vous souvenez de moi, monsieur Clayburn ? me demanda-t-elle.

Je secouai la tête.

— Le poisson rouge, dit-elle.

— Poisson rouge ?

— Oui. Celui que vous avez remarqué l'autre jour dans la piscine

de mon frère.

Je la dévisageai attentivement ; j'essayais de me représenter ce visage entouré d'un bonnet de bain. Son apparence était toute différente aujourd'hui : un maquillage discret mais agréable à l'œil, une mèche de cheveux châains sur le front, le tout surmonté d'un petit chapeau noir. Elle était très jeune, mais il y avait quelque chose de familier en elle. En y réfléchissant un peu, je compris qu'elle ressemblait à Tom Trent ; c'était Tom Trent mais au féminin.

Elle avait dû lire mes pensées car elle acquiesça de la tête.

— C'est ça. Je suis Billie Trent. La sœur de Tom.

— Enchanté de faire votre connaissance.

— Ne vous occupez pas de ça pour le moment, trancha-t-elle après avoir jeté un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Où pouvons-nous parler sans être entendus ?

CHAPITRE IX

Elle m'accompagna jusqu'à ma voiture.

— Montez, mademoiselle.

— Je ne puis rester que quelques minutes, répondit-elle après une courte hésitation. J'ai dit à Tom que je devais aller aux toilettes.

— Autant vous asseoir un moment.

— D'accord, fit-elle.

Elle s'assit sur le siège avant et je me suis installé au volant. Elle regardait continuellement derrière elle.

— Je surveillerai le rétroviseur, dis-je. Ne vous inquiétez pas.

— Merci ; elle paraissait soulagée, mais je remarquai qu'elle ne cessait de jouer nerveusement avec ses doigts. Monsieur Clayburn, je vous ai entendu parler avec mon frère, il y a un moment, et, évidemment, l'autre jour à la maison. Je... je suis désolée de ce qu'il vous a dit.

— Ce n'est pas nécessaire. Je comprends son point de vue.

— Voilà justement à quoi je veux en venir. Il ne vous a pas dit ce qu'il pensait. Du moins c'est ce que je crois. Tom n'a plus jamais eu un comportement normal depuis la mort de Dick Ryan. Cela me tracasse.

— Vous n'êtes pas la seule, murmurai-je.

— C'est peut-être idiot de ma part de venir vous trouver ainsi, mais il faut absolument que je puisse parler à quelqu'un. Et puisque vous suivez cette affaire, je me suis dit que vous pourriez peut-être m'aider.

— Ça dépend, répliquai-je. D'un autre côté, il y a toujours la police. Je sentis qu'elle s'était brusquement raidie.

— Voilà le hic, fit-elle. Je ne veux pas en parler à la police. Je... j'ai peur.

— Pourquoi ?

— Oh, pas pour moi. Mais pour Tom. Il doit penser à sa carrière. Or, depuis que Dick Ryan a été assassiné, il ne fait plus rien d'autre que boire. Il a toujours bu, mais pas comme maintenant, pas tous les soirs.

— Boire ? Il ne fait rien d'autre ?

Elle me regarda, l'air surprise.

— Allons, racontez-moi tout, risquai-je d'un ton brusque. Vous me disiez que votre frère paraissait inquiet. A cause de quoi ?

— Voilà ce que je voudrais savoir.

— Est-ce à cause de son contrat ? Ses tracas ont-ils quelque rapport avec le studio ?

— Je ne le pense pas. Il a signé un contrat avec M. Kolmar et non pas avec le studio. Ils doivent commencer à tourner un nouveau film le mois prochain. Non, je ne pense pas que ce soit cela.

— Vous connaissez Kolmar ?

— Je l'ai rencontré. Il vient parfois à la maison.

— Il est venu dernièrement ?

— Vous voulez dire depuis l'assassinat de Ryan ?

J'approuvai de la tête.

— Une ou deux fois. Mais je n'étais pas là.

— Alors comment le savez-vous ? Votre frère vous l'a dit ?

— Oui. Mais chaque fois il me prévenait et ainsi je pouvais prendre mes dispositions pour sortir.

— Vous n'aimez pas Kolmar, n'est-ce pas ?

— Un jour, il m'a fait tourner un bout d'essai, répondit Billie Trent ; elle avait baissé les yeux et agitait de plus en plus nerveusement les mains. Je n'en ai jamais parlé à Tom parce qu'il aurait été furieux. Alors, je vous en supplie...

— Je comprends. Kolmar a essayé l'angle non professionnel ?

— Heu... pas tout à fait. Il a simplement... fait des propositions.

— Je vois. Ne pourrait-il y avoir autre chose, un rapport quelconque entre lui et ces meurtres ?

— Non. Je ne le crois pas.

Elle demeura quelques instants silencieuse.

— Mais son chauffeur sait peut-être quelque chose, ajouta-t-elle.

— Son chauffeur ?

— Un certain Dean... Joe Dean. Vous avez certainement déjà entendu parler de lui ; il était là le soir du meurtre de Ryan.

— Je le sais. Mais ne travaillait-il pas pour Ryan ?

— Oui. Maintenant, il est au service de M. Kolmar. Il vient souvent voir Tom. Mon frère dit que c'est un homme honnête, mais sa tête ne me revient pas. Je ne vois pas pourquoi Tom cherche à devenir l'ami d'un type pareil.

— Vous n'en avez jamais parlé à Tom ?

— Si, fit-elle en acquiesçant d'un signe de tête. Il dit que Dean est une relation utile parce qu'il est au courant de tout ce qui se raconte au studio. Il est capable de prévoir les événements longtemps avant qu'ils n'arrivent.

— Savez-vous par hasard si Dean a contacté votre frère à un moment ou l'autre, avant la mort de Polly Foster ?

— Non. Par contre je sais que Tom a téléphoné plusieurs fois, mais il ne m'a pas dit à qui. Ce soir-là je devais dîner à l'extérieur, aussi n'ai-je pas prêté grande attention.

— Tiens ? Vous êtes sortie pour dîner ? Mais votre frère a déclaré à la police qu'il a passé toute la soirée avec vous, à la maison.

— Oui, en effet. Je suis rentrée vers huit heures et demie. Puis nous avons joué aux cartes.

— Paraissait-il nerveux ? Inquiet ?

— Je vous dis qu'il était toujours inquiet. Il a essayé un nombre incalculable de fois de téléphoner à Polly Foster.

— Vous a-t-il dit pourquoi ?

— Non. Mais je m'en suis rendu compte quand j'ai lu plus tard les journaux. Il avait téléphoné à Polly Foster pour lui dire de ne pas aller vous voir, et je suppose qu'il voulait s'assurer qu'elle lui avait obéi.

— Qu'a-t-il dit à mon sujet ?

Elle baissa la tête et je vis son cou puis ses joues rougir.

— Laissez tomber les adjectifs, dis-je. Je veux dire, qu'est-ce qu'il s'imaginait que je cherchais ?

— Il pensait que vous vouliez faire du chantage. Il croyait aussi que j'avais parlé.

— Parlé ?

— Parlé à quelqu'un. Parlé pour dire ce que je vais vous raconter maintenant, répondit-elle en se tournant vers moi et elle poursuivit en parlant très vite, tellement vite qu'il m'était difficile de la suivre. Je cours un risque énorme, monsieur Clayburn, mais il faut que quelqu'un soit au courant de ceci. Peut-être cela servira-t-il à quelque chose. Je n'ai confiance en personne, et jamais je n'oserais aller à la police car cela risquerait de causer des ennuis à Tom et il ne le mérite pas. Mais puisque vous enquêtez sur cette affaire, vous pourriez découvrir la vérité, n'est-ce pas ? Ce n'est peut-être rien du tout, et pourtant... J'ai peur.

Je posai doucement la main sur son épaule.

— Voyons, calmez-vous ! Qu'est-ce que vous essayez de me raconter ?

— Le soir de la mort de Dick Ryan, lui et mon frère se sont disputés. Puis Tom est rentré à la maison. Gibbs, son domestique, a pansé ses blessures. Ensuite Tom est allé se coucher. Du moins c'est ce que Gibbs a cru, et c'est ce que Tom a raconté à la police. Mais il n'est pas resté en haut très longtemps, monsieur Clayburn. Ma chambre est près du hall ; j'ai entendu Tom se lever et sortir vers onze heures du soir. Il n'est revenu qu'environ deux heures après.

— Est-ce que votre frère sait que vous êtes au courant de sa sortie nocturne ?

— Non. Je n'ai jamais osé lui en parler. C'est épouvantable.

— Que pensez-vous de tout cela ? murmurai-je en la regardant dans les yeux. Croyez-vous qu'il a tué Dick Ryan ?

Elle baissa les paupières. Ma main se fit plus lourde sur son épaule. Je la sentis sursauter puis tous ses muscles semblèrent se relâcher.

— Je n'en sais rien, monsieur Clayburn. C'est précisément cela qui

est terrible, voyez-vous. Je ne sais pas ce qu'il faut penser.

— Bah, fis-je en la regardant en souriant, ce n'est peut-être pas aussi terrible que vous vous l'imaginez. Il avait peut-être un motif parfaitement légitime pour sortir une seconde fois ce soir-là. Peut-être était-il trop secoué, et il ne parvenait pas à trouver le sommeil. Mais je comprends maintenant, vu les circonstances, pourquoi il ne veut pas que la police sache qu'il a quitté la maison pendant la nuit.

» En tout cas, je ferai de mon mieux pour essayer d'en savoir plus. En attendant, je vous remercie de vous être confiée à moi. Je comprends fort bien que cela n'a pas dû être facile.

— Vous devez absolument découvrir la vérité, chuchota-t-elle. Il le faut. Je ne peux pas rester plus longtemps dans le doute, à me torturer l'esprit jour après jour. Et puis, je ne peux pas supporter de voir mon frère dans cet état. Il s'est probablement passé quelque chose de terrible, sinon pourquoi boirait-il comme il le fait maintenant ?

Je poussai un soupir.

— Vous m'avez déjà dit qu'il se saoulait, mademoiselle Trent. Et j'avais commencé à vous demander autre chose. Je vais de nouveau vous poser la même question, en entier. Cela pourrait être très important.

— Allez-y.

— Ne le prenez pas de mauvaise part, mais je voudrais savoir si vous n'avez jamais remarqué que votre frère s'adonnait à autre chose qu'à la boisson ?

— Vous voulez dire...

— C'est ça, dis-je doucement. Est-ce un toxicomane ? Ne l'avez-vous jamais vu fumer de cigarettes à la marijuana ?

Elle secoua vigoureusement la tête de gauche à droite.

— Bon. Merci, vous m'avez été d'un très grand secours.

— Maintenant, il faut que je m'en aille. Il va soupçonner quelque chose, si je reste absente trop longtemps.

— Je comprends parfaitement. Mais je garderai contact avec vous. Vous habitez la même maison que lui ?

— Oui. Mais ne me téléphonez pas. Il serait furieux. Je préfère que ce soit moi qui vous téléphone. Où puis-je vous atteindre ?

J'hésitai un instant avant de lui donner le numéro du bureau.

— Attendez un jour ou deux avant de me téléphoner. Peut-être aurai-je découvert quelque chose d'ici là. Je ferai en tout cas mon possible.

— Merci beaucoup.

— Au contraire, c'est moi qui vous remercie.

Elle sortit brusquement de la voiture et s'en alla d'un pas rapide. Les yeux fixés sur le rétroviseur, je la regardai s'éloigner puis disparaître dans la foule. C'était une gentille gamine. Et elle voulait

m'aider. Cela me changeait de tous les autres qui gardaient la bouche hermétiquement close. Rien de tel qu'une nouvelle piste pour vous régénérer.

Une nouvelle piste.

Je fronçai les sourcils. Était-ce vraiment une nouvelle piste ? Une route différente ? Évidemment, il se pouvait que cette fille fût correcte, qu'elle jouât franc jeu ; ce n'était peut-être qu'une petite fille perdue et qui n'avait personne à qui se confier. D'un autre côté, elle pouvait fort bien jouer la comédie. D'ailleurs, qu'est-ce qui me prouvait qu'elle était la sœur de Trent ?

J'essayai de repousser cette idée en poussant un profond soupir. Non, ce n'était pas le moment de me décourager. Si je continuais ainsi, je n'aurais plus confiance en personne. Le monde n'est pas si faux. Il reste encore pas mal de gens ordinaires ; des gens ordinaires, normaux, sincères qui posent des questions sincères et qui donnent des réponses sincères.

Comme ce type avec les cheveux coupés en brosse qui venait de s'arrêter à côté de la voiture et qui maintenant passait la tête par la portière.

— Dites, monsieur ! fit-il en m'apostrophant. Pouvez-vous m'indiquer comment me rendre aux puits de LaBrea ?

— Oui, certainement, répondis-je ; je me suis glissé sur la banquette et j'ai pointé mon doigt vers le sud. Suivez la Western Avenue jusqu'au Wilshire Boulevard, puis tournez à gauche à...

J'entendis à ce moment quelqu'un ouvrir l'autre portière, celle du côté du volant que je venais de quitter pour me rapprocher de l'étranger qui me demandait un renseignement. Je tournai la tête et vis un homme de petite taille s'installer au volant. Il me fit un signe de la tête, se pencha vers moi et je sentis quelque chose de dur contre mon côté.

— Tenez-vous tranquille, prévint-il. N'essayez pas de jouer les malins.

Je me tins tranquille. Je ne me sentais pas plus malin. Non, je ne me sentais pas plus malin que les gens ordinaires qui posaient des questions sincères et qui donnaient aussi des réponses sincères.

— Viens Fritz.

Le type aux cheveux en brosse ouvrit la portière de son côté et s'assit à côté de moi. J'étais coincé entre eux. La pression sur mon flanc gauche disparut aussitôt, mais elle fut immédiatement remplacée par une pression tout aussi menaçante du côté droit, tandis que le dénommé Fritz prenait la relève de son complice.

Celui qui s'était installé au volant mit la voiture en marche.

— Auriez-vous l'amabilité de me dire où nous allons ?

Il n'était apparemment pas aimable du tout car il ne me répondit

pas.

— Auriez-vous l'obligeance de baisser le pare-soleil ? J'ai le soleil en plein dans les yeux.

Personne n'abaissa le pare-soleil. Personne ne bougeait, ni ne parlait. Le plus petit conduisait et le grand se tenait immobile : je sentais quelque chose de très dur appuyé contre mes côtes.

— Vous êtes certains de ne pas vous tromper, les gars ? Je ne comprends rien à ce qui se passe.

— Tu comprendras.

C'était Fritz qui m'avait répondu tandis que l'autre émettait un son ressemblant à un aboiement.

Nous avons suivi Sunset Boulevard, en direction du coucher du soleil. La voiture s'arrêta une demi-douzaine de fois à des feux rouges. Je pouvais voir les autres voitures, les gens passer sur les trottoirs et j'eus même l'occasion de suivre longuement du regard une voiture de la police. Mais il m'était impossible de crier ou d'essayer de bouger. Pas avec Fritz à mes côtés, ni avec ce machin dur qui me faisait mal aux côtes.

Puis nous nous sommes engagés dans une petite rue. Nous nous dirigeons maintenant vers le sud. Le type au volant conduisait à son aise, sans se presser, comme si c'était une partie de plaisir. Qui sait, pour lui c'était peut-être vraiment une partie de plaisir ? En tout cas, il prenait son temps. Soudain je réalisai pourquoi.

Il attendait qu'il fasse nuit.

Je vis le jour décliner, les ombres s'allonger tandis que nous traversions Santa Monica. Nous avons de nouveau roulé pendant un moment vers l'ouest, puis encore une fois vers le sud. Nous avons traversé Venice au moment où les premiers réverbères s'allumaient. Le crépuscule s'installait maintenant sur l'océan. A partir de ce moment nous avons roulé beaucoup plus vite, le long de la grand-route, en direction de Long Beach.

Quelque part nous avons quitté la grand-route. Quelque part ailleurs nous avons pris une route conduisant vers les collines. Nous traversions un pays de dunes, parsemé de derricks. Nous étions en pleine région des puits de pétrole ; certains étaient toujours en exploitation, d'autres abandonnés.

Maintenant il faisait complètement nuit. La voiture cahotait sur une petite route qui ne valait guère mieux qu'une piste. Des dunes s'élevaient tout autour de nous. Pas une seule maison ici, rien que de l'espace vide, et les dunes grises essayant d'aller à la rencontre d'un ciel noir.

La route s'arrêtait brusquement au milieu du néant. Mais la voiture ne s'arrêta pas. Nous avons continué à rouler, au milieu du sable. Nous avons roulé droit devant nous, toujours dans le néant. Nous

avons roulé jusqu'à ce que nous ayons dépassé une dune énorme et que nous nous trouvions au pied d'un derrick. Il était vieux et rouillé, et le vent sifflait au travers de l'échafaudage.

La voiture s'arrêta.

— Sortez de là, m'ordonna Fritz.

Je me suis dit que c'était un endroit épouvantable pour mourir, mais je suis tout de même sorti de la voiture.

Fritz m'attendait. Il me prit par le bras et m'empêcha de bouger en attendant que l'autre type eût fait le tour de la voiture. J'avais du mal à les distinguer dans l'obscurité, mais je sentais très bien la poigne vigoureuse qui enserrait mon bras.

Non, c'est impossible, pensai-je. *Je vais fermer mon œil et lorsque je le rouvrirai, tout sera différent.* Je fermai mon œil et je penchai la tête en arrière.

Lorsque je le rouvris, je vis une étoile solitaire briller au-dessus de moi. En la voyant, je fis même un vœu. Mais j'étais toujours au même endroit, Fritz tenait toujours mon bras et l'autre gars était en train de me parler :

— Alors, Clayburn, si tu répondais à quelque questions, hein ? Pour qui travailles-tu ?

Ils m'avaient roulé. L'objet dur que j'avais senti contre mes côtes n'était pas un revolver mais la poignée métallique d'une cravache en cuir. Je la voyais assez distinctement et j'entendais Fritz la faire claquer doucement sur la paume de sa main gauche.

— Alors, qu'est-ce que tu attends ? fit le petit gars. Accouche.

Je levai la tête pour regarder l'étoile. Puis, brusquement, ce furent un million d'étoiles que je vis et je sentis quelque chose de brûlant couler le long de mon visage. Fritz me retint à temps pour m'empêcher de tomber.

— Un échantillon, déclara-t-il.

— Pour qui travailles-tu ? répéta le petit gars.

— Donnant donnant, dis-je en grognant. Dites-moi d'abord pour qui vous travaillez.

Cette fois-ci j'entendis la cravache avant de la sentir frapper l'autre côté de mon visage.

— Qui est-ce ? Allons, je veux des noms.

— Qui es-tu ? murmurai-je essoufflé. Joe Dean ?

Le vent sifflait dans le derrick. La cravache siffla aussi. Ma nuque devint brusquement insensible, mais pendant un instant seulement. Maintenant, au lieu d'une nuque, j'avais l'impression d'avoir un morceau de fer brûlant ; j'entendis de nouveau le sifflement de la cravache et je tombai à genoux. Le petit gars m'empêcha de m'écrouler à terre.

— Pour qui travailles-tu ? répéta-t-il une fois de plus.

— Est-ce que tu... tu fumes des cigarettes droguées ? articulai-je avec difficulté.

La cravache émit un bruit semblable à celui d'une serviette mouillée que l'on claque contre une planche, mais le bas de mon échine n'était pas une planche et d'ailleurs personne ne pouvait l'entendre car j'étais ici au milieu du néant. Personne ne pouvait l'entendre, mais je pouvais le sentir. Je sentais le feu inonder mes reins et le sang couler sur mes genoux meurtris. Je sentais aussi la main qui me tirait les cheveux.

— Tu ferais bien de te décider à parler, grogna le petit gars. Fritz perd facilement patience. Allons, pour qui travailles-tu ?

— Et toi, pour qui...

Je n'eus pas l'occasion de terminer ma phrase. La cravache s'abattit et j'essayai de détourner la tête. Je sentis quelque chose tirailler mes cheveux, mais pas de coup.

— Crétin ! hurla le petit gars. T'as frappé ma main ! Je crois que mon poignet est cassé.

Il me lâcha. Il gémissait et, de la main gauche, il tenait son poignet meurtri.

— Allons, bouge-toi, lui cria Fritz. Je vais lui régler son compte en vitesse.

Le petit gars fit deux pas en arrière pour permettre à son complice d'avancer vers moi.

— Écoute, fit-il, je n'ai pas toute la nuit à perdre avec toi. Ou bien tu réponds à nos questions, ou...

Je me relevai en vacillant un peu, je regardai Fritz s'apprêter à me frapper de nouveau.

— Bon, comme tu voudras ! fit Fritz en se penchant en avant et en abattant la cravache.

Tandis que son bras s'abattait en tenant la cravache, je me suis laissé tomber sur les genoux. En même temps, je me suis lancé la tête en avant, frappant mon adversaire un peu en dessous de la ceinture. Je frappai de tout mon poids et de toutes mes forces et il le sentit.

Au début, lorsqu'il ouvrit la bouche, je crus que c'était pour crier. Mais il lui était impossible de crier. Ce fut l'autre qui poussa des hurlements de protestation. Parce que le grand Fritz était tombé sur lui.

Je relevai la tête ; il ne me fallut qu'une fraction de seconde pour découvrir la main qui tenait la cravache. Je la tordis de toutes mes forces, puis je posai le pied sur les doigts et j'arrachai finalement la cravache. Il me fallut frapper trois fois avant que Fritz se tienne immobile. Le petit gars qui se trouvait en dessous avait cessé de crier. Je me demandais si lui aussi s'était évanoui.

Enfin, je le saurais dans une minute. Pour le moment, il fallait que

je les transporte dans la voiture et que je les conduise en ville.

Je me suis relevé, mais il me semblait que mes jambes ne me soutiendraient jamais. Je me suis penché sur Fritz tout en me demandant si j'aurais la force de le porter.

Je n'eus jamais l'occasion de le vérifier.

Parce que le petit gars n'avait pas perdu connaissance. Et aussi parce qu'il n'était pas sans moyens de défense.

Au moment où je me suis penché sur Fritz, le petit gars s'est mis à gigoter. Le temps d'un éclair et il s'était dégagé ; sa main gauche s'enfonça dans la poche de son veston et en ressortit aussitôt. Encore une seconde et il était sur les genoux. Je l'entendis pousser un grognement et je vis sa main pointée vers moi.

Un éclair rouge et un million d'échos rebondissant dans les dunes.

Un éclair rouge et je me mettais à courir en zigzaguant, essayant d'éviter le second éclair.

Les échos explosèrent de nouveau et je tournai brusquement vers la droite. J'avais du mal à courir, à me tenir sur mes pieds, même à respirer.

Encore un coup de feu. Mon cœur battait à tout rompre et j'avais l'impression que mes tempes allaient exploser. Ma nuque me faisait terriblement souffrir. Mais je devais continuer à m'enfuir. Il le fallait.

Je gravis une petite dune et je regardai en arrière. Je vis l'éclair rouge, mais n'entendis jamais les échos. Je fis encore un pas et tombai au milieu du néant.

CHAPITRE X

Il n'est pas tellement désagréable de se trouver au milieu du néant. Le seul ennui, c'est qu'on ne peut pas y rester très longtemps. Tôt ou tard quelque chose, une pulsation, un battement, s'amorce. Au début, ce n'est qu'une vague notion dont on se rend à peine compte ; puis vous commencez à réagir à ce battement, vous ressentez ses effets et enfin vous réalisez que cela se passe dans votre tête.

Puis la douleur vient par vagues, comme la marée montante qui déferle sur la plage. La plage, c'est votre corps. Votre corps qui est couché et qui sent la douleur monter et descendre, monter et descendre par-dessus votre tête, par-dessus votre nuque, par-dessus vos épaules, vos bras et votre poitrine.

Finalement vous vous dites qu'il serait temps de faire quelque chose et vous décidez, par exemple, d'ouvrir les yeux.

C'est ce que je fis, finalement. J'ouvris mon œil et je découvris que j'étais étendu au pied de la dune. J'avais probablement trébuché en franchissant le sommet et j'avais ensuite glissé jusqu'au bas de la pente. La balle du revolver ne m'avait pas atteint et la chute n'avait pas cassé d'os. J'avais mal uniquement à cause des coups de cravache, et c'était plus que suffisant. Mon corps tout entier me faisait mal.

Je demeurai étendu et mes mains commencèrent à palper mes membres et mon torse. J'étendis les jambes. Puis, lentement, je me suis assis et j'ai écouté.

Pas de bruit. Il n'y avait rien à entendre. Rien à voir non plus. Je levai la tête et parvins à distinguer la dune se profilant sur le ciel. L'étoile que j'avais vue tout à l'heure brillait plus que jamais.

Cette sale fichue étoile, c'était bien la dernière fois que je faisais un vœu en la voyant.

Je me demandais ce qui était arrivé à mes petits camarades de jeu. Est-ce qu'ils me cherchaient toujours dans l'obscurité ? Après tout, je pouvais à la rigueur me joindre au jeu. Pour le moment, je n'avais guère envie de jouer à cache-cache, mais je me rendais compte que je ferais beaucoup mieux de jouer que de rester immobile.

La dune était haute. Je commençais à me mettre debout lorsque je réalisai que ce serait probablement beaucoup plus facile de ramper. Ma progression était lente, mais pas trop irrégulière et bientôt je me suis trouvé accroché à la crête de la dune, en train de regarder dans la direction du derrick.

Maintenant mon œil s'était accoutumé à la lumière, ou plus

exactement au manque de lumière. J'eus beau scruter le sol, je ne voyais plus Fritz. Son corps avait disparu. Il en était de même de son petit compagnon.

Le plus important, ou le plus grave, était que ma voiture avait également disparu.

Évidemment, ils pouvaient être en train de m'attendre le long de la route, mais je n'avais pas le choix.

Je me suis mis debout et j'ai inspiré profondément. Mes côtes protestèrent, mais mes poumons étaient enchantés, aussi ai-je inspiré encore une fois. Et encore. Et encore. Peu à peu mon cerveau sembla s'éclaircir. Finalement je me rendis compte que j'étais capable de marcher.

Je me suis approché du derrick et j'ai commencé à examiner le sol. Le sable était couvert d'empreintes de toutes sortes : des empreintes de pieds, les empreintes du corps de Fritz et du mien, des traces de pneus. D'après celles-ci, je pus me rendre compte qu'ils avaient fait demi-tour et qu'ils étaient partis par où nous étions venus. Il n'y avait d'ailleurs pas d'autre solution.

Je suivis les traces en marchant lentement, prudemment. Finalement je pus apercevoir la route. Personne en vue.

Je me mis alors à marcher d'un pas plus décidé. Cela me parut une éternité avant d'arriver à la grand-route. Je passai encore une éternité à faire de l'auto-stop. Je me disais que cela n'intéresserait personne de ramasser au milieu de la nuit un étranger sanglant et borgne. Personne sauf peut-être un chauffeur d'ambulance.

La chance sembla enfin me sourire, car j'eus ce qu'il y avait de mieux après une ambulance. La voiture qui s'arrêta finalement était conduite par un certain D^r Engebrusher, de Santa Monica. Il manifesta aussitôt pour moi un intérêt professionnel. Il me déclara d'abord qu'il allait me conduire chez lui et le trajet dura assez longtemps pour que je puisse lui raconter nombre de détails au sujet de mes mystérieux assaillants.

Une fois arrivés chez lui, il pansa mes blessures. Je ne sais s'il crut à mon histoire, mais en tout cas il me soigna sans me poser de questions. Mais lorsque je lui demandai de pouvoir téléphoner, je crois qu'il réalisa que mon histoire était véridique.

Il m'écouta prévenir la police de Los Angeles que l'on m'avait volé ma voiture. Puis je leur ai raconté tout ce qui m'était arrivé. Ils furent très courtois ; ils me dirent de rester où j'étais et qu'ils allaient prier la patrouille mobile de me prendre en charge.

Puis j'ai demandé à parler à Tompson. Décidément la chance ne me quittait plus, car j'appris qu'il était toujours de service quoiqu'il fût très tard.

— Allô, ici Mark Clayburn. Je viens de faire mon rapport à vos

hommes. Cela vous intéresse de savoir de quoi il s'agit ?

Je l'entendis émettre un grognement, puis il parla plus distinctement :

— Qu'est-ce que vous avez encore fichu ? demanda-t-il.

Je lui expliquai ce que j'avais encore fichu. Je lui ai tout expliqué. Tout, sauf pourquoi. Je devais taire la raison de cette agression afin de protéger Bannock. Alors je lui ai dit que c'était parce qu'ils essayaient de découvrir ce que je savais des meurtres. D'ailleurs, en un sens, c'était la vérité. Enfin je fis une description aussi détaillée que possible de mes camarades de jeu.

— Vous reconnaissez le petit gars ? demandai-je. Est-ce que cela ne correspondrait pas par hasard à Joe Dean ?

— Oui, un peu. Même plus qu'un peu, mais ce n'était pas lui, répondit Tompson.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— D'après ce que vous dites, vous avez été ramassé vers quatre heures ou quatre heures et demie, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact.

— Et ils vous ont emmené vers le sud, puis il vous ont attaqué environ une heure et demie plus tard, disons même deux heures ?

— C'est à peu près ça. Je crois qu'il devait être environ sept heures.

— Eh bien, vers sept heures environ, Dean était assis dans ce bureau et il était en train de nous dire qu'il ne savait pas où Estrellita Juarez avait disparu.

— Ce devait donc être quelqu'un d'autre qui m'a attaqué, dis-je.

— Fatalement. Mais ne vous inquiétez pas, nous allons consulter nos dossiers. Nous aurons préparé des tonnes de photos avant votre arrivée ici et vous pourrez les examiner à votre aise.

— Merci...

— Il n'y a pas de quoi. Notre but est de faire plaisir.

Je raccrochai.

J'étais occupé à persuader le D^r Engebrusher d'accepter dix dollars lorsque la voiture de la patrouille mobile arriva pour me reconduire à Los Angeles.

A partir de ce moment nous nous sommes mis au travail.

Je dois avouer que les flics furent parfaits ; après tout, s'ils mettent quelque temps pour retrouver un assassin, je dois dire que je n'ai rien à reprocher à leurs méthodes.

Évidemment, ils ne m'ont pas immédiatement reconduit à Los Angeles. Ils m'ont ramené sur les lieux de mon martyre. Ils me demandèrent de reconstituer les faits et ils prirent note de tout ce que je disais et de tout ce que je faisais. Ils contactèrent les patrouilles de surveillance de la grand-route pour qu'elles viennent ratisser les lieux pendant la journée et essayer de retrouver les balles. Quant aux

caractéristiques de ma voiture ainsi que de l'auto de Fritz et de son petit compagnon, elles avaient déjà été communiquées à tous les postes de police des environs.

La voiture de la police était occupée par trois agents, et nous avons eu une conversation assez animée pendant le chemin du retour. Naturellement, ils voulaient connaître le plus de détails possibles sur l'affaire Foster. Et bien sûr, tout cela se passa d'une manière non officielle ; je dirais même sur un ton amical. L'un d'entre eux n'était pas d'accord avec ma théorie selon laquelle le meurtrier avait commis son forfait avec préméditation.

— Il devait être fou, pontifia-t-il. Oui, il faut vraiment être fou pour tuer une jolie fille comme Polly Foster.

» C'est vous qui l'avez trouvée, n'est-ce pas ? reprit-il en se tournant vers moi. Et d'après votre histoire, vous étiez allé chez elle pour chercher son autographe ?

— C'est la stricte vérité, répondis-je.

— Qu'est-ce que c'était comme genre de femme ? Je veux dire, dans l'intimité.

— Je suis désolé, mais je ne puis vous renseigner. Je ne l'ai rencontrée qu'une seule fois. Nos relations furent strictement verticales.

Il ne me comprit pas, mais le flic assis au volant éclata de rire.

— Ce sont tous les mêmes, dit-il. Tous ces gens de Hollywood. Une belle bande de cinglés qui n'arrêtent pas de créer des ennuis.

— Voyons, voyons, répliquai-je, vous savez très bien que c'est faux. Il y en a des centaines qui ne font jamais parler d'eux. Le monde du cinéma est plein de gens normaux, corrects et parfaitement bien élevés, tout comme à Olive ou à Maine. Ce sont uniquement les rares exceptions, ceux qui tournent mal, dont vous entendez parler. Ce sont eux qui donnent une mauvaise réputation à tout le paquet.

— Curieuse manière de parler pour un type qui vient de se faire casser la figure !

— Peut-être, mais c'est la vérité. Regardez, c'est la même chose dans la police ! Il est arrivé plus d'une fois qu'un flic tourne mal, n'est-ce pas ? Mais est-ce que cela veut dire que vous êtes tous des escrocs ?

— Il a raison, Evans, fit l'homme assis à côté de moi. Je m'excuse si mes réflexions au sujet de Polly Foster vous ont choqué, mais vous savez comme on devient après quelques années dans notre service.

Nous sommes arrivés à destination, mais je ne vis pas Tompson. Mon cas dépendait d'un autre département. Cette fois, je dus porter plainte et faire ma déclaration par écrit ; et, bien entendu, signer le tout. Puis un sergent m'apporta une pile de photos et je commençai à examiner des centaines de visages.

Ainsi que je l'ai déjà dit, tout se passait de la manière la plus

correcte qui soit, et aussi la plus parfaite. C'était agréable, pour une fois, de se trouver de l'autre côté de la barrière, surtout après les longs interrogatoires que j'avais dû subir depuis la découverte du meurtre de Polly Foster.

Je commençais même à jouir de la situation dont j'étais devenu le principal personnage ; les agents étaient vraiment aux petits soins pour moi tandis que j'examinais les photos et ils avaient l'air de s'intéresser réellement à mon cas. Mais leur intérêt cessa brusquement lorsque retentit la sonnerie du téléphone. Le sergent s'éloigna de moi pour décrocher.

Une minute après il se tourna vers moi :

— Ils ont retrouvé votre voiture, déclara-t-il.

— Hein ?

— Une patrouille l'a dénichée tout près de la grand-route, derrière le stand de tir, un peu plus bas que Santa Monica. Tout près de Washington Boulevard. Je crois que tout est en ordre. Vous pourrez vérifier s'il ne manque rien. Ils vont la ramener tout à l'heure.

— Rien sur les deux types ?

— Pas jusqu'à présent. Les recherches continuent. En attendant, voici un nouveau lot de photos, déclara le sergent tandis qu'un agent me remettait un second dossier.

Regardant ces nouveaux visages, je commençais à me demander si mes réflexions au sujet de l'intégrité des citoyens de Los Angeles n'avaient pas été trop optimistes. Le nombre des malfaiteurs semblait être infini.

Je vis des visages balafrés, des nez cassés, des oreilles en feuille de chou et des sourires sarcastiques ; la plupart de ces hommes avaient leur histoire inscrite sur leur visage et il était inutile de lire la description de leurs forfaits. Je sais que la théorie de Lombroso est tombée en discrédit, mais je trouve pourtant qu'une physionomie en dit long sur un personnage. J'avais déjà vu tellement de visages ressemblant à ceux-ci qu'il m'était impossible de les compter ; il y avait ceux que j'avais vus aux coins des allées sombres, ceux qui regardaient aux fenêtres crasseuses des cabarets louches, ceux qui traînaient dans les rues mal famées et les taudis.

Jusqu'à présent je n'avais pas encore retrouvé la photo de Fritz, ni celle de son copain qui ressemblait à Joe Dean. J'allais entreprendre l'examen d'une nouvelle pile de photos lorsque Tompson fit son entrée.

— 'Soir, dis-je. Je me demandais si vous alliez venir me voir. Je dois vous raconter *mon* histoire ?

— Pas le temps, répondit-il sèchement. Je pars à l'instant. Mais je me suis dit que les nouvelles vous intéresseraient peut-être.

— Quelles nouvelles ?

— Je viens d'être avisé que Tom Trent est mort. Je le regardai d'un air intrigué.

— Sa sœur l'a découvert dans le garage. Il y a cinq minutes. Une balle dans le cœur.

— Assassiné ?

— Sais pas. Probablement un suicide, répondit laconiquement Tompson et il me tourna le dos. Je vais voir.

— Je peux vous accompagner ?

— Vous connaissez le règlement.

— Mais je...

— J'enverrai quelqu'un vous voir demain. Ne vous tracassez pas, on ne vous oubliera pas.

J'acquiesçai d'un signe de tête tandis qu'il sortait.

Puis j'ai recommencé à regarder des photos. Mais je ne les voyais pas. Je ne voyais que Tom Trent, étendu, mort, dans son garage. J'étais certain que c'était un meurtre. D'ailleurs, n'avait-il pas été atteint au cœur ?

J'avais l'impression que le bureau commençait à tourner comme une toupie autour de ma tête ; mais la scène que j'avais devant les yeux demeurait parfaitement immobile. Elle était tellement claire que j'en voyais tous les détails. Il y avait cependant un détail que je devais absolument vérifier.

Je suis resté là pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que les premiers rapports commencent à arriver. Puis j'ai essayé d'interroger le sergent jusqu'à ce qu'il me donne tous les détails de l'affaire.

— Vous vous êtes trompé, me dit-il. Jusqu'à présent, tout tend à prouver que c'était bel et bien un suicide. Le revolver était encore dans sa main. Il s'est tiré une balle dans le cœur.

Alors je lui ai posé la question concernant le détail qui m'intéressait le plus. Le sergent parut intrigué, mais il me donna la réponse que j'attendais : quels vêtements avaient Trent et par où la balle avait pénétré exactement.

— Merci, répondis-je. Vous pouvez téléphoner à Tompson ou celui qui est chargé de l'affaire et lui annoncer qu'il ne s'agit pas d'un suicide.

— Non ?

— Non, répliquai-je en secouant la tête. Je suis absolument certain de ce que je dis. Même si Trent avait voulu se tuer, il y a une chose en tout cas qu'il n'aurait jamais faite. Il n'aurait jamais tiré une balle au travers du monogramme.

CHAPITRE XI

Les photos qui me furent soumises ne me permirent pas d'identifier mes assaillants. J'avais fini d'examiner des visages depuis un bon moment lorsque ma voiture arriva. Je fis le tour du propriétaire. Rien ne manquait, sauf l'essence qu'ils avaient consommée. Naturellement, je voulais traîner le plus longtemps possible pour prendre connaissance des rapports sur l'affaire Trent, mais ils me dirent de rentrer à la maison.

Il était très tard. Alors je suis parti. Malgré les bons soins du D^r Engebrusher, je sentais un terrible besoin de me reposer. Le lit de ma chambre d'hôtel me parut délicieux ! Je préférais dormir ici plutôt que dehors, au milieu des dunes, ou dans un cercueil comme Polly Foster, ou par terre, dans un garage, comme Trent. Seulement, lui, il n'était probablement plus par terre. Il était sans doute sur une table de marbre et le médecin légiste et ses jeunes acolytes formaient un cercle autour du trou presque rond laissé par la balle.

Oui, j'avais de la chance parce qu'ils ne m'avaient pas eu. Pas encore.

Je commençai à passer en revue les événements de la journée pour essayer de voir s'il n'y avait pas l'un ou l'autre détail que j'avais oublié ou négligé de considérer. Qui avait envoyé ces deux types ? Quelqu'un qui savait que j'allais à l'enterrement, ou qui m'y avait vu. Quelqu'un : il ou elle.

Billie Trent ? Elle jouait peut-être la comédie. Il était possible qu'elle fût venue me parler pour être certaine que je ne disparaîsse pas et donner ainsi le temps aux deux types de venir me rejoindre. Peut-être s'était-elle mise d'accord avec son frère, avaient-ils tout organisé à eux deux. C'était elle peut-être qui l'avait tué.

En ce qui la concernait, ce n'étaient pas les possibilités qui manquaient. Après tout, je ne la connaissais pas et je ne savais rien d'autre que ce qu'elle avait bien voulu me dire. D'une part, elle me paraissait n'avoir rien d'un meurtrier ; mais, d'un autre côté, la théorie de Lombroso est censée n'être plus valable.

Au fond, à quoi Cesaro Lombroso ressemblait-il ? J'inscrivis dans mon agenda que je devrais rechercher son portrait la prochaine fois que j'aurais une encyclopédie sous la main. Peut-être avait-il le visage d'un criminel. Cela correspondrait certainement à sa théorie. Qui sait, c'était peut-être lui l'assassin ? Non, ce n'était guère probable puisqu'il était mort près de cinquante ans plus tôt. En tout cas, pour le moment,

tout le monde paraissait mourir : Ryan, Foster, Trent. Ils avaient essayé de m'avoir. Ils avaient menacé Bannock. Bannock. Il faudrait que je lui parle demain. Mais en fait, qu'avais-je à lui raconter ?

Je n'en savais rien. La seule chose que j'avais apprise aujourd'hui, c'est qu'il était dangereux d'indiquer à des étrangers le chemin des puits de LaBrea.

Je me suis endormi au milieu de cette dernière pensée. Je me suis rendu aux puits de LaBrea et j'y ai rencontré quelques monstres préhistoriques. Ils étaient vivants dans mon rêve et je les ai tous vus. Mais en général je ne les voyais que par-dessus mon épaule, car ils ne cessaient de me pourchasser. Il n'y avait pas un seul herbivore dans toute cette bande. Ils avaient tous des dents énormes. Je vis le Kolmarsaurus, le Deanosaurus et l'Estrellitajuarus ; le Fritzopodus, le Bannockactyl et le Trent avec ses dix tentacules ; enfin il y avait le Marijuanus Rex. Celui-ci était un énorme ver blanc en forme d'une cigarette. De la lumière sortait de sa bouche ; il rampait derrière moi et il essayait de m'étouffer avec son haleine empoisonnée.

Oh, j'ai passé une nuit délicieuse, vraiment reposante ! Le plus curieux, c'est que, quand je me suis réveillé vers dix heures du matin, je n'étais même pas fatigué ; et après une bonne douche, je me sentis vraiment frais et dispos, à peine courbaturé. Lorsque je suis sorti pour aller prendre le petit déjeuner, je me sentais prêt à affronter n'importe quoi.

Mais j'étais surtout prêt à lire les journaux.

J'ai commencé à les regarder tout en sirotant mon café. Puis j'en ai terminé la lecture au bureau, avant d'ouvrir le courrier.

Pas une seule allusion à un meurtre.

D'un bout à l'autre il n'était question que de suicide. Les journalistes avaient évidemment exploité la situation en disant que Trent s'était suicidé par désespoir après l'enterrement de Polly Foster. J'étais certain qu'il n'y avait rien de vrai dans tout cela et j'ai sauté les colonnes mensongères de la première page pour lire les détails de la page deux. C'était peut-être moins passionnant à lire, mais cela ressemblait au moins à quelque chose.

Trent et sa sœur s'étaient rendus au cimetière. Ils étaient partis de là vers cinq heures et avaient été au restaurant. Puis ils étaient rentrés à la maison. D'après la jeune fille, Trent paraissait déprimé, mais ce n'était rien de bien terrible, en tout cas rien qui pût justifier les titres de la première page. Je me demandais si cette histoire romanesque entre les deux défunts n'était pas un produit du service de publicité de Kolmar afin d'essayer de lier les deux affaires entre elles. Enfin, j'aurais toujours le temps d'y réfléchir plus tard ; pour le moment, il était important que je sache ce qui s'était passé la veille au soir dans la vallée.

Trent s'était servi à boire tandis que Billie avait décidé de monter se coucher. Elle ne s'était pas déshabillée immédiatement ; elle s'était simplement étendue sur le lit et elle avait lu. Il était presque minuit lorsqu'elle avait regardé l'heure à son réveille-matin et elle réalisa à ce moment qu'elle n'avait pas entendu son frère monter.

Elle descendit et demanda à Gibbs, le domestique, si Trent était sorti. Gibbs déclara qu'il était sorti depuis une heure environ, à la suite d'un coup de téléphone. Gibbs n'y avait guère prêté attention ; il pensait que Trent avait pris la *station wagon* qui était garée près de l'entrée.

Billie Trent regarda par la fenêtre. La *station wagon* était toujours là. Ou son frère n'était jamais parti, ou il venait de revenir. Elle allait exprimer à haute voix ses pensées lorsqu'ils entendirent le bruit.

Au début, ils ne reconnurent pas un coup de revolver. Le garage se trouvait derrière la maison et les murs épais pouvaient étouffer pas mal de bruits et en tout cas les rendre méconnaissables.

Ils pensèrent immédiatement à un rôdeur. Gibbs proposa d'aller voir, mais Billie refusa de rester seule dans la maison.

Ils sortirent ensemble. Ils se dirigèrent vers le garage et Gibbs essaya d'ouvrir la porte. Elle était fermée à clé. Selon une logique bien féminine, Billie essaya la porte latérale du garage. Elle était ouverte.

Elle pénétra dans le garage. Tom Trent était couché sur le dos. Son corps était encore chaud. Et aussi le canon du revolver qu'il tenait à la main droite.

Billie appela Gibbs. Gibbs téléphona à un médecin, puis à la police, enfin au studio. Trent n'aurait certainement pas été d'accord ; il aurait sans doute voulu que le studio soit prévenu en premier lieu. Mais Gibbs en avait décidé autrement. Il vérifia aussi l'histoire de Billie Trent.

Ce qui voulait dire qu'elle était authentique. Ou bien qu'ils étaient de mère.

Bien sûr, ce n'était pas écrit dans le journal. C'était uniquement ce que je supposais pour le moment. Tous les journaux étaient d'accord pour dire que ni Billie ni Gibbs n'avaient vu qui que ce soit, qu'ils ne savaient pas qui avait téléphoné à Trent et qu'ils étaient incapables de dire si oui ou non ce revolver lui appartenait. Il avait une formidable collection de revolvers et de pistolets ; il avait même installé son arsenal dans le garage. Il y en avait sur les murs et dans les tiroirs. Et ce n'étaient pas les munitions qui manquaient. Bref, une scène idéale pour un suicide.

Ou pour autre chose.

Enfin, Gibbs et Billie Trent étaient sur la sellette. Et la police menait son enquête...

Ayant lu tout ce que les journaux avaient à dire de cette importante

affaire, je me suis mis à dépouiller le courrier. Il était temps que je prête attention à mon travail. J'avais presque oublié que j'étais toujours un agent littéraire après avoir perdu mon temps à me faire rosser et à découvrir des cadavres. Cette affaire de détective privé était vraiment très fatigante.

C'était un soulagement que d'ouvrir des enveloppes, de retourner à la réalité de cette chasse au trésor qu'est la vie quotidienne d'un agent littéraire. Une chasse au trésor à la recherche de petits morceaux de papier bleu. Certains sont des chèques. D'autres ne contiennent que quelques mots : *Désolés, pas pour nous*. Mais vous ne savez jamais ce qui va arriver. Au bout d'un temps, le facteur devient Mercure ; il vous apporte les messages des dieux. Et chaque fois que le téléphone sonne, vous sursautez.

Je sursautai.

— Allô ?

— Allô toi-même. Ici Bannock. T'as vu les journaux ?

— A l'instant.

— A l'instant ? Où diable étais-tu hier soir lorsque la radio a annoncé la nouvelle ? J'ai essayé de t'atteindre des dizaines de fois !

Je lui ai dit près de quel diable je me trouvais hier soir.

Il écouta sans m'interrompre une seule fois.

— Tu ferais bien de venir à mon bureau, décréta-t-il. Il y a pas mal de choses à mettre au point.

— Ce n'est pas possible pour le moment, répondis-je en voyant s'ouvrir la porte de mon bureau. J'ai de la visite. Je te téléphonerai plus tard.

J'ai raccroché puis je me suis tourné vers Al Tompson.

— Asseyez-vous, lui dis-je. Vous arrivez plus tôt que je ne le pensais.

— Oublions ça pour le moment. A qui téléphoniez-vous ?

— A un de mes amis, Harry Bannock.

— Encore lui ? Vous me cachez quelque chose, Clayburn.

— Jamais de la vie. Il voulait simplement savoir ce que je pensais des nouvelles.

— Alors, racontez-moi ce que vous en pensez.

— Moi, je pense comme Will Rogers. N'était-ce pas lui qui disait : « Tout ce que je sais, c'est ce que je lis dans les journaux » ?

— Vous êtes certain que c'est tout ce que vous savez ?

— Pourquoi ?

— Hier soir vous avez raconté une histoire invraisemblable au sergent Campbell. Il paraît que vous ne croyez pas à la version du suicide parce que la balle qui a tué Trent a traversé les initiales brodées sur son veston.

— Oui, je m'en souviens.

— Aviez-vous d'autres éléments en main pour confirmer vos soupçons ?

— Non. Pourquoi ?

Tompson ne me répondit pas. Je me penchai en avant.

— Il a été assassiné, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Ouais.

— Par qui ?

— Vous croyez peut-être que je serais ici si je connaissais la réponse à votre question idiote ?

— Alors comment savez-vous qu'il a été assassiné ?

— J'ai vérifié quelques détails. Pour commencer, le revolver n'appartenait pas à Trent. Nous avons trouvé un inventaire complet de son arsenal ; il avait dressé une liste de toutes les armes qu'il possédait, la date d'achat de chacune se trouvait également inscrite, et tous les permis étaient joints à son dossier. C'était un homme méthodique et prudent, du moins en ce qui concernait son passe-temps. L'arme qu'il tenait à la main lorsqu'on l'a découvert dans le garage ne se trouvait pas inscrite sur sa liste. D'ailleurs ce n'est pas lui qui aurait acheté un revolver aussi commun que ce 32.

Tompson se tut un instant, le temps d'allumer une cigarette.

— De plus, il n'était pas debout lorsqu'il a été tué, ajouta Tompson. Il a été tué lorsqu'il était couché. La balle l'a traversé et s'est écrasée sur le sol en béton.

— Cela ne prouve pas qu'il ne s'agit pas d'un suicide, fis-je remarquer.

— Évidemment, répondit Tompson et il souffla un nuage de fumée vers le téléphone. Mais c'est étrange qu'un type se couche ainsi par terre avant de se tirer une balle dans le cœur. Et c'est tout aussi étrange de le voir acheter ou emprunter un revolver alors qu'il a tout un arsenal sous la main. Et c'est encore plus rare de voir un type, qui tient une véritable comptabilité de toutes ses armes, s'amuser à limer le numéro de l'arme qu'il emploie pour se tuer.

— Cela dépend des circonstances.

— Le reste aussi. Un type du nom de Keasler est passé près de là à peu près à l'heure du meurtre. Il nous a déclaré qu'il a vu une voiture quitter la propriété de Trent. La voiture, d'après lui, devait avoir été en stationnement sous les arbres, près de l'entrée.

— Je me souviens de l'endroit. Il y a effectivement moyen de cacher une voiture à l'abri des regards indiscrets et il faut vraiment être d'une nature curieuse pour la dénicher sous les arbres.

— C'est ça. Nous avons d'ailleurs découvert des traces à cet endroit.

— Des traces de pneus ?

— Non, grogna Tompson. Quand moi je m'occupe d'une affaire, ce n'est jamais aussi simple que ça. On croirait que le hasard m'en veut.

Ce Keasler n'a pas pris note du numéro de la plaque. Il a simplement vu une grosse voiture noire s'éloigner. Une grosse voiture noire ! Il y en a au moins cent mille dans la ville. Mais enfin, c'est toujours une piste.

— Et miss Trent et le domestique ?

— Ils sont hors de cause.

— Et le coup de téléphone ?

— Qui sait ? fit Thompson en écrasant sa cigarette dans le cendrier. Je ne suis pas venu ici pour faire un rapport officiel. Je suis venu pour savoir si vous aviez des raisons sérieuses pour croire à un meurtre.

— Rien de spécial. Mais j'étais sérieux lorsque j'ai parlé du monogramme. Trent était un type assez vaniteux.

— C'était aussi un type assez inquiet. J'ai parlé avec sa sœur.

— Qu'est-ce qu'elle a raconté ?

Tompson me regarda en ricanant.

— Elle n'était pas au courant de vos aventures d'hier soir, dit-il enfin. Elle a émis la supposition que c'était peut-être vous qui aviez tué son frère.

— Quelle espèce...

— Voyons, calmez-vous, Clayburn, fit Thompson en redevenant sérieux. Elle n'a pas l'air d'avoir confiance en vous. Alors pourquoi avoir confiance en elle ? Vous l'avez rencontrée hier après-midi. Que vous a-t-elle raconté ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Oui, d'accord. Mais je ne suis pas convaincu que vous nous avez tout raconté. Qu'a-t-elle dit au sujet de Trent ? Et pourquoi est-ce à vous qu'elle s'est adressée ?

— Elle s'inquiétait pour lui. Depuis quelque temps, il s'était mis à se soûler assez souvent.

— Depuis quand est-ce que vous vous intéressez à ces choses-là ? Vous êtes le nouveau directeur de la Ligue anti-alcoolique ?

— Elle est venue me voir parce qu'elle savait que j'avais vu son frère, répondis-je en secouant la tête. Elle se demandait s'il pouvait y avoir un rapport entre ma visite et son comportement.

— Y en avait-il un ?

— Non.

— Bon, fit Thompson en se levant. Si vous le prenez comme ça.

— C'est la stricte vérité, répondis-je en l'accompagnant jusqu'à la porte. Ne vous tracassez pas, je vous préviendrai si je découvre quelque chose.

— Vous feriez mieux de ne pas essayer. Vous en avez déjà découvert plus qu'assez, Clayburn. Toute cette affaire sent mauvais. Et partant où vous allez, il y a un meurtre. Si jamais je découvre que vous nous avez caché...

— Faites-moi suivre si vous le voulez, dis-je en l'interrompant. Pour vous éviter cette corvée pour le moment, je vais vous dire où je me rends à l'instant. Je pars pour le bureau de Harry Bannock, pour y discuter de cette affaire. Est-ce que je peux parler de meurtre ? Ou dois-je attendre que les journaux de ce soir me raflent la primeur de la nouvelle ?

— Faites comme vous voulez, répondit-il en ouvrant la porte. Mais je vous préviens que je ne blague pas. Ne vous mêlez plus de cette sale affaire. Tout ce que je vous ai dit au début a deux fois plus d'importance maintenant. Il s'agit d'une grosse affaire. Et nous ne voulons pas qu'elle s'étende encore plus. A moins que vous n'ayez l'intention d'enrichir un entrepreneur de pompes funèbres.

— Je ne cherche à enrichir personne.

— Bon. Mais n'allez pas fourrer votre nez là-dedans, Clayburn. Sinon vous risquez de vous le faire caresser par une pelle.

CHAPITRE XII

Je me suis rendu en voiture jusqu'au bureau de Bannock.

Il avait une nouvelle réceptionniste. Il était possible que l'autre jeune fille fût partie après avoir appris qu'elle n'aurait jamais l'autographe de Polly Foster.

Je me suis présenté et j'ai demandé à voir Harry.

— Monsieur Bannock sera absent toute la journée.

— Il est chez lui ?

— Il n'a rien dit.

J'ai jugé inutile de présenter à cette jeune fille mes services de récolteur d'autographes. Je suis sorti, je me suis installé au volant de ma voiture et j'ai pris la route conduisant à la maison de Bannock. Un soleil resplendissant illuminait le Laurel Canyon, mais je n'étais pas d'humeur à apprécier la nature.

Il y avait trop de choses auxquelles il me fallait penser. Tom Trent était mort et, par conséquent, il était probable que Hamilton Brackett était prêt à annoncer de nouveaux dividendes à ses actionnaires. Qui sait ? Le tueur n'était peut-être autre que Hamilton Brackett à la recherche de clients.

Mais pourquoi choisir uniquement des vedettes des Studios Apex ? Cela me laissait songeur. Je me demandais ce que Abe Kolmar pouvait ressentir en voyant ses talents disparaître les uns après les autres. J'ai beaucoup réfléchi au sujet de Kolmar ; j'y ai tellement réfléchi que je suis presque entré en collision avec une voiture décapotable qui sortait de la propriété de Bannock. Ce n'était cependant pas la voiture de Harry.

Je me suis engagé dans le chemin privé, j'ai arrêté la voiture et j'ai fait à pied les quelques mètres me séparant de la maison. La porte s'ouvrit avant même que j'eusse l'occasion de sonner ou de frapper et mes narines humèrent le vieux parfum familial.

— Bonjour, fit Daisy.

— Est-ce que Harry est là ?

— Non. Pourquoi ? Vous aviez rendez-vous avec lui ? me demanda-t-elle l'air surprise.

— Je l'ai eu au téléphone ce matin et nous avons parlé de nous rencontrer. Alors je me suis rendu à son bureau et on m'y a déclaré qu'il serait absent toute la journée.

— Il ne m'a rien dit, fit Daisy en fronçant les sourcils. Mais cela ne doit pas vous empêcher d'entrer, Mark.

Elle me précéda jusqu'au salon.

— Vous prenez quelque chose ? me demanda-t-elle.

— Non, merci.

— Vous permettez que je prenne un verre ? Je suis trop nerveuse.

— Démoralisée ?

— Ça ne se voit pas, non ? Je suis terrifiée.

Ça, c'était son opinion à elle. Moi, je lui trouvais un air parfaitement normal. Un peu plus tôt, j'avais cru que je n'étais pas d'humeur à apprécier la nature, mais ça c'était avant que je voie Daisy. Aujourd'hui, elle était vêtue de pyjamas blancs d'intérieur, et lorsqu'elle s'assit sur le divan, un verre à la main, et qu'elle commença à s'étendre...

— Mark, où pensez-vous que Harry soit allé ?

— Comment le saurais-je ? Probablement à un studio. Vous savez comment il passe ses journées.

— Je sais comment il passait ses journées autrefois, avant que tout ceci ne commence.

Elle devait tout de même être assez nerveuse. Elle vida rapidement son verre, se releva et en un clin d'œil elle eut débouché une bouteille pour remplir son verre.

— Mais maintenant il ne me téléphone plus jamais pour me dire où je peux l'atteindre en cas de nécessité, ajouta-t-elle. Et je ne sais jamais à quelle heure il va rentrer.

— Peut-être la police est-elle en train de l'interroger au sujet de la mort de Trent.

Daisy sursauta et son verre déborda.

— Je... je n'y ai jamais pensé, répondit-elle.

— Au fait, où était-il quand c'est arrivé ?

— Mais... à la maison, répondit-elle en essuyant le dessus de la table. A la maison, avec moi. En fait, il est revenu à la maison à peu près à ce moment. Il était sorti au début de la soirée pour rendre visite à un client dans les environs de Pacific Palisades.

— Mais il était ici pendant la plus grande partie de la soirée ?

— Bien sûr, répliqua-t-elle en s'asseyant sur le divan et en commençant à vider son second verre. Mais Mark, vous posez tellement de questions au sujet de Harry que l'on pourrait croire que vous n'avez pas confiance en lui.

— Et vous, vous avez confiance en lui ?

Elle se mordit la lèvre.

— Évidemment. C'est mon mari.

— Je le sais. Je ne cesse de me le rappeler. Daisy me regarda en souriant.

— Vraiment ? fit-elle.

— Ouais, répondis-je en approuvant de la tête. Mais ce n'est pas

pour parler de cela que je suis venu ici.

— Pourquoi pas ?

Pendant un moment je me suis demandé si j'avais bien entendu. Elle s'en rendit probablement compte car elle se leva, s'approcha de moi, déposa lentement son verre et s'assit sur mes genoux.

Je n'ai pas bougé.

Je n'aurais d'ailleurs pas pu bouger parce qu'elle avait mis ses bras autour de mon cou et que sa tête reposait sur mon épaule. Je sentais la chaleur et le poids de son corps frémir contre moi. Son parfum m'enveloppait de toutes parts. Sa voix susurrant à mon oreille :

— Oh, Mark, comme je suis contente de vous avoir. Je suis si seule. J'ai tellement peur. Si seulement vous saviez ce que cela a été pour moi de passer toutes ces journées solitaires, de me demander ce qui allait encore arriver.

— Daisy, je vous en prie.

— Ne dites rien. Ne parlons pas pour le moment. Oublions tout ce qui s'est passé. Vous ferez ça pour moi, n'est-ce pas, Mark ? Vous m'aidez à oublier ?

— Ce n'est pas mon rôle, Daisy, répondis-je en détournant la tête. Je suis ici pour vous aider à ne pas oublier.

Son pyjama avait tendance à bâiller. Et moi à rester bouche bée. Je me tins immobile.

— Mark. Mon chéri. Essayez de comprendre...

Je n'allais pas la laisser finir ses phrases, ni quoi que ce soit d'autre si elle commençait à le faire. Je la repoussai doucement et je la tins à bout de bras.

— Je comprends, Daisy, dis-je calmement. Vous ne vous sentez pas du tout attirée par moi. Vous avez simplement peur.

— Oui, j'ai peur. Je vous l'ai déjà dit, non ? Pendant combien de temps croyez-vous que je vais encore tenir le coup ? J'en ai assez de voir des gens assassinés, d'autant plus qu'on a proféré des menaces à l'égard de Harry.

— Alors vous avez joué la grande scène de la séduction ! Tout ça pour en arriver à me faire promettre d'abandonner l'enquête.

Elle quitta mes genoux d'un tel bond que je crus qu'elle allait sauter au plafond. Littéralement. Au figuré, en tout cas, c'était exactement cela qu'elle faisait pour le moment.

— Vous abandonnerez ! s'écria-t-elle. Il le faut ! J'en ai assez. Ils ont tué Foster. Ils ont tué Trent. Ils ont essayé de vous tuer. Où cela s'arrêtera-t-il ? Vous voulez voir Harry mort, c'est ça.

— Calmez-vous, répondis-je. Prenez encore un verre. Même deux. Soulevez-vous si ça vous plaît. D'ailleurs cela vous fera du bien.

— Rien ne me fait du bien, répliqua-t-elle brusquement. Pas tant que cette tragédie dure. Il faut que vous laissiez tomber, Mark. Ne

voyez-vous pas que tout ce qui arrive est de votre faute ? Si vous n'aviez pas tout remis en question, il ne serait rien arrivé.

— De ma faute ? fis-je et je secouai la tête. Pour le cas où vous l'auriez oublié, je vous rappellerai que c'est Harry qui a loué mes services. Et vous vous souvenez pourquoi ? Parce qu'il doit tirer une situation au net afin de pouvoir réaliser la plus grosse affaire de sa vie. Vous aussi, vous avez misé gros dans cette affaire. Vous le savez.

— Pas assez pour risquer nos vies... la sienne et la mienne. Soyez raisonnable, Mark.

— Je suis raisonnable.

— Je vais en parler à Harry. Je ne sais pas combien il vous a promis, mais je veillerai à ce qu'il vous paye tout, absolument tout. Vous ne devez pas continuer uniquement pour l'argent.

— Croyez-moi, ce n'est pas seulement pour l'argent. Et je ne veux pas être payé avant d'avoir remis la marchandise.

Elle remplit son verre pour la troisième fois. Cette fois-ci elle le fit lentement, prudemment. Le verre ne déborda pas, mais lorsqu'elle se tourna vers moi, je me rendis compte qu'elle n'avait pas menti. Elle paraissait réellement nerveuse et je n'avais jamais entendu cette voix avec laquelle elle me parlait.

— Cessez de parler de marchandise. Je parle très sérieusement. Dès que je verrai Harry je vais lui demander de vous empêcher de continuer. Cette affaire a assez duré.

— Je suis désolé, mais elle durera encore, affirmai-je en me levant. Écoutez-moi, Daisy. Cela ne sert à rien d'essayer de me dissuader. L'affaire intéresse la police, à cause des meurtres. Si je quitte, cela ne les empêchera pas de poursuivre l'enquête.

— Laissez-les. Jusqu'à présent, ils n'ont rien fait.

— Qu'en savez-vous ? Ne sous-estimez pas la police. Les flics peuvent découvrir quelque chose d'un instant à l'autre. Tant mieux s'ils y parviennent. Mais s'ils ne découvrent rien, la situation restera tout aussi terrible que maintenant. Le meurtrier sera toujours en liberté. S'il a des projets, il les exécutera et cela lui importera peu que je poursuive mon enquête ou non. Il me semble que vous devriez rechercher mon aide. Plus on vous aidera, plus vite cette affaire sera réglée.

— Mark, vous me cachez quelque chose. Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous insistez tellement pour risquer votre vie et les nôtres aussi. Quelle en est la raison ?

— Je ne peux pas vous le dire, Daisy, répondis-je en touchant mon couvre-œil. Disons que je suis le défenseur d'une cause, et n'en parlons plus. D'accord ?

— Un défenseur ! s'écria-t-elle en déposant brusquement son verre. Attendez seulement que j'en parle à Harry. Il vous forcera à

abandonner immédiatement. Alors autant cesser maintenant.

— Lorsqu'il me dira d'abandonner, dis-je en haussant les épaules, j'abandonnerai sans discuter. En attendant...

— Où allez-vous ?

— Il faut que j'aille poser quelques questions à un certain personnage, répondis-je en me dirigeant vers la porte. Dites à Harry que je lui téléphonerai.

— Mark...

Elle n'était plus en colère. Bien au contraire, elle était douce. Très douce et câline.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je en faisant semblant de ne pas savoir ce qu'elle voulait.

— Devez-vous vraiment partir ?

— Oui, absolument. J'en suis désolé, Daisy. Sincèrement.

— Moi aussi. Je... je ne joue pas la comédie, vous savez, plus maintenant. Je vous aime bien, Mark.

— Moi aussi, je vous aime bien, Daisy. C'est pour cela que je vais essayer de sauver la fortune de la famille.

Elle poussa un soupir.

— Bon, dit-elle. Mais vous êtes tout de même un imbécile entêté ! Ne pourriez-vous pas au moins m'embrasser ?

— Non, je ne pourrai pas au moins vous embrasser. Et vous le savez parfaitement bien.

— Vous avez peut-être raison.

— Je sais que j'ai raison. Et vous aussi vous le savez. A bientôt, Daisy.

— Promettez-moi d'être prudent.

— Je suis toujours prudent. Vous venez d'en avoir une démonstration.

Je l'ai quittée sur le pas de la porte et j'ai traversé le hall. Cela faisait du bien d'être de nouveau à l'air frais, mais je préférais le parfum que j'abandonnais derrière moi.

Tout en m'éloignant au volant de ma voiture, je me suis demandé ce qui m'arrivait. Était-ce la vieillesse qui commençait à s'installer ? Peut-être ; pourtant je n'en avais remarqué aucun des symptômes quand Daisy Bannock avait passé ses bras autour de mon cou.

Alors, que se passait-il vraiment ? Pourquoi n'avais-je pas voulu jouer la comédie avec elle ? Maintenant j'allais sûrement recommencer à avoir des ennuis.

Pourquoi me suis-je arrêté devant ce *drug-store* ? Pourquoi ai-je téléphoné aux Studios Apex et ai-je demandé à parler à M. Kolmar ? Pourquoi me suis-je donné la peine de me renseigner pour savoir si cet après-midi il était chez lui plutôt qu'au studio ? Et pourquoi suis-je retourné à ma voiture pour me diriger aussitôt vers la vallée de San

Fernando ?

J'avais déjà eu mon compte dans la vallée de San Fernando. Assez pour m'en souvenir le restant de mes jours. En m'y rendant de nouveau, je risquais fort d'en diminuer considérablement le nombre.

Et en me rappelant Abe Kolmar, ce petit gros au visage rubicond, je ne parvenais pas à comprendre pourquoi je préférais sa compagnie à celle de Daisy. Daisy avait des cheveux dorés virant sur le roux, et aussi un pyjama en satin blanc. Kolmar était chauve, et je parie qu'il n'a pas de pyjama en satin blanc.

Alors, pourquoi y aller ?

Mark Clayburn, le défenseur d'une grande et belle cause, s'engageant dans la vallée au volant de sa vieille bagnole. Voici venir Clayburn, le valeureux chevalier. Païens, préparez-vous à vous défendre !

Il faisait chaud cet après-midi dans la vallée. Je transpirais à grosses gouttes. Je suis toujours lorsque je suis passé devant la propriété de Tom Trent. Pourtant il n'y avait pas signe de vie. Il fallait s'y attendre. Mais y avait-il signe de mort ?

Il n'y avait pas de voitures de police, non plus. Tant mieux. Peut-être le regretterais-je plus tard. Une voiture de police dans les environs pouvait être utile.

Je continuai à avaler les kilomètres. Kolmar habitait très loin, au moins huit kilomètres plus loin que Trent. Au fond, cela n'est pas tellement loin. Un homme pouvait couvrir cette distance en fort peu de temps. Je demanderais peut-être à Kolmar ce qu'il en pensait.

D'un autre côté, je ne le ferais peut-être pas. Mieux valait attendre d'abord.

J'ai attendu et j'ai vu son ranch s'étendre devant mes yeux.

C'était un ranch authentique. Oui, Kolmar avait réellement un ranch et qui était certainement assez étendu pour que Kolmar puisse y tourner des films. Cette réflexion me rappela que c'était ici que Dick Ryan était mort. Oui, ici ; et la même chose est arrivée à Tom Trent, à huit kilomètres d'ici. Très intéressant.

La voiture passa entre les poteaux d'une barrière et grimpa une longue côte. La maison, très grande, se trouvait loin de la route. Je vis un corral et quelques bâtiments annexes griller au soleil.

Une nouvelle Hillman-Minx était arrêtée le long d'une véranda. Quelqu'un, un chiffon à la main, était occupé à faire briller les pare-chocs.

Je me suis arrêté derrière l'autre voiture et j'ai coupé le contact. Puis, je suis sorti de ma voiture. Le type qui faisait reluire les pare-chocs leva la tête et vint à ma rencontre.

— Qui cherchez-vous ? demanda-t-il.

Je l'ai dévisagé un instant, puis j'ai senti tous mes muscles se raidir.

— Vous ! m'exclamai-je.

Je fis deux pas en avant et mon poing droit remonta à une vitesse foudroyante. J'entendis un son mat, un grognement, puis de nouveau un son mat au moment où le type s'écroulait à mes pieds.

Je suis demeuré quelques instants à regarder le visage de la petite brute qui se trouvait hier soir avec Fritz.

J'avais mal au poignet et je m'apprêtais à le frotter contre la paume de l'autre main lorsque j'entendis du bruit. Je relevai la tête. Un homme était apparu sur le porche de la maison ; c'était un petit gros au crâne chauve.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria-t-il.

— Je payais simplement mes dettes, répliquai-je. Depuis hier soir je devais à ce type un droit au menton. Depuis qu'il m'a fait passer un mauvais quart d'heure.

— Vous êtes Clayburn, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Je suis Abe Kolmar.

— Je le sais. Je venais vous voir.

— Est-ce une raison pour attaquer un de mes employés ?

— Je viens de vous dire pourquoi je l'ai frappé. C'est un des deux types qui ont essayé de me tuer.

Kolmar secoua la tête.

— Vous feriez bien de le regarder convenablement. Cet homme n'aurait pas pu vous tuer. Il se fait que je sais où il se trouvait au moment où vous avez été attaqué. Et la police le sait aussi, parce que c'est là qu'il était... au commissariat.

Je regardai l'homme étendu à mes pieds. Il commença à gémir, puis à bouger les bras d'abord, les jambes ensuite.

— Attendez un moment, dis-je après l'avoir attentivement dévisagé. Oui, il est possible que je me sois trompé...

— C'est Joe Dean, déclara Kolmar. C'est mon chauffeur. Vous vous êtes effectivement trompé.

— Je suis désolé. Pourtant j'aurais juré...

— Une très grosse erreur, fit Kolmar en approuvant de la tête. Et si maintenant vous vous donniez la peine d'entrer afin que je puisse m'occuper de vous.

— Enfin...

— Allons, entrez, grommela Kolmar en faisant un geste impatient de la main.

Mon regard suivit ce mouvement. Je vis alors que la main tenait un revolver.

— Par ici, dit-il.

Je n'avais rien d'autre à faire que d'aller par ici.

Le revolver était braqué sur moi, à la hauteur de la ceinture.

— Rien de cassé ? cria-t-il.

Joe Dean venait de s'asseoir. Il se tâta la mâchoire et il continuait à gémir.

— Vous l'avez eu ? Voilà donc le salaud qui m'a frappé. Cachez votre revolver, A. J. Je veux m'en occuper personnellement.

— Venez, lui dit Kolmar. Nous allons régler ça à l'intérieur.

Dean se releva et gravit aussi vite que possible les marches du perron.

— Attendez que je lui règle son compte, fit Dean d'une voix essoufflée. Ah, on frappe sans prévenir, hein ? Je vais le vider de ses entrailles, cet espèce de...

— Taisez-vous ! hurla Kolmar.

Dean se tut. Nous sommes entrés dans un petit salon.

— Là-bas, fit Kolmar en me montrant de la main, ou plutôt du revolver, un coin de la pièce.

Dean commença à me suivre.

— Restez où vous êtes, lui ordonna Kolmar.

— Mais je veux seulement lui donner...

— Ne vous occupez pas de ça pour le moment.

— Je m'excuse, articulai-je en me tournant vers Dean. J'en suis sincèrement désolé. Je vous ai pris pour quelqu'un d'autre, pour un des types qui ont essayé de me tuer hier soir. Vous lui ressemblez tout à fait. Il est normal que je me sois trompé.

— Oui, et quoi encore ? Vous venez gentiment vers moi puis tout à coup vous me frappez ! Si A. J. ne me donne pas l'occasion de vous corriger, je...

— C'est la vérité, dis-je en l'interrompant. Vous ressemblez tellement à cet homme que vous pourriez être son frère. Avez-vous un frère, Dean ?

— Non.

— Sortez, lui ordonna Kolmar.

— Minute, A. J.

— Sortez.

— Bon, bon, répliqua Dean en se dirigeant vers la porte. Mais je n'oublierai pas. Vous aurez de mes nouvelles.

Et il sortit.

— Vous êtes certain qu'il n'a pas de frère ? demandai-je.

— Comment le saurais-je, Clayburn ? répondit Kolmar en haussant les épaules.

Le revolver continuait à me regarder de son œil unique. A nous deux, nous formions une belle paire, seulement je n'avais aucune envie d'en rire pour le moment.

— Et si, pour changer, c'était moi qui posais les questions ? fit Kolmar.

— Allez-y, répondez-moi. Mais pourquoi ne mettez-vous pas ce machin de côté ? Vous n'allez tout de même pas me tuer.

— N'en soyez pas si certain.

— Pour vous dire la vérité, je ne le suis pas.

Ce ne fut pas facile, mais je parvins tout de même à esquisser un sourire. Et Kolmar déposa le revolver sur la table. Mais pas à portée de ma main.

— Quel intérêt avez-vous à vous mêler de cette affaire, Clayburn ?

— Je cherche des éléments pour une histoire. Trent ne vous l'a pas dit ?

— Pourquoi Trent aurait-il dû me raconter quoi que ce soit ?

— Voilà une des choses que je voulais découvrir. Trent travaillait pour vous. Polly Foster travaillait pour vous. Dick Ryan travaillait pour vous. Et ils sont tous morts !

— Alors ?

— Ce n'est peut-être qu'une coïncidence. Mais je ne le pense pas.

Je crus qu'il allait ramasser le revolver, mais au dernier instant sa main changea de trajectoire et s'engouffra dans sa poche pour en ressortir aussitôt en tenant un mouchoir. Il s'épongea le front. Et il y avait beaucoup à éponger. Sur le front et dans la nuque.

— Que voulez-vous insinuer, Clayburn ? Que c'est moi qui les ai tués ? C'est impossible. La police connaît mes alibis.

— Je ne dis pas que c'est vous qui avez appuyé sur la gâchette, non. Mais vous avez des gens qui travaillent pour vous.

— Des tueurs ?

— Il y a quelques instants seulement, ce Joe Dean voulait régler mon cas.

— Vous l'aviez frappé. Alors, naturellement, il s'est fâché.

— Naturellement.

— Mais ça ne veut pas dire qu'il vous aurait tué. Et ça ne veut pas dire non plus qu'il serait prêt à tuer quelqu'un d'autre.

— Il a un casier judiciaire à Détroit.

— Comment le saurais-je ? Pour moi, il n'est que mon chauffeur.

— Et il travaillait aussi pour Dick Ryan.

— C'est exact, répliqua Kolmar en remettant le mouchoir dans sa poche. Il travaillait pour Dick Ryan, et Ryan a été assassiné. Vous savez ce que ça m'a coûté de voir ce garçon claquer alors que j'étais au milieu d'une production ? Et tout ce qui le concernait a été réduit à néant lorsque les journaux s'en sont emparés. Et il a fallu qu'ils y ajoutent encore une affaire de cigarettes droguées !

— Je le sais.

— Vous voulez savoir autre chose ? fit Kolmar d'un ton désespéré. Polly Foster m'a également coûté une fortune : sept bobines étaient déjà terminées et il n'en restait plus que trois à faire. Maintenant elle

est morte. Vous voyez dans quelle situation je me trouve !

— J'en suis désolé.

— Ah, vous en êtes désolé ! Et Trent ? Nous avons tout un programme pour lui. On se préparait à en faire un nouveau personnage, un personnage sympathique. C'était peut-être un nouveau héros que nous avons trouvé. Et qu'est-ce qui se passe ? Bang !

— Je m'en suis rendu compte.

— Alors rendez-vous compte de ceci, Clayburn. Est-ce que je vais me suicider en tuant mes propres vedettes ? Aurais-je intérêt à jeter comme ça un million de dollars par la fenêtre ? Cela ne tient pas debout !

— Voilà tout le drame, répondis-je. Il n'y a rien qui tienne dans cette histoire. Rien. C'est pour cela que je saute sur le moindre indice, sur tout ce qui pourrait peut-être conduire à une piste. Pour commencer, il y a le fait que tous ces gens travaillaient pour vous.

— Et vous croyez que je n'ai pas été frappé par ce fait ? Peut-être est-ce un de mes concurrents ; il y en a dans le tas qui ne se gêneraient pas pour tuer leur mère. Prenez un type comme Sam Hague.

— C'est ridicule, dis-je en secouant la tête. Vous le savez parfaitement bien.

— Alors quelle autre solution puis-je envisager ? C'est une histoire de fous.

— Il y a une autre solution possible, dis-je lentement. Et c'est pour cela que je suis venu vous voir.

— Quoi ?

— Les cigarettes droguées.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Oh si, vous le savez très bien. On a trouvé des mégots dans la roulotte de Ryan, n'est-ce pas ? Je suis certain que cela fait partie du tableau qui nous intéresse. Est-ce que Polly Foster fumait de ces cigarettes ? Et Tom Trent ?

— Mais vous êtes fou, Clayburn ! répliqua Kolmar en haussant les épaules. Je n'emploie personne sans être certain de sa moralité. Tous ceux qui travaillent pour moi sont des gens... heu... propres.

— Pourtant vous avez Dean. Il a un casier judiciaire.

— Dans ce cas, il est possible que je le mette à la porte. Non, Clayburn, croyez-moi, ces ragots au sujet de cigarettes droguées ne signifient rien du tout.

— Je suis persuadé du contraire. Je crois même que c'est la clé de tout le mystère. J'étais venu ici dans l'espoir que vous pourriez me donner quelques renseignements. J'espérais que vous pourriez m'aider. Sinon, tant pis, je devrai continuer à chercher !

— Et tout ça pour publier une de vos histoires dans un de ces sales magazines, hein ?

— C'est un moyen de gagner sa vie.

— Gagner sa vie ? répéta Kolmar et il fit le tour de la table pour s'approcher de moi. Vous parlez de gagner sa vie après ce qui m'est arrivé ? Je vais vous dire quelque chose, Clayburn. Ces tueries m'ont coûté mes meilleurs talents. Jusqu'à présent j'ai perdu plus d'un million. Pendant combien de temps croyez-vous que je vais encore rester à regarder ces choses se passer, sans rien pouvoir faire pour les empêcher ?

» Vous croyez sans doute que je suis aveugle, ou idiot ? Je sais très bien ce qui se passe. C'est une conspiration, voilà ce que c'est. Vous vous imaginez que vous pouvez vous moquer de moi, hein ? Peut-être les flics ont-ils cru votre histoire invraisemblable selon laquelle vous vouliez écrire une nouvelle pour un magazine. Mais à moi, on ne la fait pas.

» C'est du camouflage, hein ? Avouez que j'ai raison. Quelqu'un est derrière tout cela ; quelqu'un qui veut me ruiner. Et vous savez qui c'est. Parce que vous travaillez pour eux.

— Ce n'est pas vrai.

— Et moi je dis que oui, répliqua-t-il en se penchant vers moi. Et je sais pourquoi vous êtes venu me voir. Vous voulez conclure un marché, hein ? Bon, allez-y. Je veux bien marcher dans le jeu. Dites-moi combien vous voulez pour laisser tomber votre enquête. Mais vous devez me promettre de me donner les noms. Je veux savoir qui essaye de me couler.

— Vous avez mal compris, monsieur Kolmar. Personne ne cherche à vous couler.

— Allons, cessez de tergiverser et dites-moi combien.

— Je n'ai pas besoin de votre argent. Je veux uniquement faire cesser ces meurtres.

Kolmar poussa un grognement et me tourna le dos.

Je me suis levé.

— Qu'est-ce que vous faites ? me demanda-t-il.

— Je m'en vais, répondis-je. Puisque vous ne voulez pas m'aider, je devrai me débrouiller pour trouver quelqu'un d'autre.

— Vous n'irez nulle part.

Il avait dit cela d'un ton énergique et lorsqu'il se tourna de nouveau vers moi, je vis qu'il parlait très sérieusement. Parce qu'il tenait le revolver à la main.

— Vous vous imaginez que je vais vous laisser sortir comme ça ? Non, Clayburn, jamais de la vie. Pas avant que vous m'ayez dit la vérité. Pas avant que vous m'ayez dit pour qui vous travaillez, pas avant que je connaisse leurs projets.

— Sincèrement, monsieur Kolmar...

— Sincèrement ! Vous parlez de sincérité ! Cela n'existe pas dans ce

monde-ci. Je sais de quoi je parle. Cela fait des jours et des nuits que je réfléchis à la situation. Des jours et des nuits entières passés seul dans mon bureau. Pourquoi m'en veut-on ? Je suis un petit indépendant ; pourquoi m'en vouloir, à moi ? On fait tout pour m'acculer à la faillite. Ils sont tous contre moi.

Il tremblait et la sueur coulait à flots le long de son front, inondait ses sourcils et s'infiltrait dans ses yeux. Mais sa main tenait fermement le revolver.

— Aujourd'hui, j'aurais été incapable de travailler, Clayburn. J'étais assis à mon bureau et j'avais l'impression que j'allais me faire sauter la cervelle. Je me suis senti obligé de rentrer à la maison. J'ai dû avoir un pressentiment que quelque chose allait se passer. Et j'ai eu raison. Parce que maintenant vous êtes ici, et vous allez rester ici jusqu'à ce que vous vous décidiez à parler.

— Mais je ne sais rien, je vous le jure.

— Vous me le jurez ! Allez-y, jurez ! Mais dépêchez-vous. Je vous donne dix secondes, Clayburn. Dix secondes pour parler, sinon je tire.

— Vous êtes fou !

— Bon, je suis fou. Quelle différence cela fait-il ? On me tue mes meilleures vedettes, on veut m'empêcher de faire des films, on veut ruiner mes affaires. Maintenant, peu m'importe ce qui arrive. Mais, avant tout, je veux savoir qui l'a fait, c'est tout. Et à moins que vous vous décidiez à parler...

Je poussai un soupir.

— Bon, bon, vous gagnez, dis-je. Mais vous feriez bien de ne pas laisser Tompson vous voir avec ce revolver à la main.

— Tompson ? Ce flic ?

— Il vient d'arriver en voiture, répondis-je. Je le vois se diriger vers l'entrée de la maison.

Je fis un signe de tête en direction de la fenêtre. Kolmar se retourna.

— Où ? demanda-t-il.

Je ne lui répondis pas. J'étais trop occupé à bondir sur lui. Je saisis la main tenant le revolver, et je donnai presque simultanément un coup de genou contre son coude. Le revolver tomba à terre. Kolmar poussa un grognement et essaya de me saisir au cou. D'un coup de poing, je repoussai sa main.

Puis j'ai ramassé le revolver.

— Je suis désolé, dis-je, mais il y a déjà eu assez de tueries comme ça. Asseyez-vous et calmez-vous, monsieur Kolmar. Je sais très bien ce que vous ressentez, mais essayez de comprendre ceci : je ne sais pas qui a assassiné vos vedettes. Mais j'ai l'intention d'aider la police à le découvrir. Et si j'apprends quelque chose, je m'empresserai de vous le rapporter.

Il se laissa tomber dans un fauteuil. Il semblait nager dans un bain de transpiration.

— Donnez-moi ce revolver, parvint-il enfin à dire.

— Non. Je le prends avec moi. Vous n'avez pas besoin de revolver, monsieur Kolmar.

— Si, j'en ai besoin. Donnez-le-moi.

Je ne lui répondis pas.

Je commençai à me diriger vers la porte.

— Vous feriez mieux de me le donner, dit-il d'une voix essoufflée. J'enverrai Dean à votre poursuite. Il sera enchanté de le faire.

— Je vous le déconseille. Vous avez déjà perdu suffisamment d'employés.

Il ne trouva pas de réponse à ma réplique.

Je l'ai abandonné à son fauteuil et à sa transpiration.

Lorsque je suis sorti de la maison, je vis que le soleil était déjà fort bas. La Hillman-Minx était toujours là, mais il n'y avait pas de Joe Dean en vue. Je n'ai d'ailleurs pas essayé de le chercher.

J'ai déposé le revolver dans le vide-poche et j'ai repris la route de la ville. Il y avait un bon bout de chemin à faire, mais ce n'était pas la première fois que je le faisais. Une fois de plus il faisait nuit lorsque je suis arrivé. Il était six heures et demie lorsque j'atteignis le bas de la ville.

Il était temps de manger ; mais je devais d'abord faire un saut jusqu'au bureau. Peut-être pourrais-je atteindre Bannock au téléphone. Peut-être y aurait-il du courrier pour moi.

Je n'ai pas téléphoné à Bannock, et il n'y avait pas de courrier. Par contre, il y avait autre chose qui m'attendait. Un visiteur se trouvait sur le palier mal éclairé.

J'arrivais à la dernière marche lorsque j'aperçus le visiteur et je regrettais déjà de n'avoir pas pris le revolver. La silhouette fit demi-tour et je vis un visage blême et de grands yeux tout ronds.

— Vous voilà enfin !

— Oui, en effet, répondis-je. Comment allez-vous, mademoiselle Trent ?

CHAPITRE XIII

— Cela fait plus d'une heure que je vous attends, dit-elle. Je suis venue directement ici, dès qu'ils m'ont laissé quitter le commissariat.

— Nous serions plus à l'aise pour parler dans mon bureau, non ? demandai-je en tournant la clé dans la serrure.

— Y sera-t-on en sécurité ?

Je me suis retourné pour la regarder.

— Vous avez peur que je vous assassine ?

— N-non, répondit-elle en rougissant. La police vous a répété ce que je leur ai dit, n'est-ce pas ? Je m'excuse de ce qui est arrivé, j'en suis vraiment désolée. J'avais tellement peur que je ne savais plus ce que je disais.

— Je le comprends. Allons, n'en parlons plus.

— Puis j'ai appris que vous aviez été attaqué ; j'étais honteuse de vous avoir soupçonné. C'est à cela que je pensais maintenant lorsque je vous ai demandé si nous serions en sécurité dans votre bureau. Est-ce qu'on vous a suivi jusqu'ici ?

— Pas que je le sache. Et vous ?

— Je ne le crois pas.

J'ouvris la porte et tournai l'interrupteur.

— Nous ne sommes pas obligés de rester ici. Je vais simplement jeter un coup d'œil au courrier.

Je ramassai la pile de lettres que le facteur avait glissées sous la porte. Pour autant que je pouvais m'en rendre compte, il n'y avait rien d'urgent.

— Si nous allions dîner quelque part ? déclarai-je, après avoir déposé le courrier sur mon bureau. Je meurs de faim.

Elle approuva de la tête.

Nous sommes descendus et nous sommes entrés dans le premier restaurant venu, de l'autre côté de la rue. Il apparut qu'elle avait tout aussi faim que moi. Nous n'avons presque pas parlé du tout, du moins jusqu'à ce que nous ayons chacun fait disparaître un imposant bifteck.

Puis je lui ai raconté tout ce qui était arrivé depuis que je l'avais quittée après l'enterrement de Polly Foster, y compris ma récente interview avec Kolmar et son chauffeur.

— Ils vous ont menti, affirma-t-elle. Je le sais.

— Comment cela ?

— Dean a un frère. Ce n'est pas son frère jumeau, mais il en a tout à fait l'air. Je l'ai vu lorsque je suis allée voir Tom un jour qu'il

tournait au ranch.

— Vous en êtes certaine ?

— Absolument. Il s'appelle Andy. Croyez-vous...

— Que Kolmar l'a chargé lui et l'autre type de me rosser ? Oui, c'est fort probable.

— Alors, c'est peut-être lui le meurtrier.

— C'est évidemment à envisager, mais j'en doute. Ce qu'il m'a dit me paraît parfaitement logique. Il a engagé une fortune dans son affaire, aussi je ne vois pas pourquoi il s'amuserait à tout gâcher en liquidant ses principales vedettes. Du moins, s'il voulait le faire, il attendrait que les films soient terminés. D'ailleurs, il n'y a pas de motif apparent. Est-ce que Kolmar s'est jamais disputé avec votre frère ?

— Non. Je ne le crois pas.

— Vous voyez ? Comme je le disais, il n'y a pas de motif apparent. A moins que nous n'en découvriions un, nous devons éliminer Kolmar de la liste des suspects.

Billie Trent poussa un long soupir.

— Alors pourquoi a-t-il envoyé ces deux hommes à vos troussees ? demanda-t-elle. Ils vous ont menacé de mort, non ?

— C'est parce qu'il a peur. Je vous ai décrit son comportement avec moi. Tous ces meurtres lui ont donné le complexe de la persécution. Il s'imagine que tout le monde lui en veut ; il est persuadé que ses vedettes ont été assassinées dans le seul but de le ruiner.

— Mais c'est insensé !

— Bien des choses insensées se sont déjà passées dans le monde du cinéma. Bref, Kolmar a appris que je faisais une enquête ; il en aura probablement déduit que je faisais partie de la conspiration destinée à le ruiner. Ces deux brutes ont probablement été chargées de m'arracher la vérité. Pourtant, d'un autre côté...

— Quoi ?

— Je n'en sais rien. Cela pourrait être quelque chose de très différent.

— Oui, en effet, fit Billie Trent d'un air songeur. Cet incident vous a-t-il fait prendre la décision d'abandonner ?

— Je suis allé chez Kolmar, non ? répliquai-je brusquement. Non, je continuerai ; même si cela tue... Excusez-moi, je n'avais pas l'intention d'être morbide.

— Ce n'est rien, je comprends très bien vos sentiments, répondit-elle en posant sa main sur la mienne.

Je remarquai que sa main tremblait imperceptiblement.

— Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas, ajouta-t-elle en se penchant vers moi. C'est pourquoi vous faites tout cela.

— Pour mon article.

— Non, vous ne me ferez pas croire cela, répliqua-t-elle en

secouant la tête. Vous n'êtes pas obligé de me donner la véritable raison, mais il y en a certainement une. Votre article ne vous intéresse plus, et je doute fort que vous ayez jamais eu l'intention d'en écrire un là-dessus.

Je regardai sa main et je la serrai dans la mienne.

— C'est exact. Quelqu'un m'a demandé d'enquêter sur la mort de Ryan. Je ne mentionne pas de noms, car c'est confidentiel et cela n'a rien à voir avec ce qui est arrivé, croyez-moi. Bref, c'est sur cette base que j'ai commencé. Et je continue pour des raisons personnelles.

Je regardai de nouveau sa main, parce que c'était plus facile de parler si je ne regardais pas son visage.

— Vous vous souvenez, l'autre jour, que je vous ai demandé si votre frère fumait des cigarettes droguées. Vous savez que Ryan le faisait. Vous avez prétendu le contraire. Et, aujourd'hui, Kolmar m'a certifié qu'aucun de ses collaborateurs ne se droguait. Mais cela n'empêche pas que l'on retrouve une histoire de stupéfiants à tous les coins de cette affaire. Lorsqu'on a découvert le corps de Ryan, on a trouvé dans sa roulotte des mégots de cigarettes au marijuana. Peu de temps après que j'ai commencé à m'intéresser à l'affaire, un individu s'est introduit dans mon appartement et y a abandonné une demi-cigarette droguée. Et je soupçonne fort Polly Foster de s'être adonnée au même vice.

— Il me semble que vous êtes très au courant de l'affaire.

— Je le suis. Vous voyez, moi aussi j'ai fumé des cigarettes à la marijuana. Oh, je n'étais pas intoxiqué. Il y a quelques années, j'étais à une soirée et quelqu'un, pour s'amuser, distribua des cigarettes droguées. J'en ai essayé une et cela m'a plu. La réaction ne fut pas terrible parce que je ne possédais pas la technique spéciale employée pour fumer ces cigarettes. En même temps que la fumée, il faut aspirer une grosse quantité d'air.

» Je découvris que cette jeune fille, c'était une fille que je voyais assez souvent à l'époque, était une toxicomane. Elle m'apprit à fumer dans les règles de l'art. Et à partir de ce moment je fumais une de ces cigarettes chaque fois que je me sentais déprimé. Moi-même je n'en ai jamais acheté ; elle les recevait par un intermédiaire et elle ne m'a jamais dit qui. Je n'ai d'ailleurs jamais cherché à en connaître la source.

» Mais attention, ne me comprenez pas de travers. Je n'en dépendais pas ; la drogue n'avait aucune emprise physiologique sur moi. Les gens réagissent différemment à la marijuana ; c'est exactement la même chose avec l'alcool. Il y a des gens qui boivent et qui sont malades ; d'autres se soûlent pour se sentir joyeux, ou insouciant. Il y a des gens qui ne peuvent se passer de boire, tandis que d'autres peuvent fort bien ne pas toucher une seule goutte d'alcool

pendant des semaines quoiqu'ils aiment bien se soûler de temps en temps. C'était mon cas avec les cigarettes droguées. De temps en temps, environ une fois par semaine, cette fille et moi nous nous embarquions au pays des rêves. J'avoue que j'y trouvais du plaisir et, à l'époque, j'étais persuadé de savoir ce que je faisais. Jusqu'à ce que je me sois rendu compte que je m'y adonnais deux fois par semaine, puis plus souvent encore. Et pas seulement en privé. Nous nous sommes rendus à quelques soirées après en avoir fumé. Nous n'avons jamais eu d'ennuis ; les gens croyaient que nous avions pris quelques verres avant d'arriver chez eux. Naturellement il y en avait toujours quelques-uns qui savaient à quoi s'en tenir parce qu'eux-mêmes étaient des toxicomanes.

» C'est alors que cela devient dangereux. Vous abandonnez toute prudence quant à la quantité que vous fumez. Vous vous sentez très fort, sûr de vous, vous avez l'impression d'appartenir à une classe privilégiée de la société ; mieux encore : que vous êtes le membre privilégié d'une société secrète. Vous en arrivez à parler différemment des autres gens, vous employez même un code ou plus exactement un argot des toxicomanes et vous vous imaginez que vous et vos confrères toxicomanes sont des êtres supérieurs.

» Bien sûr, le fait de fumer vous procure une sensation de fausse sécurité, de fausse supériorité. Lorsque vous êtes sous l'influence de la drogue, vous pouvez faire n'importe quoi sans vous faire mal. Comme, par exemple, sauter dans votre voiture avec votre amie à deux heures du matin et filer à cent soixante à l'heure pour aller vous marier à Las Vegas.

» C'est ce que j'ai fait une nuit, l'année dernière. Nous étions tous les deux sous l'influence de la drogue. La voiture voguait sur un petit nuage rose et nous riions pour rien tout en regardant la route qui devenait aussi sinueuse qu'un serpent. C'est exactement ce que je lui ai dit : « On dirait que nous roulons sur le dos d'un serpent. » Je m'en souviens très bien parce que c'est la dernière phrase que j'ai prononcée tandis que nous abordions le virage sans freiner et que la voiture a défoncé le parapet.

» Lorsque je me suis réveillé, j'étais à l'hôpital. Avec un œil en moins. Et elle était déjà enterrée. Fin de l'histoire.

— C'est donc ça qui est arrivé, murmura Billie.

— Oui, c'est ça qui est arrivé. Ils ont cru que c'était un accident ; moi-même j'ai dit que c'était un accident, mais je savais que ce n'était pas vrai. J'étais responsable de la mort de cette jeune fille. Bien sûr, dans un sens, je l'ai payé : j'ai tout perdu : elle, mon œil, une agence qui marchait bien. Mais j'ai encore un dernier versement à faire pour liquider ma dette. Je ne me drogue plus et je voudrais maintenant m'attaquer à la source même de cette crasse. Vous savez qu'on en

vend partout en ville. On en vend à tous ceux qui sont à la recherche de sensations ou d'évasions. Et je sais quel genre d'évasion cela procure. Voyez l'évasion dont Dick Ryan a joui, et celle qui a emmené mon amie.

» Vous comprenez maintenant pourquoi je veux continuer ? Il s'agit d'un trafic important, d'un trafic du vice, impliquant des sommes fabuleuses et qui entraîne dans son sillage des personnages importants. Vous avez certainement lu les statistiques, qui ne sont que des estimations, concernant les toxicomanes dans ce pays. Et vous avez certainement lu ce que la drogue fait aux gens. Comme je l'ai déjà dit, tous ne deviennent pas des fous ou des assassins ainsi que les magazines à sensations aiment à les décrire. Mais il y en a pas mal qui s'engagent dans des situations aussi dramatiques que la mienne. Il y en a des milliers qui ruinent leur santé, leur réputation et même leur vie ; ils sont devenus les esclaves d'un vice et pour ne pas s'en passer ils offrent des sommes fabuleuses à des fournisseurs impitoyables qui profitent de la situation. Ils feront n'importe quoi pour obtenir de la drogue : mendier, supplier, voler et même tuer s'il n'y a pas d'autre moyen d'en obtenir. Ne croyez pas que je vous fais la morale, non, mais je vous expose simplement des faits. Et je sais qu'il y a une affaire de stupéfiants derrière tous ces meurtres et c'est pour cela que je tiens à poursuivre mon enquête.

» Vous êtes la première personne à qui je raconte tout ceci. Je ne sais d'ailleurs pas très bien pourquoi je me confie ainsi à vous, mais peut-être comprendrez-vous et dans ce cas vous pouvez éventuellement m'aider.

Je me suis tu et je l'ai regardée. Ses yeux bruns me fixaient d'un air grave, mais cette fois-ci ce fut elle qui enserra ma main dans la sienne.

— Je suis contente que vous me l'ayez dit, fit-elle après quelques secondes de silence. Maintenant, ce sera moins difficile pour moi de vous parler. De toute façon, j'allais vous le dire, et c'est pour cela que je suis venue. Je... l'autre jour, je vous ai menti.

— Au sujet de votre frère ?

— Oui. Il fumait des cigarettes droguées. Lui et Ryan. Je ne suis pas au courant des autres. Mais c'est pour cela qu'il était si nerveux et inquiet ces derniers temps. Il ne parvenait plus à être ravitaillé comme d'habitude.

— Chez qui se les procurait-il ?

— Je n'en sais rien. Il ne m'en a jamais parlé, évidemment ; il ne se doutait même pas que j'étais au courant. Mais j'avais assez lu et entendu pour être capable de reconnaître une cigarette à la marijuana quand j'en voyais une ; et puis, au bout d'un certain temps, il négligeait de nettoyer convenablement sa chambre. Gibbs le savait aussi, parce qu'il avait vu Tom en train de fumer.

— Est-ce que Gibbs avait une idée quant à la provenance de ces cigarettes ?

— Non. Un jour, je le lui ai demandé. Il supposait que mon frère les recevait de Ryan ou d'un des amis de celui-ci. Puis, après la mort de Ryan, il y a quelque chose qui a dû marcher de travers.

— Avez-vous raconté cela à la police ? murmurai-je.

— Bien sûr que non. C'est justement ça dont je ne pouvais parler à personne. Vous pouvez vous imaginer le mal que cela ferait à la réputation de Tom. C'est à cela que je pensais lorsque je suis venue vous voir l'autre jour ; j'espérais que vous pourriez découvrir quelque chose sans que la police le sache. Maintenant que Tom est mort, je ne veux pas qu'on salisse sa mémoire.

— Mais vous auriez dû le leur dire. Cela peut les aider à mettre la main sur l'assassin...

— Il ne serait pas bon pour moi que l'on sache que mon frère se droguait, fit-elle en secouant la tête. Si je savais quelque chose de plus, j'en aurais parlé. Mais ceci est tout ce que je sais. Ils ont déjà ce renseignement sur Dick Ryan ; cela devrait leur suffire.

— Quelle est leur théorie sur la mort de votre frère ?

— Je l'ignore, répondit-elle en haussant les épaules. Ils n'ont pas arrêté de me poser des questions. Qui étaient les amis de Tom ? Avait-il des ennemis ?

— En avait-il ?

— Pas que je sache.

— Et ses rapports avec ce Dean ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en passant la main sur son front. Vous êtes aussi terrible que la police.

— Je m'excuse.

— Je ne voulais pas vraiment dire cela, répliqua Billie et elle me regarda en souriant. C'est uniquement que j'en ai par-dessus la tête d'entendre des questions, encore des questions et toujours des questions.

— Encore une ou deux et je vous promets que ce sera tout. Ont-ils appris quelque chose sur l'identité de la personne qui a téléphoné le dernier soir à votre frère ?

— Non. C'est lui-même qui avait décroché.

— Ce fut le seul coup de téléphone ?

— Ce soir-là, oui, répondit-elle en se penchant en avant. Mais il y en a eu un autre juste avant que nous partions pour l'enterrement.

— Vous en avez parlé à la police ?

— Non. A cause de la réputation de Tom. Ce n'était rien d'autre qu'une p... Je la détestais, et ce n'est pas moi qui...

— Qui était-ce ? Dites-le-moi.

Billie hésita un moment avant de me répondre :

— Cette Mexicaine... Estrellita Juarez.

— Elle a téléphoné avant l'enterrement ?

— Oui. Tom était dans la pièce voisine et je l'ai entendu lui parler. Quand nous nous sommes retrouvés, il ne m'en a pas parlé, mais au cours de la conversation il a laissé échapper son nom.

— Qu'a-t-il dit au téléphone ?

— Je ne m'en souviens pas. Sinon qu'il voulait la voir et pourquoi c'était impossible. Il l'a aussi remerciée pour quelque chose, puis il lui a dit qu'il n'avait pas peur. C'est ça ! Maintenant je m'en souviens. Il n'avait pas peur et il n'était pas question pour lui de partir. Il n'y a rien de logique là-dedans, vous ne trouvez pas ?

— C'est la première chose logique que j'entends depuis longtemps, répliquai-je. Vous n'avez pas encore compris ? Les flics recherchent cette Juarez depuis le début. Elle a disparu de la circulation dès la mort de Ryan. Pourquoi ? Certainement parce qu'elle est au courant de quelque chose et qu'elle a peur d'être interrogée. Elle a téléphoné à votre frère pour le prévenir. Pour le prévenir de quelque chose ou contre quelqu'un qui pouvait être une menace pour sa vie. Elle lui aura probablement conseillé de quitter la ville.

» Ce n'est pas étonnant s'il était nerveux ; il y avait ça, plus le fait que son approvisionnement en drogue était coupé. Puis, au cours de la soirée, il a reçu un second coup de téléphone. Il est allé quelque part et l'avertissement s'est réalisé.

Billie Trent me regarda en fronçant les sourcils.

— Alors, d'après vous, je devrais retourner à la police et leur parler de ce coup de téléphone ?

Ce fut mon tour de froncer les sourcils.

— Vous n'en avez pas envie, n'est-ce pas ? Parce que votre frère et la Juarez étaient...

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Bon. Laissez-moi m'en charger. J'ai l'impression que même si les flics savent qu'elle est toujours en ville, ils seront incapables de la découvrir. D'ailleurs, même s'ils la retrouvent, elle ne parlera pas. Peut-être que j'aurai plus de chance qu'eux. Du moins cela vaut la peine d'essayer.

— Vous serez prudent ?

Quelle journée pour moi ! Deux femmes qui me disent d'être prudent. Je tapotai amicalement la main de Billie.

— Ne vous inquiétez pas, je suis toujours prudent.

Nous nous sommes levés et nous sommes sortis du restaurant.

— Je peux vous déposer quelque part ? lui demandai-je lorsque nous fûmes sur le trottoir.

— Non. Je reste en ville, chez Gerry Summer, jusqu'après l'enterrement. Vous y serez ?

J'avais complètement oublié ce nouvel enterrement.

— Oui, dis-je. Demain ?

— Oui, c'est ça.

— Alors à demain.

Nous nous sommes séparés au coin de la rue. Je suis retourné à mon bureau pour lire le courrier. Je fus particulièrement intéressé par un petit bulletin envoyé par la rédaction d'un journal de l'Est. Ils allaient commencer la publication d'un supplément dans leur édition du dimanche et ils indiquaient qu'ils étaient prêts à examiner des manuscrits, particulièrement de courtes nouvelles. Leurs exigences étaient clairement exprimées : les meurtres, les crimes, les transgressions sexuelles et les maris et les femmes infidèles ne les intéressaient pas ; les nouvelles ne pouvaient contenir aucune allusion à la boisson, ni à des jurons et autres blasphèmes, et il ne pouvait y avoir quoi que ce soit qui pût offenser les organismes religieux ni aucune réflexion sur la morale et l'intégrité de n'importe quel groupement ou société.

Je me suis demandé ce qui arriverait s'ils se montraient aussi difficiles pour les histoires authentiques qu'ils imprimaient en première page, puis j'ai laissé tomber cette pensée. Peut-être y avait-il quelque chose de bon dans leurs exigences ; peut-être les lecteurs voulaient-ils échapper à ce que les quotidiens publient à longueur d'année. Les lecteurs se sentent peut-être plus en sécurité s'ils peuvent fermer les yeux sur les terribles vérités qui les enveloppent de toutes parts.

Mais moi, je ne pouvais le faire. Je connaissais trop la vérité ; parce que j'en avais fait partie. Ma conviction était peut-être de l'entêtement, mais j'étais tout de même convaincu que plus il y avait de gens au courant de la vérité, mieux ce serait. La vérité au sujet de ce qui fait que les gens se droguent, se soûlent, dévient du bon chemin, se détruisent. Détruire...

Je décrochai le téléphone et je formai le numéro privé de Bannock. La bonne répondit.

— Allô, Sarah. Ici Mark Clayburn. Est-ce que monsieur Bannock est là ?

— Non, monsieur, il est sorti pour la soirée.

— Et madame Bannock ?

— Elle est également sortie.

— Bon. Dites à monsieur Bannock que je lui téléphonerai demain.

Et voilà. Il n'y avait rien d'autre à faire que de rentrer à la maison et d'attendre demain.

J'ai fermé la porte à clé et je suis descendu.

Sans le réaliser, la chance était avec moi lorsque j'ai téléphoné et que j'ai appris que Bannock était sorti. Parce que s'il avait été chez lui,

je lui aurais parlé. Et je ne serais pas arrivé dans la rue aussi tôt. C'est-à-dire juste à temps pour voir une voiture de la police s'arrêter derrière ma bagnole.

J'avais franchi le pas de la porte et j'étais déjà loin dans la rue avant qu'ils aient pu m'apercevoir. Ils ne sont pas montés immédiatement ; ils ont commencé par s'introduire dans ma voiture. Il fallut trois flics pour le faire. L'un d'eux ouvrit le vide-poches et en ressortit le revolver de Kolmar. Je le voyais montrer l'arme et dire quelque chose.

Le flic glissa le revolver dans sa poche, puis il s'assit au volant de la voiture. Les deux autres se dirigèrent vers l'entrée de l'immeuble où se trouvait mon bureau. Je n'ai pas attendu de les voir franchir le pas de la porte. J'en savais assez.

Il était presque certain qu'il y avait du Kolmar là-dessous. Il avait probablement raconté aux flics que j'étais venu les attaquer, lui et son chauffeur, et que j'avais volé son revolver. C'était un délit punissable. En tout cas suffisamment punissable pour qu'on me mette en prison. En prison et hors du chemin.

Ils étaient venus voir si je n'étais pas à mon bureau. Ils avaient probablement rendu visite à mon appartement, et sans doute à l'hôtel aussi. Juridiquement parlant, j'étais devenu un fugitif recherché par la justice.

Et que fait un fugitif recherché par la justice ?

En tout cas, moi, je sais ce que j'ai fait. Je me suis rendu, à pied, à l'hôtel « Mars » et j'ai pris une chambre en me présentant sous le nom de Orville Wright. On voit tout de suite le genre d'hôtel que c'était. J'aurais pu me faire accompagner d'une blonde et la faire signer à côté de moi en déclarant que c'était mon frère Wilbur que personne n'aurait posé de questions. Pas plus qu'on ne m'en a posé en voyant que je n'avais pas de bagages. Il fallait payer d'avance : cinq dollars. C'était la seule chose qui les intéressait.

Je suis monté et je me suis assis dans ma pauvre petite chambre. J'ai étalé ma pauvre petite fortune sur le pauvre petit lit. Quarante-quatre dollars et douze *cents*. Un permis de conduire, mais plus de voiture. La clé d'un bureau où je n'oserais plus me montrer. Mon propre revolver se trouvait là-haut, dans le tiroir du bureau. Une carte de sécurité sociale, mais cela ne me donnait pas la sensation d'être socialement en sécurité.

Je me rendais compte qu'il ne me restait plus grand-chose en fait de sécurité ; pas avec mon nom affiché dans les commissariats, avec une description détaillée de ma personne. Ce couvre-œil était facile à repérer. Je n'avais pas beaucoup de chances de m'en tirer. Et je n'avais pas beaucoup de temps.

C'était le plus ennuyeux. Si j'avais l'intention de faire quelque

chose, je devrais le faire vite. La police me recherchait. Kolmar et ses copains me recherchaient. L'assassin me recherchait. Ou bien cette dernière réflexion était-elle superflue ?

Je n'en savais rien, mais je ferais bien de me dépêcher si je voulais le découvrir.

J'entendis une sirène hurler lugubrement dans une rue. J'ai fermé la fenêtre, j'ai fermé les rideaux et je me suis couché. Ainsi je n'entendis plus la sirène.

Sauf dans mes rêves.

CHAPITRE XIV

Le lendemain matin, j'ai pris le risque de sortir. J'en ai pris un autre en entrant chez un coiffeur, pour me faire raser. Et j'en ai encore pris un troisième lorsque je suis allé ingurgiter un petit déjeuner.

Mais tout cela n'était qu'une répétition. Une répétition du grand risque que je pris en téléphonant au bureau de Bannock.

La fille me mit en communication avec Harry.

— Mark. Où es-tu ?

— Voilà ce que beaucoup de gens voudraient savoir. T'es au courant ?

— Tu parles ! Qu'est-ce que t'as fabriqué ?

— Je ne veux pas en parler au téléphone. Où puis-je te voir ?

— Tu ferais mieux de ne pas venir ici.

— Je n'en avais pas l'intention. Mais il y a certaines choses que je voudrais examiner rapidement avec toi. J'avais pensé te retrouver cet après-midi à l'enterrement de Tom Trent. Mais il me semble maintenant que je ne pourrai pas y aller.

Bannock demeura silencieux.

— Allô ? m'écriai-je en secouant l'appareil.

— Je suis toujours là. Je réfléchissais. Écoute, je pars d'ici vers midi. Je devais aller chercher Daisy. Nous avions l'intention de déjeuner ensemble avant d'aller à l'enterrement. Je vais lui dire de manger à la maison et que je viendrai la chercher après. Qu'en penses-tu ?

— Parfait.

— Où puis-je te retrouver ?

— Tu connais Perucci ? lui demandai-je après un instant de réflexion.

— Tu veux dire cette infâme boîte à spaghetti près de la gare de l'Union ?

— Oui, c'est ça.

— Ne me dis pas que je dois me taper toute la route jusque-là.

— C'est comme tu veux. Je sais que cela ne te plaît pas. Mais moi, je dois jouer à cache-cache avec la police, un assassin et quelques fortes têtes.

— Bon, bon, je m'excuse. J'y serai. A midi ?

— D'accord. J'ai choisi cet endroit parce que personne n'y va à midi. Et ils ont aussi une seconde salle, à l'arrière.

— Parfait. Mark, je suis vraiment ennuyé de t'avoir embarqué dans

cette affaire.

— Ne te tracasse pas, cela ne servirait à rien. Mais si tu veux te rendre utile, il y a quelque chose que tu pourrais faire pour moi. Essaye d'entrer en communication avec Estrellita Juarez.

— Mais je croyais que les flics...

— Bien sûr, ils sont à sa recherche. Ils auront probablement téléphoné au Centre de distribution et fait d'autres choses de ce genre. Tu connais pas mal de gens, hein ? Passe une partie de la matinée devant ton téléphone et renseigne-toi à droite et à gauche. Fais croire que c'est pour un chèque. Ou dis n'importe quoi. Fais ce que tu peux pour moi. Je crois que c'est important.

— Vraiment ? Tu veux dire que tu as découvert quelque chose ?

— Je t'en parlerai tout à l'heure.

Et c'est ce que j'ai fait.

Il m'a rejoint chez Perucci et nous avons mangé du spaghetti. C'est-à-dire, lui, il a mangé du spaghetti, et moi, j'ai parlé. Tandis qu'il éclaircissait la situation dans son assiette, j'éclaircissais la situation de ces deux derniers jours en lui expliquant tout ce qui était arrivé et aussi pourquoi je voulais retrouver M^{lle} Juarez.

— Rien à faire, mon vieux, dit-il en secouant la tête. J'ai essayé. J'ai téléphoné à tout le monde. Personne ne sait où elle a disparu. Question de m'amuser un peu, j'ai même appelé la Centrale de distribution. Ils m'ont dit que son nom a été barré de leurs listes. Qu'en dis-tu ?

— Rien de bon. Nous avons besoin d'elle, Harry.

— Si c'est toi qui le dis, mon cœur...

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je en pointant ma fourchette vers lui.

— Mais rien ! Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Mais chaque fois qu'on me fait des amabilités dans ce genre cela éveille mes soupçons. Réponds-moi franchement, Harry. Est-ce que ta femme t'a parlé ?

Comme il avait la bouche pleine de spaghetti, il se contenta de me répondre en déplaçant lentement la tête de haut en bas.

— Elle veut que tu laisses tomber, hein ?

Harry me répondit de nouveau de la même manière.

— Qu'en penses-tu ?

— Je suis perplexe, répondit-il en repoussant son assiette. J'ai réfléchi à la situation, Mark. Je me demande si elle n'a pas raison. Nous avons peut-être fait une erreur en remuant une affaire qui ne demandait qu'à dormir en paix. Si je n'avais pas eu l'idée de blanchir la mémoire de Ryan, je n'aurais pas essayé de vendre immédiatement les films à la See-More, n'est-ce pas ? J'aurais pu attendre cinq ou six mois, jusqu'à ce que tout le monde ait oublié. J'aurais pu les vendre

alors, à eux ou à quelqu'un d'autre. Mais non. J'étais pressé. Je voulais jouer les plus malins et j'ai dû faire appel à tes services. Et maintenant, où en sommes-nous ? Avec tous ces meurtres, le nom de Ryan est recouvert d'une nouvelle couche de boue. Une boue toute fraîche.

— C'est toi qui parles, Harry, ou est-ce Daisy ? demandai-je tout en tirant sur l'extrémité de ma moustache.

— J'avoue qu'elle ne m'a pas laissé une minute tranquille. Mais ce n'était pas tellement à propos de l'enquête que j'ai déclenchée. Ce sont les meurtres qui lui font peur. Depuis que j'ai reçu ce coup de téléphone anonyme, elle essaye de me faire abandonner. Hier soir, elle m'a dit que je devais absolument te voir ; elle m'a fait promettre d'abandonner.

— Tu le lui as promis ?

— Heu...

— Tu veux renoncer à mes services ?

— Écoute, Mark : que pouvons-nous faire ? Je ne veux pas me faire tuer, et je n'ai aucune envie de voir la même chose t'arriver. Si Kolmar ou n'importe qui découvre que c'est à cause de moi que l'affaire est revenue à la surface, je ne donnerais pas cher de ma peau. Regarde seulement tous les ennuis que tu as à cause de lui. Tu ne pourras pas échapper éternellement aux flics.

— Je le sais, mais je te demande de me laisser encore vingt-quatre heures.

— Tu es réellement aussi près que cela d'une solution ?

— Simplement un pressentiment, répondis-je. Il y a une ou deux personnes à qui je voudrais encore parler.

— La police ne pourrait-elle le faire ? Et si tu y allais avec eux ?

— Il m'est impossible d'aller à la police. Kolmar s'est chargé de ce détail-là. Ils mettront le grappin sur moi, me feront passer par un interrogatoire serré et je n'aurai pas une seule chance de parler. Et quand ils se décideront enfin à m'écouter, il se sera passé Dieu sait quoi. Et tu sais ce que je veux dire par là, Harry.

— Oui, je le sais.

— D'ailleurs, si je vais chez eux, il faudra que je leur dise tout. Je devrai tout leur expliquer, y compris le fait que c'est toi qui m'as demandé de faire cette enquête, et pourquoi. Je crois que cela ne te plairait pas.

— Non, en effet.

— Vingt-quatre heures, c'est tout ce que je demande. Maintenant que je crois être à deux pas de la solution, je trouve idiot d'abandonner. Je pense que nous pourrions encore sauver ta mise. Ça vaut la peine d'essayer, non ?

— Si Daisy savait...

— Alors ne lui en parle pas. Cela ne sert à rien de la tracasser plus qu'elle ne l'est déjà. Laisse-moi m'occuper de tout, Harry. Je te dirai quoi avant demain soir. Que j'aie réussi ou non.

— Et maintenant, où vas-tu ?

— Il est préférable que tu ne le saches pas. Donne-moi encore un acompte de cent dollars. Ça coûte cher de se cacher.

Il m'en passa deux cents.

— Merci. Bon. Maintenant, va chercher ta Daisy et conduis-la à l'enterrement. Dis-lui que je t'ai téléphoné et que tu m'as fait comprendre que tu n'avais plus besoin de mes services parce que les flics me recherchent. Dis-lui n'importe quoi qui puisse la calmer. Et attends d'avoir de mes nouvelles.

— A voir la manière dont tu te lances dans cette affaire, fit Bannock en se grattant le crâne, on pourrait croire que tu y as un intérêt personnel.

— C'est pas bête ce que tu dis là, répondis-je en souriant. Lorsqu'un type a eu la porte de son appartement forcée par un inconnu, qu'on l'a menacé de mort, qu'il s'est fait rosser et que sa liberté est mise en péril par la police, il est normal qu'il ait une certaine tendance à porter un intérêt assez personnel à pareilles affaires.

Au moment où nous nous sommes levés de table, Bannock regarda furtivement autour de lui ; la salle arrière était vide. Harry m'attira dans un coin.

— J'allais oublier, murmura-t-il. Ça peut t'être utile ?

Sa main s'engouffra dans sa poche. Puis elle en ressortit. Je vis briller le canon d'un revolver.

— D'où cela vient-il ? demandai-je.

— C'est le mien. Je l'ai toujours sur moi depuis que j'ai reçu ce coup de téléphone. Mais j'ai l'impression qu'il te sera plus utile qu'à moi.

— J'ai l'impression que tu as raison, dis-je en glissant le revolver dans ma poche.

— Attention, il est chargé.

— Merci, dis-je tout en acquiesçant d'un signe de tête.

Puis il est sorti et il est monté dans sa grosse voiture.

Et moi je suis sorti et je suis entré dans le premier *drug-store*.

Ils n'avaient pas ce que je cherchais, alors je suis allé dans un autre, et encore un autre. Finalement je suis tombé sur le petit magasin qui possédait le produit que je cherchais.

C'était l'annuaire du téléphone.

Rien de particulier à cela. Quand vous voulez trouver l'adresse de quelqu'un, c'est là que vous cherchez en premier lieu. Même les flics le font.

Mais neuf fois sur dix ils regardent dans l'édition en cours. Et neuf

sur dix c'est le seul volume qu'ils consultent.

C'est pourquoi j'ai commencé à faire la tournée des *drug-stores* à l'aspect miteux, ceux aux vitrines empoussiérées. Ceux-là ont parfois une ancienne édition de l'annuaire.

Celui-ci en avait un.

Je me suis empressé de l'ouvrir à la lettre *J. Juarez*. Il y en avait tant et plus, une grosse partie dans le voisinage, dans les environs d'Olvera Street. Mais il n'y avait pas d'Estrellita. Évidemment, je pouvais commencer à faire le tour de toutes ces adresses. Tôt ou tard j'arriverais peut-être à dénicher sa famille... si elle vivait en famille.

Au fond, non ; elle ne devait pas être en famille. Elle avait été l'amie de Trent et avant cela probablement celle de n'importe qui. Y compris de types comme Joe Dean.

Joe Dean. J'ai commencé à feuilleter les pages *D*. Dean habitait au ranch de Kolmar, et avant cela il avait travaillé pour Ryan. Mais où était-il il y a deux ans ?

Je le découvris. *Dean, Joseph*. Et son adresse, le long de Broadway, à quelques centaines de mètres d'ici.

Appelez cela ce que vous voulez, pressentiment ou instinct. Seulement il fallait bien que je commence quelque part. Cela pouvait tout aussi bien se trouver le long de Broadway. J'avais l'impression que c'était dans ce genre de quartier que je trouverais ce qui m'intéressait.

J'ai dirigé mes pas, lentement, dans cette direction. Le soleil de l'après-midi était caché par le brouillard et la fumée : les rues étaient grises, grises comme des pierres. Et ce qu'on y voyait grouiller rappelait ce qu'on voit sous une pierre que l'on vient de retourner.

J'étais en plein Broadway. Non pas le Broadway de New York, mais Broadway à Los Angeles ; à un jet de couteau de Main, à deux pas – au moins dix pour un ivrogne – d'Olive. C'est le genre de rue que l'on trouve dans toutes les grandes villes. Même dans cette jolie ville de l'Est où existe un journal qui ne veut pas contaminer ses lecteurs en leur offrant les histoires sordides de gens désagréables.

Je vis beaucoup de gens désagréables pendant ma promenade, et leurs histoires sordides étaient généralement fort apparentes. Il y eut une blonde platinée qui me fit un peu penser à Polly Foster. Mais sa robe était miteuse, elle avait les yeux bouffis et elle marchait à côté d'un Mexicain qui ne lui ferait jamais faire du cinéma ; du moins pas le genre de films qui en feraient une vedette, plutôt le genre qui la conduiraient à l'hôpital. Je remarquai un homme dont la carrure ressemblait à celle de Harry Bannock, du moins jusqu'à un certain point. Plutôt jusqu'en dessous d'un certain point ; il se déplaçait sur un petit chariot parce qu'il n'avait plus de jambes. Je vis un petit chauve qui aurait pu passer pour Abe Kolmar, sauf que Kolmar n'aurait pas

été en train de ronfler au milieu d'un terrain vague, en dorlotant une bouteille vide. Un type ressemblant à Al Thompson était appuyé contre la façade d'un marchand de cigares ; il se curait les dents. Il fit un pas en avant et me proposa des photos qui n'auraient certainement pas reçu l'approbation de Thompson, et il me déclara qu'il pouvait me présenter les modèles si tel était mon désir. Je vis un type presque aussi beau garçon que le regretté Dick Ryan ; la principale différence, à l'œil, était qu'il ressemblait à un Sud-Américain. Il était en train de jurer et il se faisait injurier par une grosse Indienne avec quatre gosses accrochés à sa jupe, et qui tambourinaient sur son ventre, lequel en attendait un cinquième. Il y avait une jeune fille à peu près du même âge que Billie Trent ; aussi jeune et fraîche ; du moins c'est ce que je crus avant qu'elle ne se retourne et que je voie la tache de vin qui recouvrait le côté gauche du visage. Et il y avait aussi un homme avec une moustache et un cache-œil, tout comme moi. Mais le morceau de cuir noir recouvrait les deux yeux et il tenait à la main un vieux gobelet cabossé. *A la grâce de Dieu...*

Oui, nous étions tous à la grâce de Dieu, mais il me semblait qu'il y en avait pas mal qui avaient été négligés par la grâce de Dieu. Tout le monde les négligeait, y compris les journaux propres et honnêtes et les petits moralistes qui consacraient leurs sermons aux gens qui ne parvenaient pas à se décider si, cette saison, ils allaient acheter une nouvelle voiture ou passer des vacances à Hawaï.

Je continuai à déambuler tout en me disant que ma philosophie n'avait rien de bien original. D'un autre côté, il n'y avait rien de bien original dans ce quartier de taudis, ni parmi ses habitants. Peut-être étaient-ils heureux. Peut-être avaient-ils pitié de moi. La plupart, en tout cas, auraient eu pitié de moi s'ils avaient su que j'étais recherché par la police. Ça, c'était quelque chose qu'ils comprenaient.

Cela me rappela que je devais rester sur mes gardes. A partir de ce moment, j'ai bien regardé s'il n'y avait pas de flics en vue. La chance était avec moi. Elle resta avec moi jusqu'à ce que je fusse arrivé devant les Appartements Harcourt.

C'était ça qu'il y avait d'inscrit sur la pierre recouverte de quelques décades de crasse : *Apts. Harcourt*, dans toute sa grandeur abrégée. Cet immeuble à trois étages n'avait certainement jamais eu beaucoup de grandeur, même lorsqu'il était fraîchement construit, et en tous cas il ne lui en restait plus la moindre apparence. Le hall avait à peu près les dimensions et le même air accueillant que des toilettes payantes. Au rez-de-chaussée, à droite, il y avait un marchand de vins et liqueurs ; les locaux de gauche avaient été maintenus dans leur qualité d'habitation par une personne qui avait placé un écriteau sur la fenêtre : *Horoscopes*.

J'ai gravi les marches et j'ai pénétré dans le hall. Il y avait douze

boutons de sonnette, mais seulement sept noms. Trois de ceux-ci étaient lisibles.

Il n'y avait rien qui pût faire penser aux noms de Juarez ou de Dean. Peut-être n'étais-je pas le type qu'il fallait pour ce travail ? Je sais qui aurait probablement eu plus de chance que moi : un certain Jean-François Champollion. Ces inscriptions ne devaient être guère plus difficiles à déchiffrer que la Pierre de Rosette. Disons que la difficulté n'aurait pas augmenté de plus de cinquante pour cent.

J'étais toujours en train de loucher tout en me demandant si j'allais oui ou non commencer à sonner à toutes les portes lorsque j'entendis quelqu'un pénétrer dans le hall et s'appuyer au mur.

— C'est moi que vous cherchez ?

C'était une grosse femme aux sourcils presque invisibles et aux cheveux d'un jaune pâle enroulés sur des bigoudis ; elle était vêtue d'un peignoir rose dont le devant était décoré de lacets et de jaune d'œuf. Je la regardai en souriant.

— Peut-être, répondis-je.

— Vous voulez connaître votre avenir ? Entrez !

Moi qui m'attendais à voir une authentique gitane ! Victor Herbert aurait dû la voir !

J'ai suivi malgré tout l'amplitude non corsetée de son postérieur et j'ai pénétré dans le triste appartement du rez-de-chaussée.

La première pièce était sombre et dégageait une odeur pas très agréable. Mon hôtesse s'approcha du fourneau à gaz.

— Asseyez-vous, il faut d'abord que je prépare le thé, déclara-t-elle ; mais elle ne s'éloigna pas immédiatement : je remarquai qu'elle tenait la main tendue vers moi. Ce sera deux dollars.

Je lui ai donné les deux dollars et elle s'est occupée de la préparation de son thé. Puis elle vint s'installer sur une chaise, en face de moi, de l'autre côté de la table. Elle alluma une petite lampe.

— Montrez-moi votre main. Commençons par ça en attendant.

— Écoutez, je suis pressé, dis-je. Je ne tiens pas tellement à connaître mon avenir. J'ai besoin de savoir autre chose.

Je la vis plisser les yeux. Elle me regarda fixement tandis que je fourrais ma main en poche.

— Quoi ?

— Votre expérience vous permet-elle de retrouver les objets perdus ?

— Vous avez perdu quelque chose, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que c'est ?

— Ce n'est pas quelque chose, mais quelqu'un. Un certain Joe Dean habitait ici il y a quelques années. Je cherche une de ses amies, une jeune fille du nom d'Estrellita Juarez.

— Qui vous a envoyé ? demanda-t-elle d'un ton brusque.

— Personne. Je me suis dit que vous pourriez peut-être m'aider.

— Je ne connais pas ce nom, monsieur. Je ne suis ici que depuis un an.

— Mais je pensais que vous pourriez employer votre divination...

— Crap ! s'écria-t-elle en se levant brusquement. Vous êtes un flic ?

— Non. Je suis un agent littéraire. Je travaillais autrefois pour le même studio que mademoiselle Juarez. Ils m'ont demandé de la retrouver car ils ont de l'argent pour elle. Nous n'avons rien trouvé d'autre dans les fichiers que l'ancienne adresse de Dean.

— Je ne vois pas comment je pourrais le savoir.

— Peut-être serait-ce plus facile si vous vous concentriez sur ceci, dis-je en sortant de ma poche un billet de vingt dollars.

Elle regarda un moment le billet qui reposait sur la paume de ma main et elle s'assit de nouveau.

— C'est vrai que vous avez de l'argent pour elle ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Je ne suis pas un flic, vous devriez le savoir. Si j'en étais un, je vous aurais passé les menottes dès mon entrée dans cette pièce, dès l'instant où mes narines ont perçu une certaine odeur. Ce thé qui se trouve sur la cuisinière n'est pas la seule sorte que vous servez ici.

— Vous êtes fou ! s'exclama-t-elle, mais je vis que sa lèvre supérieure était moite de transpiration.

— Allons, décidez-vous, dis-je en tendant les vingt dollars. Je cherche uniquement à gagner du temps. En fait, il me suffirait d'aller frapper à toutes les portes. Mais, comme je vous le disais, je suis pressé.

— Ouais, fit-elle en prenant mon billet. Mais si j'ai des ennuis...

— Il n'arrivera rien. Je ne dirai même pas où et comment je l'ai découvert.

— Crap.

Ce devait être une vieille expression gitane et je me demandais ce que cela voulait dire.

— Bon, si vous ne voulez pas me dire où je pourrais la trouver, vous aurez, je pense, au moins l'amabilité de me donner quelques renseignements à son sujet. Que fait-elle maintenant, et...

— Bah, demandez-le-lui directement ! Numéro huit, deuxième étage au fond.

Je me suis levé et j'ai commencé à me diriger vers la porte.

— Vous ne direz rien au sujet de la personne qui vous a renseigné, n'est-ce pas ?

— Non. D'ailleurs, comment le pourrais-je ? Je ne suis jamais venu ici. Essayons tous les deux de nous souvenir de ça, n'est-ce pas ?

Je suis sorti de la pièce et j'ai refermé la porte derrière moi, pour empêcher l'odeur de me poursuivre. Puis j'ai commencé à gravir les

escaliers.

Le numéro huit était facile à trouver. J'ai frappé à la porte. Pas de réponse. J'ai frappé de nouveau. Toujours pas de réponse. J'ai tourné lentement la poignée et j'ai essayé de pousser la porte. Elle était bel et bien fermée à clé.

Il ne me restait plus qu'à attendre. Ce serait peut-être mieux d'attendre en bas, de l'autre côté de la rue.

J'ai fait demi-tour, j'ai longé le couloir et j'ai commencé à descendre les escaliers. Quelqu'un était en train de monter. J'entendais des talons claquer et le frou-frou d'une jupe ; bientôt, je pus apercevoir un visage olivâtre aux pommettes saillantes, le tout surmonté de boucles noires. En voilà en tout cas une qui ne pouvait cacher ses origines ! Elle commença à se faufiler entre moi et le mur. J'étendis mon bras pour lui barrer le chemin.

— Mademoiselle Juarez ?

— Oui.

— Je vous cherchais. Je me présente : Mark Clayburn.

— Alors ?

— Pouvons-nous aller quelque part et y parler à notre aise ?

— Je comprends pas. Pourquoi parler ?

Elle avait un terrible accent espagnol.

— Nous avons des amis communs dont nous pourrions parler. Des amis tels que Joe Dean.

— Vous connaissez lui ?

Elle avait un curieux accent espagnol et ses constructions de phrases me paraissaient bizarres.

— C'est lui qui m'a envoyé.

— Venez chez moi, fit-elle après un court moment d'hésitation et elle reprit l'ascension des escaliers.

Je la suivais de très près. La vue représentait un net progrès par rapport au postérieur rose de mon hôtesse du rez-de-chaussée.

— Entrez, fit Estrellita Juarez après avoir ouvert la porte.

Son salon était mieux que ce que je m'attendais à voir dans pareil immeuble ; les meubles étaient neufs et choisis avec un certain goût. Je remarquai deux portes fermées ; l'une d'elles était certainement un placard, tandis que l'autre était vraisemblablement l'entrée de la salle de bains. Une porte ouverte me permit de voir la cuisine.

— Asseyez-vous, dit-elle en posant ses gants et son sac sur la table. Maintenant, qu'est-ce que c'est ?

— Je suis un ami de Joe. Il m'a parlé de vous.

— Comment va Joe ? J'ai pas vu longtemps.

— C'est drôle, ça. A la manière dont il m'a parlé, je pensais qu'il vous voyait régulièrement. Et que vous, vous me connaissiez de réputation.

— Non. J'ai pas vu lui pendant beaucoup de mois.

— Vous vous êtes disputés ?

Elle ne répondit pas.

— Cela n'a pas d'importance, murmurai-je. La chose importante est qu'il m'a dit que c'est vous que je devais contacter pour les sèches.

— Les sèches ? De quoi vous parlez ?

Le moment était venu d'utiliser mon petit stratagème des mains dans les poches. Seulement, cette fois-ci, ma main ressortit en tenant un billet de cinquante.

— Combien en aurai-je avec ceci ? demandai-je.

— Je sais pas quoi vous voulez parler.

— Les affaires vont mieux que ce que je pensais pour que vous puissiez vous permettre de refuser cet argent, dis-je en souriant et en gardant la main tendue. Bon. Si vous ne voulez pas m'aider, j'irai ailleurs. En bas, par exemple. Il paraît qu'elle a d'excellentes sèches. Ou bien se fournirait-elle chez vous ?

Estrellita Juarez passa la langue sur les lèvres. Puis elle prit l'argent et le glissa dans la poche de son manteau. Elle se dirigea vers la porte du placard, l'ouvrit et en sortit un aspirateur. Elle ouvrit le sac à poussières et elle le secoua. Plusieurs paquets blancs tombèrent à terre.

— Ça suffit comme ça, dis-je. C'est tout ce dont j'ai besoin.

Je me suis penché et j'ai ramassé un des paquets.

— Mais, pour cinquante dollars...

— J'ai assez avec un paquet, dis-je d'un ton énergique. Ainsi, quand j'irai leur dire où je l'ai trouvé, j'aurai de quoi le prouver.

— Le salaud ! s'écria-t-elle. Sale mouchard !

Elle bondit vers moi et essaya de me reprendre le paquet de cigarettes. Je la saisis par le bras et le tordis jusqu'à ce qu'elle se tienne tranquille.

— Minute, m'exclamai-je. Vous oubliez votre accent.

— Tant pis pour l'accent, répliqua-t-elle d'une voix haletante. Donnez-moi ce paquet avant que...

— Avant quoi ? Avant que vous appeliez la police ? Avant d'essayer de me tuer ? Je vous le déconseille, fis-je en secouant la tête. Vous êtes mêlée à suffisamment de meurtres comme ça.

— Qui vous a dit cela ? Joe ?

— Non. Il ne m'a rien dit. Je vous ai menti. Joe me déteste, grinçai-je et je lâchai son bras. Mais maintenant, je ne mens plus. Et si vous ne me mentez pas, j'oublierai ce que j'ai dit au sujet d'aller voir les flics.

— Ah, c'est ça ! On veut du fric, hein ? J'aurais dû m'en douter.

— Non, je ne veux pas de fric. Je ne veux rien d'autre que des renseignements. Des renseignements que vous auriez dû donner à la

police il y a longtemps. D'ailleurs, vous devrez le faire tôt ou tard, et vous le savez fort bien. Ils vous recherchent, Estrellita. A moins que cela ne soit pas votre nom véritable.

— Peu importe mon vrai nom. Si vous commenciez par me dire qui vous êtes ?

— Je l'ai déjà fait. Je m'appelle Mark Clayburn. Joe ne vous a jamais parlé de moi ?

— Je n'ai pas vu Joe. C'est vrai ce que je vous dis là. Je ne l'ai plus vu depuis...

— Depuis le meurtre de Ryan, hein ? C'est à ce sujet-là que je suis venu vous voir.

— Je n'ai rien à vous dire. J'ai déjà tout raconté au commissaire de police.

— Oui, je le sais. Mais où étiez-vous lorsqu'ils ont essayé de vous trouver après la mort de Polly Foster ?

— Je n'ai rien eu à faire avec cette histoire.

— N'empêche qu'ils veulent vous interroger. Or, vous vous êtes cachée ici, dans l'ancien appartement de Joe Dean.

— Ce n'est pas un crime.

— Vous êtes certaine que vous ne l'avez pas vu ?

Elle secoua la tête.

— Pas depuis que Ryan est mort. Je vous l'ai déjà dit.

— Il n'est pas mort ; il a été assassiné, répliquai-je ; il me semblait que je devais continuellement rappeler ce détail à des tas de gens. Pourquoi vous êtes-vous disputés ? Aviez-vous peur de Dean parce que vous en saviez trop sur ce qui s'était passé ?

— Je ne savais absolument rien.

— Oh si, vous saviez quelque chose ! Et il y a quelqu'un qui vous tient au courant. Tellement bien au courant que vous avez téléphoné à Trent le soir où il a été assassiné. Vous l'avez prévenu qu'il était en danger et qu'il devait quitter la ville au plus vite.

— Qui vous a raconté cela ?

— Sa sœur, répondis-je en poussant Estrellita dans un fauteuil. Vous voyez, c'est comme je vous le disais : tout se saura fatalement un jour ou l'autre. Maintenant c'est à vous de savoir à qui vous préférez parler : à moi ou à la police.

— Quel est votre intérêt dans tout cela ?

— Je veux résoudre cette énigme, c'est tout. Je n'en veux à personne, sauf à l'assassin, bien entendu. Ce qui veut dire que vous n'avez rien à craindre en ce qui me concerne ; à moins que ce ne soit vous la coupable.

— Non, s'écria-t-elle en portant la main devant la bouche. Non, ce n'est pas moi. Sincèrement.

— Voilà un langage que j'aime entendre. J'aime bien la sincérité.

Alors, continuons dans ce sens-là. Cela fait combien de temps que vous vendez vos cigarettes ?

— Deux ans.

— Vous travaillez pour un syndicat ?

— Je n'en sais rien.

— J'exige des réponses concrètes.

— Je vous ai dit que je n'en savais rien. C'est un type qui me les passe. Je le paye lorsque j'ai tout vendu. Il me dit où les porter.

— En d'autres termes, vous êtes uniquement un intermédiaire.

— Oui, c'est tout. Je n'ai aucune idée d'où viennent ces cigarettes. Ce ne sont pas eux qui vont me le dire ; ils ne sont pas fous !

— Et Dean ? Il en vend aussi ?

— Non, mais il était au courant. Il m'a vu en refileur à Dick Ryan.

— Ryan était un de vos clients ?

— Non. Il ne m'en a acheté qu'une seule fois. Il m'a dit que c'était pour un ami.

— Comment savait-il que vous pouviez lui en procurer ?

— Je le lui ai demandé, mais il n'a pas voulu me le dire. Ce n'était pas tellement difficile pour lui de le savoir. J'avais pas mal de clients dans le monde du cinéma.

— Vous êtes certaine que Ryan n'en fumait pas ?

— Absolument.

J'acquiesçais d'un signe de tête. C'était ça que je cherchais à savoir depuis le début de mon enquête. Je devais uniquement trouver une personne qui pouvait me certifier que Ryan ne s'adonnait pas à la drogue.

Mais maintenant que j'avais la réponse que je cherchais, je n'en retirais plus aucune satisfaction. Même si je pouvais obliger cette fille à signer une déclaration écrite, cela ne servirait toujours à rien. Il s'était passé trop de choses depuis que j'avais commencé mes recherches. Beaucoup trop de meurtres.

— Bon, fis-je. Alors il en a acheté pour un ami. Qui était-ce ? Polly Foster ?

— Non.

— Elle ne fumait pas ce genre de cigarettes ?

— Si, parfois. Mais elle savait où se les procurer. Chez moi, directement.

— Et Trent ?

— Il s'approvisionnait également chez moi. D'ailleurs Ryan n'en aurait pas acheté pour lui.

— Il y a pourtant un fait certain : quelqu'un a fumé de ces cigarettes dans la roulotte de Ryan. Vous y étiez tous ce soir-là.

— Personne n'a fumé pendant que j'étais là.

— Et Kolmar ?

— Je ne sais rien à son sujet.
— Maintenant Joe Dean travaille pour lui.
— Comment le saurais-je ? Je vous ai déjà dit que je n'ai plus vu Joe depuis lors.

— Pourtant le soir du meurtre vous avez quitté la roulotte de Ryan en même temps que Dean. Et vous avez passé ensemble le restant de la nuit dans un motel. C'est exact, n'est-ce pas ?

— Oui. Ah, le salaud ! Il était toujours en train de me courir après. Et lorsqu'il m'a surprise en train de refile les cigarettes à Ryan, il m'a fait promettre de le suivre, sinon il me dénoncerait.

— Ah, c'est ainsi que ça s'est passé !

— Ouais, c'est ainsi que ça s'est passé, répéta-t-elle d'un air furieux. Le matin, je l'ai fichu à la porte en lui disant que je ne voulais plus jamais le rencontrer sur mon chemin. Et je ne l'ai plus vu depuis.

— Mais vous êtes certaine que Ryan ne s'adonnait pas à la drogue ? Et que ce n'est pas Dean qui l'a tué ?

— Absolument certaine. Quelqu'un d'autre a dû se rendre à la roulotte de Ryan après notre départ. Quelqu'un qu'il attendait. Quelqu'un qui aimait s'embarquer pour le pays des rêves.

— C'est ce que Polly Foster a déclaré.

— Oui ? dit Estrellita Juarez en serrant les poings.

— Je lui ai parlé le soir de sa mort. En fait, c'est moi qui ai découvert son corps. Vous l'avez certainement lu dans les journaux. Elle m'a dit au téléphone que ce soir-là, un peu plus tard, elle était retournée près de la roulotte. Elle y avait vu quelqu'un. Je ne sais pas si elle avait pu reconnaître le compagnon ou la compagne de Ryan, ou non. En tout cas quelqu'un s'est empressé d'aller chez elle avant moi. Peut-être vos suppositions sont-elles exactes. Pourquoi n'en avez-vous pas parlé à la police après la mort de Ryan ?

— Pourquoi me compliquer l'existence ? Qu'ils se débrouillent.

— Même s'ils vous soupçonnent ? C'est ridicule, voyons ! dis-je en m'asseyant devant elle et en me penchant en avant. Parce que maintenant, ils vous soupçonnent réellement. Ce n'était pas très malin de votre part de disparaître juste après l'assassinat de Polly Foster. Tous les autres se sont gracieusement prêtés aux interrogatoires de la police ; et chacun avait un alibi. Tous, sauf vous. Pourquoi ?

— J'ai reçu l'ordre de me tenir tranquille. Et on m'a changée de secteur ; je ne travaille plus dans les studios.

— Vous êtes certaine que ce n'est pas parce que vous saviez qui avait tué Polly Foster ?

— J'ignore absolument qui a bien pu faire le coup.

— Alors pourquoi avez-vous téléphoné à Tom Trent pour lui dire de quitter la ville ?

— Je... j'étais inquiète... J'aimais bien Tom. Bien sûr, il se

droguait, et c'était moi qui l'approvisionnais. Puis on m'a dit de me cacher ici et de cesser de le ravitailler. Quelque chose, qu'il m'a dit après la mort de Dick Ryan, m'a donné l'impression qu'il savait qui était l'assassin. Je crois que ce soir-là il est retourné auprès de la roulotte, tout comme Polly Foster. Peut-être n'a-t-il fait que deviner. Mais j'étais certaine qu'il le savait. Et lorsque j'ai appris que Polly Foster avait été assassinée, j'ai eu peur qu'il ne lui arrive quelque chose. Je lui ai téléphoné et je lui ai dit qu'il ferait peut-être mieux de quitter la ville pendant quelque temps. Nous avons pensé qu'il serait peut-être en sécurité, à la campagne.

— Nous ?

— Je veux dire : j'ai pensé.

— Ah ! On vous a dit de le prévenir, n'est-ce pas ?

— Oh la la, je ne m'y retrouve plus avec toutes vos questions.

— Je pense bien que vous ne vous y retrouvez plus. Vous êtes en train de protéger quelqu'un qui vous a mis dans le pétrin.

— Mais je ne suis pas dans le pétrin.

— Et comment donc ! m'exclamai-je en approchant mon visage du sien. Cette personne que vous essayez de protéger a fait de vous exactement ce qu'elle cherchait : le parfait suspect. Vous disparaissiez aussitôt après l'assassinat de Polly Foster. Vous téléphonez à Trent avant qu'il soit assassiné à son tour. Quelqu'un s'est rendu chez lui en voiture et lui a envoyé une balle dans le cœur... cela aurait pu être vous, non ? C'est ce que les flics croient. Ils sont au courant de ce coup de téléphone.

— Mais moi pas.

— C'est à eux qu'il faut dire ça, pas à moi. Vous n'aurez qu'à le leur dire quand ils viendront vous cueillir.

— Personne ne sait où je suis. Je suis en sécurité. A moins que vous ne vouliez jouer au mouchard.

— Non, je ne suis pas un mouchard. Cela ne servirait d'ailleurs à rien. Parce que vous n'êtes pas en sécurité ici. Il ne m'a fallu qu'un quart d'heure pour vous découvrir. Je me suis servi de ma matière grise et d'un vieil annuaire de téléphone. C'est la diseuse de bonne aventure d'en bas qui m'a donné le numéro de votre appartement. Elle vous a vendue pour vingt dollars. Je veux bien en parier encore vingt avec vous que les flics frapperont à votre porte avant demain matin.

— Je ne serai plus ici. Je serai loin de Los Angeles.

— C'est comme vous voulez. Mais vous êtes une idiote si vous continuez à protéger un gars qui vous a mis dans une situation aussi catastrophique que celle-ci. Allons, dites-moi qui c'est ? C'est le type pour qui vous écoutez la marchandise ?

— C'est ça, répondit-elle et elle acquiesça d'un signe de tête.

— Et si vous me donniez son nom ?

— Non. Je ne peux pas...

— Je vous donne ma parole que je ne dirai rien avant vingt-quatre heures. Ainsi vous aurez le temps de filer d'ici.

— Non, c'est impossible, répondit-elle ; je la voyais enfoncer ses ongles dans les accoudoirs du fauteuil. Il se lancera à ma poursuite.

— J'en doute. A mon avis, il n'en aura pas l'occasion. La police s'empressera de mettre le grappin sur lui. Mais enfin ! Comment ne vous en êtes-vous pas rendu compte plus tôt ? Ce type, c'est l'assassin.

Ses ongles cessèrent de martyriser le fauteuil.

— Je ne comprends vraiment pas comment cela ne vous saute pas aux yeux ! ajoutai-je. Il n'y a pas d'autre réponse. On arrive à cette conclusion par simple élimination. Il est le seul qui reste et qui soit lié aux trois victimes : Ryan, Foster et Trent.

Elle regardait fixement le mur derrière moi.

— Allons, dis-je. C'est Kolmar ?

— Non.

— Dites-moi son nom, et je me suis penché vers elle et j'ai commencé à la secouer aux épaules. Allons, ne faites pas l'imbécile. Vous voulez finir comme les autres ?

Estrellita Juarez continuait à regarder fixement le mur.

— Bon, fit-elle d'une voix monotone. Ce n'est pas Kolmar. Il s'appelle Hastings. Edward Hastings. Il travaille pour...

Elle ne regardait plus le mur. Je venais de m'en rendre compte. Elle regardait la porte qui s'ouvrait vivement. Je me suis retourné dans mon fauteuil et en même temps ma main essayait de saisir le revolver que Bannock m'avait donné. Je sentais la crosse sous mes doigts. Je commençai à le sortir de ma poche tout en me levant.

Le revolver n'est jamais sorti de ma poche. Et je n'ai jamais réussi à me lever complètement.

Joe Dean était derrière moi, derrière le dossier de mon fauteuil.

— Voilà ce que je te dois, déclara-t-il.

Ce qu'il me devait était quelque chose de dur, quelque chose qui s'abattit sur mon crâne et qui me laissa étendu sur un plancher qui tourbillonnait autour de ma tête. J'avais l'impression de me trouver dans une de ces attractions que l'on voit à la foire, où la force centrifuge vous envoie finalement vers le bord. Pour le moment, je me sentais filer vers le bord.

Je l'ai heurté et je suis tombé dans le noir.

CHAPITRE XV

Les échelons étaient glissants, mais je n'abandonnais pas pour cela mon ascension. C'était le seul moyen de sortir de l'obscurité. Je devais absolument continuer à monter. Cela prit des années.

Enfin je fus en haut, de retour sur le plancher ; mon visage était collé au tapis. Ma bouche était ouverte et je respirais péniblement.

Le tapis avait un goût infect. Alors j'ai roulé sur mon dos. Toujours le même goût. Ce n'était donc pas le tapis, mais quelque chose d'autre. Quelque chose qui restait collé à ma bouche, quel que fût le sens dans lequel je tournais la tête.

Un bâillon.

Maintenant je commençais à sentir la pression des liens qui m'entravaient les mains et les jambes. Ils m'avaient également ligoté. J'ouvris les yeux, mais il n'y avait pas grand-chose à voir. Il faisait très sombre dans la pièce. Et il n'y avait personne.

J'avais mal à la tête. Les frères Dean savaient comment s'y prendre pour vous taper sur le crâne. Oui, des types vraiment compétents. Je ne saignais pas, mais je me rendais compte que le coup que j'avais encaissé était sérieux. Je me suis roulé sur le côté et pendant quelques instants je vis la chambre tournoyer.

Peu à peu mon œil s'habitua à la semi-obscurité. Ils étaient bel et bien partis. La porte du placard était ouverte et il n'y avait plus de vêtements sur les portemanteaux. L'aspirateur se trouvait par terre. C'était gentil à eux de l'avoir laissé. Ils avaient peut-être pensé que je voulais nettoyer quelque chose. Par exemple le vide qui se trouvait pour le moment dans mon crâne.

Le sac à poussières était ouvert et ils l'avaient évidemment vidé de son contenu. Ils avaient certainement pris le paquet de cigarettes que j'avais mis en poche. Estrellita s'en était probablement chargée pendant que Dean me ligotait. Je savais même ce qu'ils avaient utilisé comme liens. Je voyais dans un coin de la pièce le drap qu'ils avaient déchiré en lambeaux.

J'ai essayé de déplacer mes bras et mes jambes. Ce n'était pas facile. Peut-être que, si je me roulais jusqu'au mur, je parviendrais à trouver un appui suffisant pour me permettre de me lever.

Alors j'ai essayé. L'effort que j'ai dû fournir pour me hisser provoquait des douleurs lancinantes dans ma tête. Et me tenir debout sur mes jambes endolories était presque insupportable. Pourtant, après quelques minutes d'efforts, cela devint possible.

Et maintenant quoi ?

J'ai tout d'abord essayé de dégager mes mains. Les nœuds étaient solides. Je me suis dit que j'arriverais peut-être à la cuisine en longeant le mur ; et à prendre un couteau dans le tiroir.

Tout compte fait, ce serait plus facile d'y aller en me roulant par terre.

J'ai roulé par terre. Je dus recommencer la pénible opération consistant à me mettre debout. Dès que cela fut fait, je me suis approché, centimètre par centimètre, de l'unique tiroir que j'apercevais. Je m'y suis adossé et j'ai glissé les doigts sous les rebords. Je parvins à ouvrir le tiroir et à le faire tomber.

Il tomba sans grand fracas. Parce qu'il était vide. Ils avaient vraiment pensé à tout.

J'ai commencé à me rouler de nouveau en direction du salon. Dommage que je ne me trouvais pas dans un hôtel. Dans la plupart des hôtels, on trouve, fixé sur l'une ou l'autre porte, un de ces ustensiles pour décapsuler les bouteilles et ouvrir les boîtes de conserves.

Peut-être...

Je me suis roulé de nouveau vers la cuisine. Encore une série d'efforts pour me mettre debout. Puis j'ai vu ce que je cherchais sur le mur opposé. J'ai fait le tour de la cuisine en sautillant et en prenant appui sur le mur. Je suis enfin arrivé près de l'ouvre-bouteilles combiné à un ouvre-boîtes.

Jusqu'à présent tout avait bien marché. Mais la suite fut épouvantable. L'ustensile était fixé trop haut pour que je pusse facilement l'atteindre avec les mains liées derrière le dos. Je dus plier les bras. Pendant un moment je crus que j'allais devoir les casser pour pouvoir entrer en contact avec l'arme qui me délivrerait peut-être. J'y parvins enfin en tordant mon bras gauche jusqu'à ce qu'il fasse presque sauter l'articulation.

J'ai commencé à frotter le nœud contre le tranchant de l'ouvre-bouteilles. Évidemment, il m'était impossible de voir ce que je faisais, et je devais être extrêmement prudent. Je n'avais aucune envie de m'ouvrir les poignets. Je devais naturellement m'attendre à subir quelques égratignures, mais ce n'est pas pour cela qu'elles me firent moins mal.

Cette opération me prit du temps. Beaucoup de temps, même. Mais je sentis enfin le nœud se relâcher un peu. Alors j'ai essayé d'écarter les mains l'une de l'autre et finalement je sentis la pression des liens disparaître presque complètement. Mes mains étaient libres.

Je me suis assis et je me suis frotté les mains pour rétablir la circulation. J'ai défait le bâillon, et enfin j'ai libéré mes jambes. J'ai frictionné mes chevilles puis je me suis mis debout. Question de voir si

tout allait bien, j'ai tâté mon crâne.

J'ai regardé ma montre.

Ce n'était pas étonnant qu'il fasse si sombre. Il était presque neuf heures. J'avais été inconscient pendant plus de cinq heures.

C'était beaucoup. Et en tout cas suffisant pour que les deux responsables de ma situation aient eu le temps de prendre une sérieuse avance.

Je me demandais vers quelle cachette ils s'étaient enfuis.

Ayant allumé les lumières, je fis une brève inspection de l'appartement. Ils étaient bel et bien partis définitivement. Ils avaient tout pris. Ou presque, car ils avaient laissé quelques cravates dans la chambre à coucher. C'étaient toutes des cravates rayées, et je me souvenais que Dean en portait une du même modèle. Cela voulait dire qu'Estrellita avait probablement menti en disant qu'elle ne le voyait plus. J'étais certain qu'ils étaient tous les deux dans le coup.

D'ailleurs, cela n'avait plus d'importance maintenant. J'avais d'autres problèmes à résoudre.

Mon revolver, par exemple, ou plutôt celui de Bannock. Il était toujours dans ma poche. C'était gentil de leur part d'y avoir pensé. A moins qu'ils l'aient oublié.

Enfin, je ne pouvais rien faire de ce côté-là. Rien, si ce n'est aller à la police et leur raconter tout ce que je savais. Leur parler de Dean, de la Juarez et de ce Hastings. Edward Hastings. C'était donc lui l'assassin. Comme dans les vieux romans policiers où tout le monde est soupçonné et finalement on découvre que le coupable n'est autre que le domestique. Parfait. Et moi aussi, j'étais le parfait détective amateur.

Inutile de poursuivre mes recherches. Il était évident qu'ils n'avaient rien laissé traîner qui pût me servir à quelque chose.

Je suis sorti et j'ai fermé la porte derrière moi. Personne dans le couloir. Personne dans les escaliers. Personne dans le hall. Personne pour me proposer mon horoscope. Je suis arrivé en rue sans encombres et je me suis dirigé vers le *drug-store* le plus proche.

Il était temps que je sois raisonnable et que je téléphone à Tompson. Oui, c'était la seule chose qu'il me restait à faire. Appeler Tompson et, pour changer, collaborer avec lui. Avec un peu de chance, nous pourrions peut-être arrêter l'assassin.

Le *drug-store* n'était pas difficile à trouver. Par contre, je ne voyais pas de téléphone. Je me suis approché du vendeur installé derrière le comptoir.

— Oui ?

— Avez-vous...

Inutile de poursuivre ma question. Il y avait une pile de journaux sous mes yeux. J'en ramassai un et donnai un billet d'un dollar au

vendeur. Je fis demi-tour.

— Hé, monsieur, vous oubliez votre monnaie !

Je n'ai pas ramassé la monnaie. Je continuais à marcher. A marcher et à lire.

Ce n'était qu'un texte court en première page ; ils n'avaient pas eu le temps d'en mettre plus lorsque le flash leur était parvenu. Peut-être y aurait-il une édition spéciale un peu plus tard. Je n'en savais rien. Et d'ailleurs cela ne m'intéressait pas.

Tout était fini.

Hastings était mort. Edward Hastings, quarante-deux ans, résidant à telle adresse, trouvé mort en fin d'après-midi, tué par une balle dans la tête...

Je relus l'adresse. Puis je lus ce que Hastings faisait dans la vie.

Je fis demi-tour et retournai dans le *drug-store*.

— Où se trouve le téléphone ? demandai-je.

— Là derrière le comptoir.

— Merci.

Le numéro que j'ai formé n'était pas celui de la police, mais celui de la maison de Bannock.

— Allo ?

— Oui ? fit la voix de Daisy.

— C'est Mark. Est-ce que Harry est là ?

— Non.

— Où est-il ? A la police ?

— Bien sûr que non. Pourquoi y serait-il ?

— Alors vous ne connaissez pas la nouvelle ?

— Qu'est-ce qui se passe, Mark ? Harry devrait arriver d'un moment à l'autre ; il avait du travail à liquider après l'enterrement.

J'avais complètement oublié cet enterrement. Il me semblait que j'avais oublié beaucoup de choses.

— Écoutez, quand il rentrera, veillez à ce qu'il ne disparaisse pas. Je pars à l'instant.

— Mark. Est-il arrivé...

— Des tas de choses. J'arrive dans un moment. Restez chez vous.

J'ai raccroché et je suis sorti en courant. La chance était de nouveau avec moi car je ne perdis pas de temps à trouver un taxi.

Le parcours au travers de la ville était long et j'avais tout le temps de mettre de l'ordre dans mes idées. Quel que fût l'angle sous lequel je les envisageais, elles se remettaient toujours dans le même ordre.

Tout était fini ? Oh non ! Pas encore.

La propriété de Bannock baignait dans un clair de lune splendide. Il y avait aussi une fenêtre éclairée, pour guider le promeneur.

Je suis sorti du taxi et j'ai fait ma petite promenade jusqu'à la maison.

Daisy m'ouvrit la porte.

— C'est le jour de sortie de Sarah, me dit-elle. Et moi j'ai un mal de tête atroce.

— Comment s'est passé l'enterrement ?

— Je n'y suis pas allée. Mais Harry y était.

— Vraiment ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous l'expliquerai.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda-t-elle en me dévisageant. C'est la police ?

— Non. Ils ne m'ont pas encore rattrapé. Je vais tout de même leur téléphoner dans un moment. Mais laissez-moi d'abord vous expliquer toute l'affaire.

— Entrez. Je vois qu'un verre vous ferait du bien.

Je l'ai suivie dans le salon et elle s'est occupée des cocktails. C'était agréable de pouvoir se détendre dans un fauteuil moelleux, de se reposer la vue sous une lumière douce, d'avoir un grand verre à la main et de sentir vibrer la présence de Daisy.

Seulement je n'étais pas vraiment détendu. Pas encore.

Je dus d'abord mettre Daisy au courant des derniers événements. Je lui ai parlé de mon entrevue avec Kolmar et Joe Dean ; de la longue conversation que j'eus avec Billie Trent ; et aussi comment la police avait trouvé le revolver de Kolmar dans ma voiture.

Puis je lui ai détaillé mon entretien avec Harry. Je lui ai dit que j'avais découvert Estrellita Juarez et que Joe Dean, à son tour, m'avait découvert. Finalement, je lui ai parlé de ce que je venais de lire dans le journal.

— Mais je ne comprends toujours pas, dit-elle. Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Cela peut vouloir dire plusieurs choses, répondis-je. Tout d'abord, que Juarez et Dean ont toujours travaillé ensemble, dès le début ; qu'ils ont tué Dicky Ryan, Polly Foster et Tom Trent. Ou bien que l'un des deux l'a fait et que l'autre le savait.

» Et ce Hastings le savait aussi parce que Juarez l'aidait à écouler sa marchandise. Alors, cet après-midi, lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils n'étaient plus en sécurité, ils ont décidé de le réduire définitivement au silence avant de quitter la ville. Ainsi leur piste était brouillée.

— Mais pourquoi voulez-vous parler de cela à Harry ? demanda Daisy. Pourquoi ne pas appeler la police ?

— C'est ce que je vais faire. Seulement, ce n'est pas cette théorie que je vais leur soumettre. Parce que je ne crois pas que ce soit la bonne.

Je pris quelques gorgées à mon verre. Cela me fit du bien.

— Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans cette affaire, ajoutai-je. Pour quelle raison Juarez et Dean, ou seulement un des deux, auraient-ils tué ces trois personnes ? Il n'y en a aucune. D'ailleurs, ils ont tous deux des alibis en ce qui concerne leurs allées et venues au moment du meurtre de Ryan. Et Dean a des alibis qui le lavent également des autres meurtres.

» Naturellement, ils peuvent fort bien avoir assassiné ce Hastings. S'ils avaient l'intention de quitter la ville et s'ils pensaient que c'était lui l'assassin, ils auront peut-être essayé de faire du chantage et comme il n'aura sans doute pas accepté, ils l'auront abattu.

Daisy prit mon verre pour le remplir.

— Pour le savoir, il faudra attendre que la police les ait retrouvés. En attendant, nous ne pouvons qu'émettre des suppositions, nous baser sur des soupçons. Et moi je les soupçonne d'avoir eu peur et d'être pressés de disparaître de la circulation. Je ne crois pas qu'ils auront pris le risque d'aller voir Hastings pour essayer de lui soutirer de l'argent à la dernière minute.

— Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, fit Daisy. Vous disiez que ce Hastings dirigeait tout un trafic de stupéfiants. Par conséquent, il est fort probable qu'il avait pas mal d'ennemis qui préféraient le voir disparaître à jamais.

— Évidemment, répondis-je tout en approuvant de la tête. Et si c'est ça la réponse, alors nous nous retrouvons à notre point de départ. N'oubliez pas que, dans ce cas-là, nous ne connaissons toujours pas l'identité de l'assassin de Ryan, ni celui de Polly Foster et de Tom Trent.

— Et Kolmar ?

— Quand je l'ai vu l'autre jour, j'ai eu l'impression qu'il me disait la vérité. Kolmar n'assassinerait pas ses propres vedettes. Pourquoi tuerait-il les poules aux œufs d'or ?

— Devons-nous absolument continuer comme ça, Mark ? demanda Daisy en secouant la tête. Toutes ces histoires de meurtres me rendent malade. Vraiment malade ! Harry ne vous a-t-il pas dit d'abandonner ? Cela ne vous suffit-il pas d'avoir votre vie menacée, d'avoir été battu et d'être recherché par la police ?

— Bien sûr que j'ai eu mon compte. Mais il m'arrivera plus rien. Plus maintenant.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument, répondis-je en posant mon verre sur la table et en m'appuyant au dossier du fauteuil. Parce que je crois avoir trouvé la bonne réponse. Elle se trouvait d'ailleurs tout le temps sous mon nez. J'aurais dû passer moins de temps à me demander pourquoi ces gens étaient tués et en passer un peu plus à essayer de découvrir pourquoi j'avais tellement d'ennuis.

— Vous ?

— Naturellement ! Je suis la clé de tout le problème. Ryan est mort il y a des mois déjà, et il ne s'est rien passé. Mais dès que je suis arrivé dans le tableau, les ennuis ont commencé. Toutes les personnes qui pouvaient être au courant des événements entourant le mystère de la mort de Ryan ou bien ont disparu, ou bien ont été réduites définitivement au silence. L'assassin arrivait toujours avant moi. Ce n'était certainement pas une coïncidence. L'assassin devait savoir qui j'avais l'intention de voir.

— Mais comment est-ce possible ?

— Il n'y a qu'une seule réponse possible. Moi-même j'ai dû dire à l'assassin ce que j'avais l'intention de faire.

— Mark ! Non ! s'exclama-t-elle d'une voix étranglée.

— Oui. Parfaitement. Qui est-ce qui m'a demandé de travailler pour lui ? Harry. Qui a arrangé mon interview avec Polly Foster ? Harry. A qui ai-je dit que j'allais faire parler Tom Trent ? Harry. Et qui est-ce qui savait que, aujourd'hui encore, je continuais à m'occuper de cette affaire ? Harry.

Je me tus un instant.

— L'autre soir, ajoutai-je, quand Trent a été assassiné, Harry a déclaré qu'il se trouvait chez un client, à Pacific Palisades. Peut-il le prouver ? Et pourquoi êtes-vous si certaine que cet après-midi, après l'enterrement, il soit retourné directement à son bureau, hein ?

— C'est absurde, voyons ! Quand Polly Foster a été assassinée, Harry et moi jouions aux cartes chez les Sherman. La police a été voir son client de Pacific Palisades et tout est en ordre de ce côté. Et quant à cet après-midi, il n'oserait pas mentir au sujet de sa présence au bureau. Il n'y travaille jamais seul ; il y a toujours quelqu'un avec lui.

— Bon, fis-je. Essayons de voir les choses sous un autre angle et voyons si cela rime à quelque chose. Harry a tué Ryan. Il a demandé à quelqu'un de tuer Trent et Foster parce qu'il avait peur qu'ils parlent, puis il a demandé à un autre tueur de liquider Hastings.

— C'est insensé, répondit Daisy en secouant la tête. Harry ne chercherait pas à mettre en péril sa chance de vendre ses films. C'est de bonne foi qu'il a fait appel à vous, simplement pour éclaircir la situation. Et d'ailleurs, comment connaîtrait-il Hastings ?

Je demeurai pensif quelques instants.

— En effet, dis-je finalement. Il n'avait donc pas de motif. Et il ne connaissait pas Hastings. Cela nous laisse avec un seul suspect. Une seule personne qui connaissait également mes projets.

Daisy me regarda. J'acquiesçai d'un signe de tête.

— C'est ça, Daisy. Il ne reste qu'une seule personne. Vous.

CHAPITRE XVI

Elle se leva vivement.

Le revolver était sorti sans difficulté de ma poche. Cela faisait du bien, pour une fois, de se trouver du bon côté d'une arme.

— Asseyez-vous, Daisy. Vous écouterez d'abord, et vous parlerez ensuite.

— C'est inutile de bluffer.

— Je ne bluffe pas. Maintenant l'avantage est de mon côté. Depuis que j'ai appris la mort de Hastings. La vérité m'est apparue dès que j'ai lu ce que le journal avait à raconter à son sujet et notamment l'endroit où il travaillait.

— Où il travaillait ?

— Les journaux disent qu'il était interne à la clinique du D^r Levinson. C'est la clinique où vous êtes allée la veille de la mort de Ryan.

Daisy s'assit en face de moi. Je gardais le revolver pointé sur elle.

— C'était ça votre alibi, n'est-ce pas, Daisy ? Hastings s'est porté garant pour vous le soir où vous êtes sortie de la clinique pour aller rendre visite à Ryan. C'était vous la personne qu'il attendait dans sa roulotte.

» Vous connaissiez Ryan depuis des années, depuis l'époque où il était le client de votre mari. Vous étiez aussi sa maîtresse. Harry ne s'en est jamais douté, n'est-ce pas ?

» Pas plus qu'il ne se doutait que vous vous droguiez. Ni que Hastings était votre fournisseur de cigarettes à la marijuana. Ça ne m'étonne pas que vous soyez allée à la clinique où il travaillait plutôt qu'à un hôpital. Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent est exact, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

— Ryan était ivre lorsque vous êtes entrée dans sa roulotte. Vous avez commencé à fumer. Puis il y a une dispute. Une dispute très grave. Vous étiez furieuse. Vous avez vu le revolver et vous vous en êtes servie. Ensuite vous êtes retournée à la clinique. Hastings s'est chargé de votre alibi une fois que le corps de Ryan a été découvert. Et pendant un temps tout rentra dans l'ordre.

» Puis Harry a acheté ces films et il m'a demandé de blanchir la mémoire de Ryan. Vous étiez contre dès le début. Vous avez prévenu votre ami Hastings et vous lui avez demandé de nous téléphoner un avertissement. Hastings rendit même visite à mon appartement un soir

que j'étais sorti.

» Mais cela ne nous arrêta pas. Hastings fournissait des cigarettes droguées à Polly Foster, et une de ses intermédiaires, Estrellita Juarez, connaissait Tom Trent. Il s'est immédiatement mis en rapport avec Foster et Trent et il leur a dit de ne parler à personne.

» Polly Foster avait peur. Il est évident qu'elle était retournée ce soir-là près de la roulotte et qu'elle vous avait vue. Je ne crois pas qu'elle vous avait reconnue, mais elle savait qu'une femme avait été là. Elle voulait savoir si quelqu'un l'avait vue, et c'est ainsi qu'elle vint me voir.

» Vous l'avez appris par Harry. Il vous a dit qu'il avait arrangé un rendez-vous pour moi. Et c'est ainsi que Polly Foster fut tuée.

Daisy respirait d'une manière presque haletante, mais maintenant elle souriait.

— Ridicule ! Comment aurais-je pu la tuer ? Demandez-le à la police : elle sait que Harry et moi avons passé toute cette soirée chez les Sherman.

— Oui, je vous crois. Ce n'est pas vous qui avez tué Polly Foster. C'est votre ami Hastings qui a fait ce petit travail pour vous. Je parie que quand la police vérifiera ses allées et venues, elle découvrira qu'il a eu une nuit de sortie. Il s'est rendu chez elle et il l'a entendue me téléphoner ; alors il est entré et il l'a abattue.

— Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

— Pour deux raisons. La première, c'est qu'il ne pouvait se permettre de voir son petit trafic exposé. Il devait se faire de beaux petits suppléments en fournissant sa marchandise à tous ses gros clients, plus probablement une certaine dose de chantage. C'était une raison suffisante pour réduire la Foster au silence. Mais je crois qu'il avait un meilleur motif. Car je suis persuadé qu'il avait pris auprès de vous la place de Ryan.

— Espèce de...

Sa voix tremblait d'indignation.

— Inutile de protester, Daisy, dis-je en l'interrompant. C'est un peu tard pour jouer à l'innocente. Vous semblez oublier que, après la mort de Polly Foster, vous m'avez offert les mêmes privilèges si je laissais tomber l'affaire.

— Je vois que vous divaguez, mais continuez. Et je suppose que c'est moi aussi qui ai envoyé ces deux types vous rosier au milieu des dunes.

— Non, je ne le pense pas. Vous auriez pu le faire, mais je soupçonne plutôt Kolmar de l'avoir fait. Il commençait à souffrir un véritable complexe de la persécution à force de voir ses meilleures vedettes massacrées. Il est possible qu'il ait demandé à Joe Dean d'essayer de découvrir ce que je savais sur cette affaire ou du moins

pourquoi j'y fourrais mon nez. Alors Dean aura dit à son frère de s'occuper de moi avec cet autre type.

» Bref, cela n'a servi à rien. Polly Foster était morte et votre ami Hastings a donné l'ordre à Estrellita Juarez de se cacher ; mais moi, j'étais toujours en piste. J'ai déclaré à Harry que j'avais l'intention d'interviewer encore une fois Tom Trent.

» Il avait eu quelques heures de liberté au cours de la nuit du meurtre de Ryan et vous le soupçonniez de savoir peut-être quelque chose. Vous deviez agir vite.

» Estrellita Juarez savait qu'il était en danger et elle le prévint par téléphone. Puis il reçut un second coup de téléphone... cette fois-ci, c'était de vous. Je ne sais pas ce que vous lui avez déclaré ; peut-être que vous lui avez dit que vous saviez qui était l'assassin et vous vouliez son avis pour savoir si vous pouviez en parler ou non à la police. Bref, vous avez obtenu ce que vous vouliez : qu'il vienne à votre rencontre le long de la route ; devant sa propriété.

» Pendant que Harry était à Pacific Palisades, vous vous êtes rendue à la propriété de Trent et vous l'avez attendu. Il est venu vous rejoindre dans la voiture. Vous l'avez abattu, vous avez traîné son corps jusqu'au garage et vous avez fait une petite mise en scène pour que l'on s'imagine qu'il s'agissait d'un suicide. Puis vous êtes partie. Quelqu'un a vu votre voiture, mais n'y a guère prêté attention. C'était un coup terriblement risqué, mais vous étiez prise de panique.

» Je ne pense pas que vous vouliez tuer Trent, Daisy. Je crois qu'à ce moment vous l'avez fait parce que Hastings vous avait forcée à le faire. Il vous menaçait probablement de couper votre approvisionnement en drogue ou en tout cas de vous mettre dans une situation très embarrassante. Il vous obligeait à lui obéir et à l'aider à assurer sa propre protection.

» Il vous a dit que j'étais la personne suivante à mettre hors d'état de nuire. Vous lui avez promis que vous demanderiez à Harry de m'obliger à abandonner. Et Harry vous l'a promis.

» Mais voilà : je n'ai pas voulu abandonner. Je suis allé voir Kolmar. Il a envoyé la police à mes troussees parce que je lui avais pris son revolver. Alors j'ai dit à Harry qu'il ne me fallait plus que vingt-quatre heures pour tirer l'affaire au clair. Je lui ai dit de ne pas vous en parler.

» Mais il vous a tout raconté, n'est-ce pas ? Cet après-midi, vous lui avez tiré les vers du nez, n'est-ce pas, Daisy ? De plus, vous saviez que j'étais à la recherche de Joe Dean et d'Estrellita Juarez, car c'étaient les derniers suspects de ma liste. Si je parvenais à les découvrir, ou seulement un des deux, la piste conduirait directement à Hastings et à vous.

» Je pense que vous avez téléphoné à Joe Dean au début de l'après-

midi et que vous l'avez prévenu. Juste après que vous ayez déclaré à Harry que vous aviez mal à la tête et que vous ne vouliez pas assister à l'enterrement. Vous vous êtes dit que cela réglerait mon compte, du moins si Joe Dean me trouvait.

» Mais il y avait encore Hastings. Il connaissait toute l'histoire, et il vous gardait continuellement à sa merci ; il pouvait parler d'un moment à l'autre. Alors vous avez décidé de le réduire au silence. Vous êtes allée à la clinique. Ce n'était pas la première fois que vous vous glissiez dans sa chambre quand il n'était pas de service. Mais cette fois-ci, vous lui avez fait une surprise... en lui envoyant une balle dans la tête. Après ça vous êtes revenue ici et j'ai téléphoné.

» Sarah est sortie et Harry est au bureau. Je me demande ce que vous aviez prévu pour moi, Daisy. Vous aviez certainement fait des plans, pour le cas où je découvrirais la vérité.

— J'allais vous abattre, répondit-elle en se levant. Vous tuer et dire à Harry que c'était vous l'assassin. Que vous étiez venu me voir et que vous vous étiez confessé à moi ; et enfin que vous m'aviez demandé de m'enfuir avec vous. Et, bien entendu, que vous aussi vous étiez un amateur de drogue.

— Vous ne vous imaginez tout de même pas qu'il aurait cru une histoire aussi invraisemblable ?

— Pourquoi pas ? fit-elle en haussant les épaules. J'allais me servir du même revolver que j'avais utilisé pour Hastings et déclarer que j'étais parvenue à vous le prendre au cours d'une lutte.

— Où est-il ce revolver ?

— Dans le tiroir, répondit-elle en se dirigeant vers le bureau.

— N'allez pas plus loin, Daisy. Sinon je me verrai dans l'obligation de vous abattre. Je ne blague pas.

Elle tourna la tête et me regarda en souriant.

— C'est la seule chose que vous ne saviez pas, Daisy, dis-je en souriant à mon tour. Harry a oublié de vous dire qu'il m'avait donné son revolver lorsque nous avons déjeuné ensemble ce midi.

— Ça aussi, il me l'avait dit, répliqua-t-elle en secouant la tête.

Elle continua à s'approcher du bureau, le bras tendu vers le tiroir.

— Arrêtez ! m'écriai-je. Un pas de plus et...

— Allez-y.

Elle ne se retourna même pas. Elle fit le pas et ouvrit le tiroir.

Je sentais la transpiration couler le long de mon bras, de ma main, mouiller le doigt posé sur la gâchette. Je devais appuyer, il n'y avait pas d'autre solution. Encore une seconde de plus et elle aurait son revolver en main. Elle avait déjà tué ; elle tuerait encore. J'étais en état de légitime défense ; il n'y avait rien d'autre à faire.

J'ai visé et j'ai appuyé sur la gâchette.

Elle prit le revolver dans le tiroir et le pointa sur moi.

J'ai appuyé encore une fois sur la gâchette.

— Essayez encore, dit-elle. De toute façon cela ne servira à rien. Il y a plusieurs jours déjà que j'ai retiré les cartouches du revolver de Harry. On ne sait jamais, hein ?

Son sourire était beaucoup plus épanoui maintenant.

— Vous êtes tout de même un type formidable, hein ? fit-elle l'air narquois. Tellement formidable que vous ne vous êtes même pas donné la peine de vérifier un revolver emprunté. Mais moi, j'ai vérifié le fonctionnement de celui-ci. Alors laissez tomber votre joujou et mettez les bras en l'air. Vite !

Je fis ce qu'elle demandait.

— Asseyez-vous, dit-elle. Là, où je peux vous voir.

Je me suis assis et j'ai regardé le revolver inutile qui traînait à terre. Elle avait raison. Je ne l'avais pas examiné ; j'avais cru Harry quand il m'avait dit qu'il était chargé. Ce n'était pas étonnant que Joe Dean ne me l'ait pas pris après m'avoir endormi pour quelques heures. Il était inutile.

Il était inutile et moi j'étais inutile. Maintenant, tout était inutile. Daisy tenait la main levée, une main qui se terminait par le canon d'un revolver.

— Imbécile, va ! s'exclama-t-elle. J'aurais pu vous tuer à n'importe quel moment depuis que vous êtes entré dans cette pièce. Mais je me suis dit que ce serait plus amusant d'attendre et de vous écouter me raconter tout ce que vous saviez. Et aussi de découvrir si vous en aviez parlé à quelqu'un d'autre. Vous ne l'avez pas fait, et c'est parfait.

— J'avais donc raison au sujet des meurtres.

— Oui, vous aviez raison, si cela peut vous rendre heureux de le savoir, répondit-elle ; elle fit un pas vers moi, mais maintenant elle ne souriait plus. Vous avez tout trouvé, sauf quelques détails que vous ne pouviez connaître. Comme, par exemple, la raison pour laquelle j'ai tué Ryan.

» Je ne suis pas entrée en clinique pour une appendicite. J'étais enceinte. A cause de Ryan. Lorsque j'en fus tout à fait certaine, je me suis rendue à sa roulotte et je le lui ai dit. Je voulais qu'il le sache. Je lui ai dit que j'allais divorcer afin que nous puissions nous marier.

Elle se tut un instant et sa bouche fit une vilaine grimace.

— Vous savez ce qu'il a fait ? poursuivit Daisy. Il a ri ! Il a ri comme s'il s'agissait d'une bonne blague. Je lui ai montré quel genre de blague c'était. J'ai pris le revolver qui se trouvait là et...

» Vous croyez que c'était facile ? Vous vous trompez ! C'était un enfer, Clayburn. Je suis retournée à la clinique et j'ai eu une fausse couche. Et j'ai abandonné les cigarettes droguées. Ça non plus, ce n'était pas facile, mais je l'ai fait. A partir de ce moment je voulais être franche, envers Harry et envers tout le monde.

» Mais Hastings n'était pas du même avis. Naturellement, j'ai couché avec lui. Parce qu'il m'y a obligée. Il me menaçait de tout dévoiler : et au sujet du meurtre et au sujet de l'enfant. J'étais obligée de lui obéir. Et lorsque les ennuis ont commencé, c'est lui qui m'a dit ce qu'il fallait faire. Il a tué la Foster et il m'a forcée à abattre Trent. C'était terrible. Pas seulement le risque, mais aussi le fait de le faire. Je me sentais... sale... intérieurement.

» Vous ne savez pas ce que c'est, hein ? Se sentir sale. Sentir le meurtre qui vous retourne l'estomac, qui le torture jusqu'à ce que vous ayez envie de vomir. J'ai ressenti cela depuis le début. Et jusqu'à aujourd'hui. Lorsque je suis allée tuer Hastings, je me suis sentie redevenir propre. J'étais heureuse de le voir mourir, Clayburn ; parce que, quand il est mort, j'ai senti ce qui était sale en moi mourir en même temps que lui.

» Maintenant je suis de nouveau propre. Et je veux rester propre. Lorsque tout ceci sera fini, lorsque j'en aurai fini avec vous.

— Non, Daisy, fis-je en secouant la tête. Vous ne vous sentirez plus jamais propre, pas si vous me tuez. Il est trop tard.

— Trop tard pour vous, répliqua-t-elle en faisant un pas en avant. Je suis désolée, mais je ne peux plus m'arrêter. Plus maintenant.

Elle ne s'arrêtait pas. Je vis le revolver s'approcher. Je remarquai pour la première fois le silencieux adapté au canon et je compris pourquoi personne n'avait entendu la détonation quand Trent avait été tué. Et maintenant encore personne ne pourrait entendre la détonation.

C'était une manière ridicule de mourir. Assis dans un fauteuil, dans une grande maison de Laurel Canyon, en regardant bouger la main d'une femme, en regardant son doigt appuyer sur la gâchette d'un revolver muni d'un silencieux.

Elle tira.

Bizarre. J'ai tout de même entendu la détonation. Non.

Ce n'était pas une détonation. Quelqu'un avait dû jeter une pierre contre la fenêtre.

Oui.

Parce que Daisy se retournait pour regarder.

Non.

Elle ne s'était pas retournée pour regarder. Elle s'était retournée pour tomber. Et c'était tout de même une détonation, mais elle ne provenait pas de son revolver. Quelqu'un avait tiré à travers la fenêtre.

Je la regardai tomber sur le tapis. Je vis le sang couler au coin de sa bouche.

Étendu à terre, le corps de Daisy Bannock formait un point d'interrogation.

Je me suis levé. Je me suis approché d'elle et j'ai commencé à m'agenouiller.

Alors le point d'interrogation se détendit pour la dernière fois et Al Thompson pénétra dans la pièce.

CHAPITRE XVII

On ne se sent jamais propre après un meurtre.

C'est ce que j'avais essayé de faire comprendre à Daisy, et c'est ce que je découvrais maintenant.

La mort de Hastings avait été une histoire épouvantable. Heureusement pour moi, car, lorsqu'ils ont fouillé sa chambre, ils ont trouvé un carnet d'adresses dans son matelas. Un carnet avec les noms de tous ses clients, y compris Daisy Bannock.

Et c'est pour ça qu'Al Tompson était venu la voir, et me sauver par la même occasion.

Pendant un moment, je ne fus même pas heureux d'avoir été sauvé. En tout cas pas quand je dus les écouter annoncer la nouvelle à Harry. Ils lui téléphonèrent à son bureau, et ce fut un coup très dur pour lui. Ce pauvre type ne s'était jamais douté de quoi que ce soit. Oui, j'avais vraiment pitié de lui.

Je ne jubilais pas non plus lorsqu'ils rattrapèrent Joe Dean et Estrellita Juarez. On les retrouva à San Bernardino où ils s'étaient terrés dans une petite propriété appartenant à Andy Dean. Oui, on avait arrêté Andy et son grand copain Fritz. Je dus témoigner contre eux.

Les flics parvinrent à persuader Kolmar de retirer sa plainte contre moi. J'étais enfin libre. Et je fis mon possible pour aider la police au cours des semaines qui suivirent.

Ce fut tout de même une consolation de savoir que ce réseau de vente de cigarettes droguées avait été décapité ; on apprit, entre autres, que le frère de Joe Dean, Andy, et son ami Fritz écoulaient également la marchandise de Hastings.

Mais on ne parvint jamais à savoir quelle était la source de Hastings. S'il y avait quelqu'un au-dessus de lui, en tout cas, la police ne parvint pas à le découvrir.

Et, naturellement, je ne reçus jamais les onze mille dollars de Bannock.

Cela fait des mois que je ne l'ai plus vu. Je suppose que c'est de ma faute. Je pourrais lui téléphoner et lui demander comment vont les affaires, « mon cœur », et s'il a jamais vendu ses films à la See-More.

Mais je ne lui ai pas téléphoné, et je ne le ferai pas.

Je reste assis à mon bureau et je m'occupe de mes affaires. Des affaires de l'agence littéraire, où tous les meurtres sont sur papier et où rien n'est rouge excepté la moitié du ruban de ma machine à écrire.

Pourtant il m'arrive parfois, le soir, quand je travaille particulièrement tard, de m'arrêter et de regarder par la fenêtre.

D'ici, je vois la ville et mon regard plonge dans les rues. Et quelle que soit l'heure, les rues ne sont jamais vides.

Ils sont toujours en train de bouger là, en bas ; ils bougent partout dans la ville, et dans toutes les grandes villes. Les vendeurs et les clients, les brasseurs de grosses affaires et les petits mouchards, les futurs tueurs et les futures victimes. Avec un tas d'autres gens : des types comme Al Tompson qui font de leur mieux, et les milliers d'anonymes qui, comme Harry Bannock, ne se doutent jamais de rien.

Lorsque je regarde par la fenêtre, je les vois tous, je réalise ce qui se passe dehors. Et je me dis en moi-même : *Cela n'a jamais de fin, n'est-ce pas ? Ce que tu as vu n'était que la minuscule fraction d'un tout. Ce soir, là-bas, quelque part, il y aura un autre meurtre. Un autre chapitre ajouté à un livre qui ne se termine jamais, quoiqu'il ait été commencé au temps de Caïn.*

Voilà ce que je me dis quand je regarde par la fenêtre.

Alors j'abaisse les stores et je me remets au travail.

*** *Fin* ***

ETOILES FILANTES

Les Etoiles filantes ce sont des vedettes de cinéma qui disparaissent mystérieusement assassinées. Ainsi Dick Ryan, un célèbre acteur de westerns. Cela ne fait pas l'affaire de tout le monde, et surtout pas celle de Harry Bannock qui vient d'acheter, croyant pouvoir la revendre à prix d'or une série TV dont la vedette est justement Ryan. Or la presse d'une part charge de plus en plus hargneusement la police qui ne parvient pas à démasquer l'assassin et, surtout, elle fouille dans le passé des victimes avec une telle mauvaise foi du moins Bannock le croit-il, qu'elle salit horriblement la mémoire de Ryan tout en compromettant dangereusement ses projets financiers.

Il ne lui reste plus qu'à engager son ancienne relation, Mark Clayburn, détective privé quelque peu sur le retour dont le bandeau qui cache son œil gauche et la petite moustache ridicule ne l'aident pas à passer inaperçu. Qu'importe, Mark va foncer mais tout ne sera pas rose dans son enquête : il semble bien que Ryan ait trempé dans une sombre histoire de drogue et que certains ne tiennent pas du tout à ce que la vérité se fasse jour...

Si cette assez classique histoire de privé nous tient en haleine c'est que Robert Bloch est derrière, avec son humour acide et son écriture à nulla autre pareille. Le même sujet traité par un banal tâcheron eût été à reléguer aux oubliettes. Mais Bloch est là ! Dieu du polar, merci !

Robert Bloch est né aux USA en 1917. Lecteur assidu de "Weird Tales", à l'âge de 15 ans, il correspondit avec Lovecraft et en devint l'ami, ce dernier l'encourageant à écrire. Depuis, il ne s'est plus arrêté. Auteur de *Psychose* dont Hitchcock a tiré son film le plus célèbre, l'œuvre de Bloch se partage entre le policier et le fantastique. Elle est souvent à la frontière des deux genres. Outre *Psychose* (Marabout), il a été traduit de lui en France : *Le monde des ténèbres* (Série Noire), *L'incendiaire*, *L'écharpe*, *La crépuscule des stars* (ces trois volumes dans la collection "Red Label"), ainsi que *Contes de terreur* (Opta) et *Retour à Arkham* (Nouvelles éditions Oswald/NéO). De nombreuses nouvelles ont paru dans des revues comme *Mystère Magazine*, *Fiction*, *Le Saint* et dans les anthologies *Planète* et *Casterman*. La revue *Polar* que dirige François Guérif, lui a consacré un numéro spécial. Nous avons enfin publié dans cette même collection une anthologie de nouvelles établie par Jean-Baptiste Barciani : *La scène finale* et François Guérif vient de publier avec un considérable succès, dans la collection "Engrenage international" qu'il dirige au Fleuve Noir, *Psychose II*, après avoir donné, dans *Fayard/Noir*, le remarquable *Un serpent au Paradis*.



Photo J.-P. Gattas